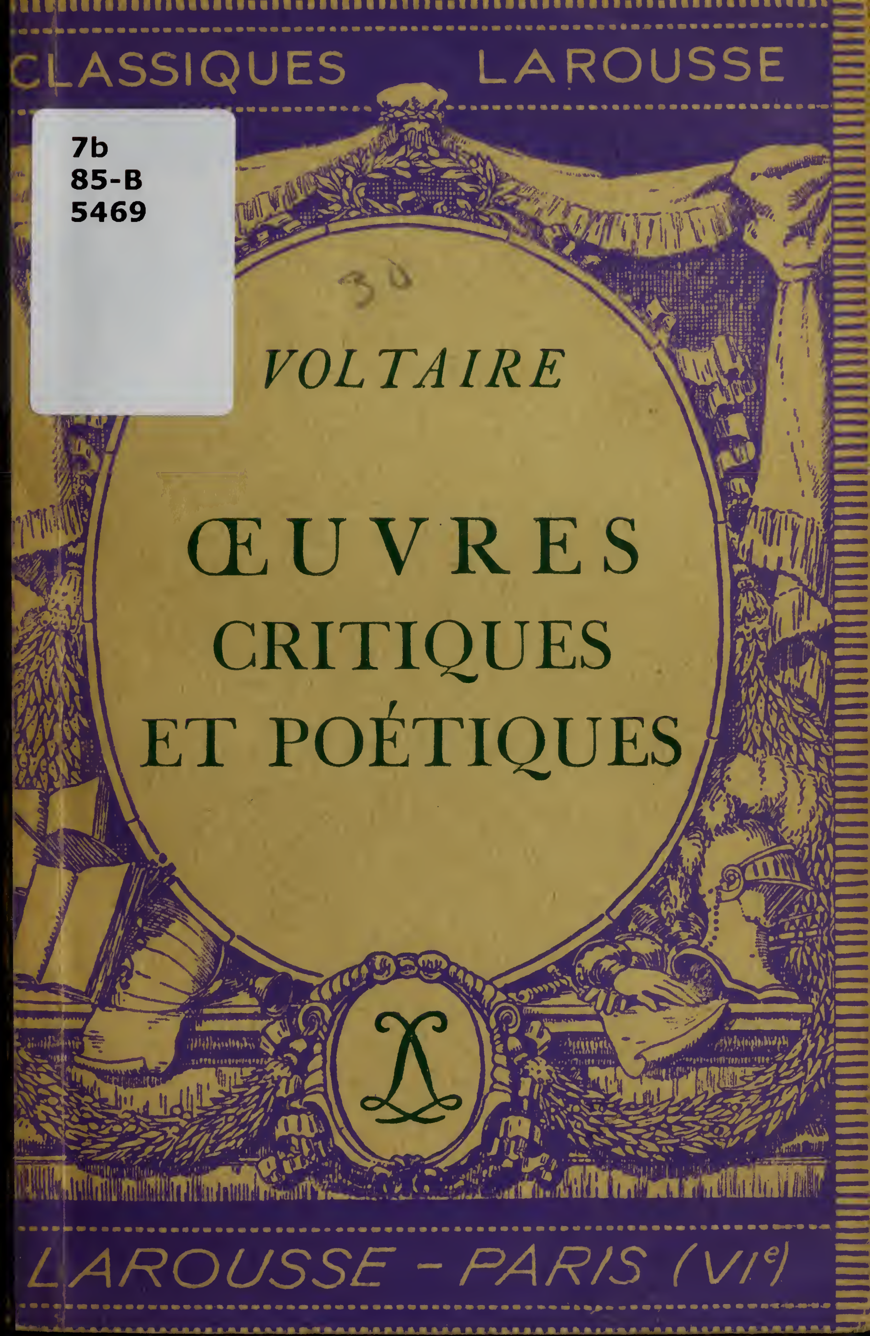
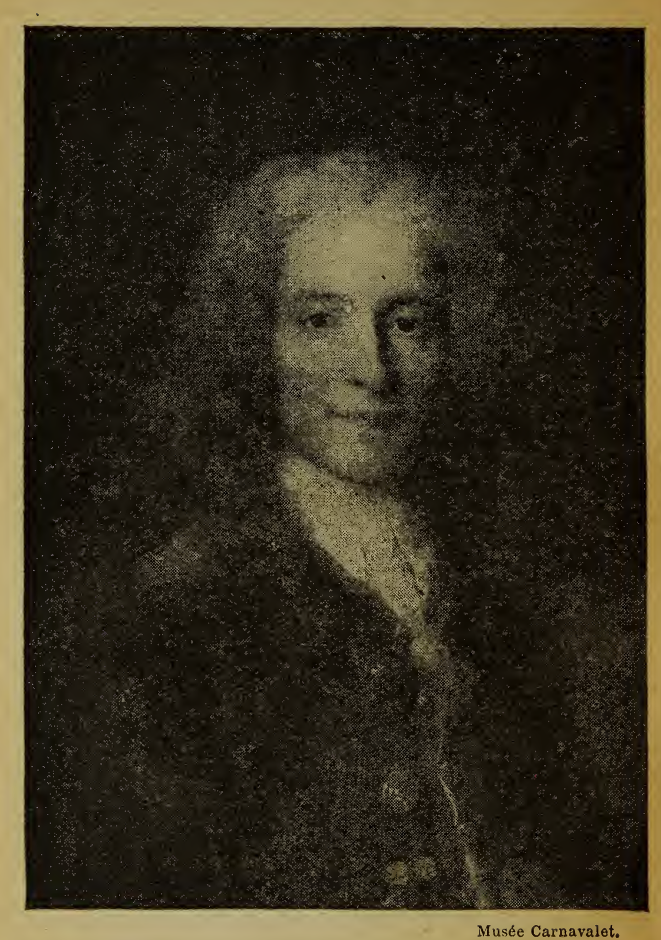

CLASSIQUES LAROUSSE
VOLTAIRE
ŒUVRES
CRITIQUES
ET POÉTIQUES
LAROUSSE - PARIS (VIe)

(*Voir, à la page 3 de la couverture, la suite de la Collection.*)

# ŒUVRES CRITIQUES
# ET POÉTIQUES

5e ÉDITION.



Musée Carnavalet.

VOLTAIRE, A VINGT-QUATRE ANS
par N. de Largillière.

CLASSIQUES LAROUSSE
Publiés sous la direction de
FÉLIX GUIRAND
Agrégé des Lettres
Professeur de Première au Lycée Condorcet

---

# VOLTAIRE

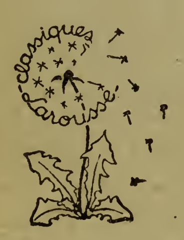
# ŒUVRES CRITIQUES ET POÉTIQUES

## (EXTRAITS)

avec une Notice biographique, une Notice historique et littéraire, des Notes explicatives, des Jugements un Questionnaire sur les extraits et des Sujets de devoirs,

par

ROGER PETIT
Agrégé des Lettres
Professeur de Première au Lycée Charlemagne




LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS-VIe
13 à 21, rue Montparnasse, et boulevard Raspail, 114
Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

# RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE VOLTAIRE

21 novembre 1694. — Naissance à Paris, de François-Marie Arouet, fils de François Arouet, notaire au Châtelet, et de Marguerite d'Aumard.
1704. — François-Marie Arouet entre au collège de jésuites Louis-le-Grand.
1706. — Est introduit par l'abbé de Châteauneuf dans la société du Temple.
1711. — Sort du collège; se lance dans le monde et la littérature.
1713. — Va en Hollande, à la suite du marquis de Châteauneuf.
1716. — Est exilé à Sully-sur-Loire pour deux pièces contre le Régent.
1717. — Est enfermé à la Bastille (onze mois) pour un motif analogue.
1718. — Fait jouer avec grand succès la tragédie d'*Œdipe*. Prend le nom de « Voltaire ».
1722. — Fait un second voyage en Hollande. Se brouille avec Jean-Baptiste Rousseau.
1725-1726. — Insulté par le chevalier de Rohan, est mis à la Bastille, puis passe en Angleterre.
1728. — *La Henriade*, épopée. *Essai sur la poésie épique.*
1729. — Retour à Paris. *Epître à Mlle Lecouvreur. Aux mânes de Genonville.*
1730. — *Brutus*, tragédie. Préface d'*Œdipe.*
1731. — *Histoire de Charles XII.*
1732. — *Zaïre*, tragédie. Maupertuis initie Voltaire à la mathématique de Newton.
1733. — *Le Temple du goût. Epître sur la calomnie.*
1734. — Les *Lettres philosophiques*, et leur condamnation. *Traité de métaphysique.* Voltaire à Cirey, chez Mme du Châtelet.
1735. — *La Mort de César*, tragédie.
1736. — *L'Enfant prodigue*, comédie. *Le Mondain. Epître à Mme du Châtelet.*
1738. — *Eléments de la philosophie de Newton. Discours en vers sur l'homme.*
1742. — *Mahomet*, tragédie.
1743. — *Mérope*, tragédie.
1745. — Voltaire poète de la cour. Le *Poème de Fontenoy.*
1746. — Voltaire académicien, historiographe de France et gentilhomme de la Chambre du roi.
1747. — *Zadig* ou *la Destinée*, conte.
1748. — Voltaire à la cour de Lunéville. *Sémiramis*, tragédie.
1749. — *Nanine*, comédie. *Dissertation sur les changements arrivés à notre globe.* Mort de Mme du Châtelet.
1750. — *Oreste*, tragédie, *Memnon*, conte. Départ pour la Prusse.
1751. — *Le Siècle de Louis XIV.*
1752. — *Rome sauvée*, tragédie. *Poème sur la loi naturelle. Micromégas*, conte.
1753. — Voltaire quitte Berlin. *Pensées sur l'administration publique.*
1755. — Voltaire aux Délices. *L'Orphelin de la Chine*, tragédie. *La Pucelle.*
1756. — *Poème sur le désastre de Lisbonne. Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*
1758. — Voltaire achète Ferney. *Le Pauvre diable*, satire contre Fréron.
1759. — *Candide*, roman. *Relation sur la maladie du jésuite Berthier*, libelle.
1760. — *La Vanité*, satire. *L'Ecossaise*, comédie. *Tancrède*, tragédie. Voltaire adopte Mlle Corneille. Début de la grande guerre philosophique.
1762. — *Extraits des sentiments de Jean Meslier*, libelle. Pièces pour les Calas.
1763. — *Traité sur la tolérance. Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand.*
1764. — *Dictionnaire philosophique. Commentaires sur Corneille.*
1765. — *De l'horrible danger de la lecture*, libelle. *Questions sur les miracles*, libelle.
1766. — *Relation de la mort du chevalier de La Barre. Commentaire sur les délits et les peines, de Beccaria.*
1767. — *Les Scythes*, tragédie. *L'Ingénu*, conte. *Défense de mon oncle*, libelle.
1768. — *Précis du siècle de Louis XV. L'Homme aux quarante écus*, conte. *Les Singularités de la nature.*
1769. — *Les Guèbres*, tragédie. *Epître à Boileau. Histoire du Parlement de Paris.*
1772. — *Les Lois de Minos*, tragédie. *Epître à Horace.*
1775. — *Don Pèdre*, tragédie. *Histoire de Jenni*, conte.
1776. — *La Bible enfin expliquée.*
1777. — *Commentaire sur l' « Esprit des lois ».*
1778. — Retour de Voltaire à Paris. Représentation d'*Irène*. Il meurt le 30 mai.

*Voltaire avait cinq ans de moins que Montesquieu; treize ans de plus que Buffon; dix-huit ans de plus que J.-J. Rousseau; dix-neuf ans de plus que Diderot.*

# ŒUVRES CRITIQUES ET POÉTIQUES

## INTRODUCTION

### I. — VOLTAIRE CRITIQUE

**Efforts vers le libéralisme.** — A lire isolément certaines pages théoriques de Voltaire sur l'art d'écrire, on a l'impression réconfortante qu'aucun préjugé n'échappe à sa clairvoyance courageuse, et qu'il renouvelle la critique. Loin de lui les superstitions dont la querelle des anciens et des modernes a désormais fait justice! Le goût est relatif à l'époque, au climat, à la civilisation. Quelle sottise de régler son opinion d'après une antiquité qui, pour être vénérable, ne peut néanmoins prétendre à être infaillible! Perrault et Fontenelle ont, en somme, raison contre Boileau, qui a dit plus d'injures qu'il n'a donné d'arguments solides. Et encore, ont-ils été eux-mêmes suffisamment nets dans leurs conclusions? Le problème se ramène à une question de fait : comparons les œuvres anciennes aux modernes, confrontons-les sans parti pris, et n'hésitons pas à déclarer que l'antiquité d'un ouvrage n'est pas une raison décisive de sa supériorité. — Mais puisqu'il s'agit d'être impartial, n'allons pas, par l'effet d'un préjugé contraire, proclamer que nous avons atteint la perfection. Notre langue poétique et notre versification sont soumises à des règles étroites, à des difficultés rebutantes, à d'insupportables tyrannies. La pauvreté du vocabulaire, le souci de la rime et celui de la noblesse brident l'inspiration du poète. Comment ne pas préférer

> Les belles fautes du génie
> A l'exacte et froide raison
> D'un puriste d'académie?

Et puis, voyons la littérature des pays étrangers, Italie, Espagne, Angleterre; restons ouverts à leurs influences; faisons effort pour les comprendre et ne nous hâtons pas de les condamner parce qu'ils ne sont pas de chez nous. Lisons Le Camoëns, Le Tasse, Alonzo d'Ercilla, Milton, Shakespeare, et bien d'autres, Shakespeare surtout qui, sans « la moindre étincelle de bon goût » ni « la moindre

connaissance des règles », avait un « génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime ». Soyons curieux, n'ignorons rien, ne dénigrons rien par principe : c'est le fondement de toute saine critique.

Tout cela, qui est excellent, se lit souvent sous la plume de Voltaire, avant 1750 et même plus tard. Et il sied de lui savoir gré des efforts qu'il a faits pour libérer l'art littéraire d'entraves qu'il sentait gênantes, pour secouer des contraintes qui s'accordaient mal avec des temps nouveaux. Tout, à l'époque de Voltaire, a besoin d'être régénéré : l'histoire, l'épopée, la tragédie, la poésie dans son ensemble. Il a médité profondément la *Lettre à l'Académie*, si audacieuse dans ses vues, si riche d'aperçus originaux, mais si timide dans ses conclusions pratiques. Il a lu avec attention, surtout en ce qui concerne l'épopée, les *Réflexions* de Du Bos sur la poésie et la peinture. Il a suivi de près l'évolution de la fameuse querelle, et la dispute pittoresque qui mit aux prises La Motte et Mme Dacier. Et l'on sait ce qu'il a apporté de neuf dans le genre historique, qu'il a autant dire créé, et le mal qu'il s'est donné, avec des chances diverses, pour ranimer l'épopée et la tragédie. Il a été hanté toute son existence, beaucoup plus encore qu'on n'a coutume de le dire, par le souci très désintéressé et très noble d'innover, et, ayant entrepris de libérer la raison des superstitions religieuses, il a eu l'ambition méritoire de délivrer le goût des préjugés qui le tyrannisaient.

Mais, quand il s'agit de Voltaire, de courts extraits sont trop souvent trompeurs. Il faut se défier de sa mobilité trépidante, savoir démêler les raisons qui tantôt le portent à l'audace, tantôt, et bien plus souvent, le retiennent dans son élan réformateur. Lorsqu'il fait appel à la relativité du goût et condamne les superstitions littéraires, ce n'est en somme pour apporter dans les genres traditionnels, l'histoire mise à part, que des nouveautés sans signification décisive. S'il invoque la liberté de la critique, c'est sans doute pour saluer le génie d'Homère, pour justifier même certaines hardiesses de son réalisme, mais c'est surtout pour s'accorder le droit de le juger sans bienveillance. S'il demande au goût moins de timidité, c'est pour reconnaître la puissance originale de Shakespeare, mais c'est aussi, même au temps des *Lettres philosophiques*, pour se permettre de lui reprocher des fautes regrettables. Quand il nous invite à tenir compte de l'époque, du climat, de la civilisation, n'allons pas croire qu'il veuille nous faire oublier notre temps pour pratiquer ce que Renan appellera plus tard « l'admiration historique ». Cette considération du pays, de la date et des mœurs, dont en bon historien il sent toute l'importance, lui sert tout au plus à excuser les écrivains, anciens ou modernes, d'imperfections que son instinct littéraire trouve intolérables. De sorte que ses affirmations les plus libérales sont à chaque instant corrigées ou annulées par des restrictions graves où il sied de chercher ses conclusions

pratiques. Il ouvre la main pour la refermer aussitôt. Son intelligence, sa raison, son indépendance philosophique lui montrent le chemin à suivre et les préjugés à combattre. Mais à peine s'est-il mis en marche pour cette croisade que son goût le cloue sur place et le retient au port.

**Répugnance instinctive pour les littératures primitives. —** Quel est donc ce goût personnel auquel en définitive il est toujours ramené, même lorsqu'il tente de s'en affranchir? Il juge les anciens, les grecs surtout, sans indulgence. Chez Eschyle et chez Sophocle, il relève avec désinvolture des maladresses de débutants; Euripide, qui se recommandait pourtant à lui par les irrévérences de son scepticisme, n'a de bon que les quelques pages dont Racine a daigné s'inspirer. Et ces poètes qu'il connaît mal, il ne cherche pas à les approfondir; il ne fait aucun effort pour se mettre, ne fût-ce qu'un instant, à la place du public qui les applaudissait. Lorsqu'il traite Pindare de « Thébain boursouflé et obscur », sans doute s'excuse-t-il en avouant qu'il est « l'homme le moins grec » mais l'aveu s'accompagne d'un sourire, et l'on sent que, de cette insuffisance, il n'est pas loin de se faire un mérite. Aussi, dans la fameuse Querelle, tient-il, en somme, pour les modernes contre les anciens, pour Perrault et Fontenelle contre Boileau, pour La Motte contre Madame Dacier. Qu'est-ce après tout que son fameux chapitre XXXII du *Siècle de Louis XIV*, sinon un plaidoyer en faveur des modernes, un plaidoyer dont les mânes de Perrault pouvaient légitimement se réjouir?

A ces génies de l'antiquité, que reproche-t-il? Exactement ce qu'il reproche à Shakespeare, qu'il connaît pourtant beaucoup mieux : des outrances, des exubérances, l'absence d'ordre, de proportions, de sobriété, le mépris de la discipline et l'oubli des bienséances. Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, Pindare, Shakespeare, qu'il associe volontiers dans une même admiration restrictive, représentent à ses yeux le génie, mais le génie qui balbutie, le génie non civilisé, et, comme il dit, « non perfectionné ». Il est le moins primitif des écrivains. L'invention naïve, spontanée, torrentueuse le choque et l'effraye. S'il a le courage méritoire d'en proclamer la force, il n'en est que plus libre ensuite pour en faire ressortir les « fautes grossières » ou les « brutalités ».

Par suite, la littérature qui chez nous se fait jour vers 1750 avec J.-J. Rousseau et Diderot (sous l'influence d'ailleurs de l'Angleterre), littérature assurément déclamatoire et mélodramatique, mais vraiment neuve, et primitive, en ce qu'elle ouvre la source des larmes et proclame les droits du cœur que la raison et les bienséances ne sauraient régir, cette littérature fait sur lui l'effet d'un bavardage ennuyeux et inutile. « En général, s'écrie Diderot, plus un peuple est civilisé, poli, moins ses mœurs sont poétiques; tout s'affaiblit en s'adoucissant... La poésie veut quelque chose

d'énorme, de barbare et de sauvage. » A ces appels du romantisme naissant qui rejette les conventions surannées pour retourner aux sources pures de toute poésie, Voltaire est absolument insensible. De même qu'en matière de science il se refuse à prendre en considération les découvertes précieuses et les hypothèses hardies de la génération nouvelle, il reste, littérairement, attaché aux formules de la première moitié du siècle. Il tient pour les littératures qui portent l'empreinte d'une civilisation raffinée et soumet instinctivement le génie au bon ton.

**Goût du XVII^e^ siècle revu et corrigé.** — De sorte que les efforts très louables qu'il a faits pour renouveler certains genres et pour libérer la critique n'aboutissent pratiquement qu'à une définition de l'idéal du XVII^e^ siècle dont il s'est fait le défenseur. Mais chacun sait que ce grand siècle, en le vantant beaucoup, il l'a sévèrement critiqué. Corneille, Pascal, Bossuet, Molière, La Fontaine, génies uniques comme ce siècle unique en pouvait produire, n'ont pas toujours atteint la perfection : ils ont des naïvetés, des familiarités, des brutalités, des irrégularités dont s'émeut sa délicatesse. Ses dieux, ce sont Boileau et Racine : Boileau dont les premières satires sont, à son avis, trop méchantes et les dernières trop faibles, dont les *Embarras de Paris* ont le tort de faire voir des chats sur des gouttières, mais dont l'*Art poétique* devrait être le bréviaire de tous les écrivains; Racine, qui a si bien connu les faiblesses humaines, qui touche les cœurs avec des moyens si simples, et dont l'élégance harmonieuse est un enchantement. A ces deux modernes inégalables, il faut joindre deux anciens, deux anciens que Voltaire a beaucoup pratiqués, beaucoup aimés, et qu'il a toujours considérés comme tout proches de lui : Horace, à grand-peine surpassé par Boileau, et Virgile, le Virgile des *Eglogues* et des premiers chants de l'*Enéide*, dont les gracieuses tendresses préfigurent le génie racinien. Ils sont les modèles que Voltaire a constamment en vue. Ils représentent ce goût « perfectionné » qui revient si souvent sous sa plume, ce goût qui ne peut se manifester, selon lui, qu'au sein d'une société délicate et qu'il oppose à l'art primitif, abrupt, barbare ou simplement maladroit des civilisations rudimentaires. C'est le goût du XVII^e^ siècle, mais revu et corrigé d'après ses préférences personnelles, et d'après les tendances de son temps. Plus exactement, il faut ici distinguer prose et poésie : pour la prose, il est, tout en restant original, de la grande tradition du siècle précédent; son idéal de rapidité, d'aisance, de naturel, de transparence est à la fois très voltairien et très conforme à la tradition de Boileau et de La Bruyère. Mais pour la poésie, il n'en va plus de même : nous sommes à un moment (il s'agit, bien entendu, des grands genres, des genres nobles) où elle se sépare de plus en plus de la prose, où elle devient un langage conventionnel, un costume d'apparat, destiné à embellir, à rehausser, à ennoblir la pensée, capable

de conférer à une idée banale une dignité brillante et un peu compassée. Le fond désormais (V. Hugo s'en plaindra dans sa préface des *Odes et Ballades*) importe moins que la forme. La deuxième phase de la Querelle a fait apparaître une conception de la poésie qui sera celle de beaucoup d'écrivains : Fontenelle, La Motte, Montesquieu, Buffon. Cette conception, c'est que, lorsqu'on a quelque chose de sérieux à dire, c'est en prose qu'il faut l'exprimer, la poésie n'étant qu'un amusement de l'esprit, et ne différant de sa rivale que par l'ingéniosité, l'habileté, la grâce. Or, si Voltaire est l'adversaire acharné des « poètes sans poésie », s'il est le champion de la rime et le gardien du classicisme, il n'en plaide pas moins la cause de la poésie en invoquant des raisons qui devraient la condamner. Ce qu'il admire, c'est, quoi qu'il en dise, la réussite du versificateur, c'est la difficulté surmontée, c'est l'habileté du poète à choisir, dans l'arsenal autorisé par Malherbe et Boileau, les ornements que conseillent le genre et le sujet. Sans y prendre garde, il oublie de la poésie l'essentiel, cette incantation mystérieuse qu'il est capable, sans doute, de sentir dans Virgile et dans Racine, mais qu'il ne saurait définir, encore moins imiter.

**Conclusion : l'article « goût ».** — En définitive, nul plus que Voltaire n'a eu du goût, nul n'a été plus que lui sensible à certaines beautés délicates, nul n'a saisi plus rapidement les nuances fugitives d'un art subtil dont il savait toutes les ressources. Mais enfin, en dépit de velléités dont il faut lui savoir gré, il a été d'un goût étroit et timide. Pour s'en convaincre, il n'est que d'étudier son fameux article sur *le Goût*, si libéral d'apparence, et qui se ramène pratiquement à l'affirmation de La Bruyère qu'on peut légitimement disputer des goûts, qu'il y a un goût absolu, et que ce goût absolu, c'est Voltaire qui en est le gardien parce qu'il en sait les limites. Le goût est pour lui un ensemble de règles et de bienséances dont il faut savoir le secret, et que seule la vie de société peut apprendre. Comparez avec cet article le chapitre consacré par Mme de Staël au même sujet dans *l'Allemagne*[1], et vous trouverez, chez cette femme que la société et la conversation séduisaient autant que Voltaire, un jugement tout autre : elle se rend compte (après Diderot) que le goût et ses prescriptions étroites sont pour le génie une entrave, et que ce dernier, sans la liberté, ne peut se donner carrière. Voltaire n'en est pas là. A mesure que son siècle a produit des œuvres nouvelles et cherché des voies non frayées, il a resserré les limites de son dogmatisme. Il admet, il recherche même, comme Chénier, les sujets nouveaux, mais il veut les voir traiter selon une poétique qui est déjà celle du pseudo-classicisme et que Saint-Lambert, Ducis, Delille, Fontanes illustreront.

1. IIe partie, chap. XIV.

## II. — VOLTAIRE POÈTE

Cela nous amène à dire quelques mots de son œuvre poétique, qui ne jouit plus, à nos yeux, du prestige dont elle éblouissait nos arrière-grands-pères, mais qu'il sied de ne pas juger avec une sévérité excessive. Voltaire a eu la passion et le culte de la poésie; il l'a pratiquée depuis l'âge de dix ans jusqu'à sa mort. Il a cru en elle, il l'a aimée d'un amour profondément désintéressé; il l'a défendue du mieux qu'il a pu, et quels que soient les arguments dont il s'est servi pour plaider sa cause, il n'a pas douté un seul instant qu'elle n'eût une dignité très supérieure à celle de la prose. Au reste, il a été considéré, au XVIII^e^ siècle, comme un très grand poète, et il n'y a pas encore si longtemps qu'il figurait en bonne place, dans les programmes scolaires, immédiatement après Corneille et Racine. Il a donc, à ce point de vue, quelques titres à notre respect.

Le sentiment très net, rigoureusement classique, qu'il avait de la distinction et de la hiérarchie des genres l'a conduit à traiter très différemment d'un côté l'épopée, la tragédie, le lyrisme, les poèmes d'inspiration noble et ambitieuse, et de l'autre les épîtres, les satires, la poésie légère. Et il eût été très étonné d'apprendre qu'il n'avait pleinement réussi que dans ces dernières.

**La grande poésie.** — Sans doute, il faut y regarder à deux fois avant de condamner en bloc *la Henriade*, les tragédies, les poèmes philosophiques et les odes de Voltaire. *La Henriade* venait après les épopées illisibles du XVII^e^ siècle, le *Clovis* de Desmarets, *la Pucelle* de Chapelain, le *Saint-Louis* du Père Lemoyne; elle était le résultat d'un effort de rénovation auquel tout le monde alors applaudissait : c'était un poème historique, et non pas fabuleux, qui, selon le vœu de l'abbé Du Bos, évitait autant que possible le merveilleux païen ou chrétien, pour faire appel surtout à l'allégorie, c'est-à-dire à l'imagination laïque. Le sujet, puisé dans les annales récentes, présentait un intérêt d'actualité indiscutable; il était riche en tableaux d'histoire et fertile en enseignements philosophiques. C'était une épopée moderne, où la raison s'équilibrait avec l'imagination, où la vérité réclamait auprès de la fantaisie la place qui lui était due. Sans doute aussi les tragédies (dont nous ne parlons ici que pour mémoire) furent neuves en leur temps : les sujets en étaient souvent puisés ailleurs que dans l'histoire grecque ou romaine, le spectacle y prenait une place plus importante qu'au siècle de Racine, le décor et le costume s'y conformaient davantage à la vérité documentaire; enfin la scène y devenait une tribune d'où la philosophie pouvait faire entendre les leçons utiles à sa propagande. Les poèmes proprement philosophiques de Voltaire ont donné, en ce siècle de raison, préoccupé de morale et de métaphysique, un échantillon de poésie didactique que Condorcet

et bien d'autres ont porté aux nues, et où les contemporains trouvaient souvent, résumés en quelques vers saisissants, les graves problèmes dont s'inquiétaient alors les esprits cultivés. Du reste, lorsqu'il aborde un sujet qui lui tient à cœur, Voltaire s'élève parfois à de grandes hauteurs; quand il s'acharne contre le fanatisme, il atteint à la véritable éloquence, et, quand Newton l'inspire, il donne des modèles non négligeables de cette poésie scientifique dont Chénier esquissera quelques puissantes ébauches, et que les romantiques et les parnassiens porteront ensuite à sa perfection. Mais précisément, il n'est que rarement capable de se passionner, et sa sensibilité, qui manque naturellement de spontanéité et de profondeur, est par surcroît retenue et bridée. Il est le contraire d'un lyrique, au sens moderne du mot, et son *Poème de Fontenoy* n'a guère plus de mouvement ni de sincérité que la fameuse *Prise de Namur*, dont il n'a pas manqué de railler la faiblesse. Et c'est, en somme, le lyrisme, c'est-à-dire l'enthousiasme, l'effusion personnelle, l'imagination capricieuse, en un mot la poésie, qui lui manquent dans tous les grands genres auxquels il s'est attaqué. Il a une certaine élégance habile, il a le sens des portraits, des tableaux historiques; il réussit parfois dans un certain pathétique audacieux dont on était friand à son époque; il trouve des vers touchants — mais généralement isolés — à l'imitation de Racine, plus souvent, à l'imitation de Corneille (car il est, quoi qu'il en dise, plus cornélien que racinien), des vers bien frappés, des formules lapidaires ou éclatantes, et sait faire tenir, dans un alexandrin, une pensée vigoureuse qui s'impose à la mémoire. Mais, dans l'ensemble, lorsqu'il aborde la haute poésie, il est guindé. Ne pouvant s'abandonner à sa verve fringante, il traduit sa pensée en un langage convenu et croit avoir égalé Homère, Sophocle et Pindare pour l'avoir habillée d'un vêtement de cérémonie. Il est prisonnier de ce goût étroit dont quelques poètes mieux doués encore que lui, Delille et surtout Ducis, seront aux yeux de la postérité les victimes.

**La poésie légère.** — Heureusement, il a écrit des poèmes de ton familier ou plaisant : satires, épîtres, épigrammes, poésies légères de toutes sortes. Là, il est dans son domaine, et, comme disait Mathurin Régnier, il « laisse aller sa plume où la verve l'emporte ». On peut se plaindre alors qu'il songe trop à lui, que ses satires soient trop peu désintéressées, que ses épîtres à Boileau et à Horace soient surtout des épîtres de Voltaire sur Voltaire, et que ses passions, parfois mesquines, le tiennent en esclavage. Mais c'est précisément alors qu'il est lui-même. Les souvenirs antiques, les comparaisons mythologiques, les allégories, du reste bien plus rares qu'ailleurs, prennent des airs aimables et malicieux. Le style est rapide, aisé, comme celui de sa prose, avec des inventions, des gentillesses, des drôleries qui sont une perpétuelle surprise. On

retrouve avec plaisir, libérés de tout appareil pesant, son esprit, sa fantaisie amusante, son ironie preste, son irrévérence sans grossièreté, sa méchanceté sans lourdeur, souvent aussi sa bonhomie apaisée et souriante. Il est supérieur alors à Boileau, il égale Horace et La Fontaine. Il est même de temps en temps, sans l'avoir cherché, tout près d'être un vrai poète, lorsqu'il se laisse aller à des souvenirs touchants, quand il célèbre la liberté en arrivant aux Délices, quand il est inspiré par l'amitié, qui fut chez lui profonde et sincère, sinon expansive, ou quand il définit aimablement la sagesse épicurienne d'Horace, qui ressemblait tant à la sienne. Poésie familière et légère, à laquelle il attachait infiniment moins d'importance qu'à l'autre, et qu'il a répandue à profusion dans sa correspondance; poésie sans profondeur ni résonance, mais aimable, spirituelle, gracieuse, pimpante, et qui est un des ornements les plus authentiquement français de notre XVIII[e] siècle.



# ŒUVRES CRITIQUES

NOTA. Des textes importants, que nous avons donnés dans nos précédents extraits, devraient logiquement trouver place ici. Ce sont :

*Histoire de Charles XII :* Discours sur l'Histoire de Charles XII.

*Siècle de Louis XIV :* Chapitre premier : Introduction. Chapitres XXXII et XXXIII. Lettre à l'abbé Du Bos. Lettre à milord Hervey.

On voudra bien s'y reporter.

---

## LETTRES SUR ŒDIPE

(1719)

### *NOTICE*

**Ce qui se passait vers 1719.** — Politique : *Régence de Philippe d'Orléans. La Banque de Law devient banque royale.*

Littérature : *Massillon :* Petit Carême (1718); *Dubos :* Réflexions sur la poésie et la peinture (1719); *La Motte :* Fables (1719); *Crébillon :* Sémiramis (1717); *Marivaux :* Arlequin poli par l'Amour (1720); *Montesquieu :* Lettres persanes (1721). *Salons de la duchesse du Maine et de Mme de Lambert.*

En Angleterre : *Daniel de Foé :* Robinson Crusoé (1719).

Art : *Architecture : Robert de Cotte, Jacques Gabriel. — Sculpture : Les Coustou, Le Lorrain. Mort de Coysevox* (1720). — *Peinture : Survivance de Largillière et de Rigaud. Mort de Watteau* (1721). *Ses successeurs Lancret et Pater. — Musique : Couperin, Campra, Clérambault, Destouches, Rameau :* Traité d'Harmonie (1722).

**Composition et publication.** — La tragédie d'*Œdipe* fut représentée pour la première fois le 18 novembre 1718. Elle parut en librairie l'année suivante, précédée de sept lettres dont les plus importantes sont la troisième, sur l'*Œdipe* de Sophocle, et la quatrième, sur l'*Œdipe* de Corneille. Elles étaient adressées à M. de Génonville, magistrat de Rouen qui devint l'ami de Voltaire à la suite de cette circonstance, et qui mourut en 1723, de la petite vérole, alors qu'il était conseiller au Parlement de Paris. (Voir page 77.)

## LETTRE III, SUR L'*ŒDIPE* DE SOPHOCLE

Je ne suis point étonné que, malgré tant d'imperfections, Sophocle ait surpris l'admiration de son siècle. L'harmonie des vers et le pathétique qui règnent dans son style ont pu séduire les Athéniens, qui, avec tout leur esprit et toute leur politesse, ne pouvaient avoir une juste idée de la perfection d'un art qui était encore dans son enfance.

Sophocle touchait au temps où la tragédie fut inventée[1] : Eschyle, contemporain de Sophocle[2], était le premier qui se fût avisé de mettre plusieurs personnages sur la scène. Nous sommes aussi touchés de l'ébauche la plus grossière dans les découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées lorsque la perfection nous est une fois connue. Ainsi Sophocle et Euripide, tout imparfaits qu'ils sont, ont autant réussi chez les Athéniens que Corneille et Racine parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, respecter le génie de leurs auteurs; leurs fautes sont sur le compte de leur siècle, leurs beautés n'appartiennent qu'à eux; et il est à croire que, s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont presque inventé de leur temps.

Il est vrai qu'ils sont bien déchus de cette haute estime où ils étaient autrefois; leurs ouvrages sont aujourd'hui ou ignorés, ou méprisés; mais je crois que cet oubli ou ce mépris sont au nombre des injustices dont on peut accuser notre siècle. Leurs ouvrages méritent d'être lus, sans doute; et s'ils sont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils sont aussi trop pleins de beautés pour qu'on les méprise entièrement.

Euripide surtout, qui me paraît si supérieur à Sophocle, et qui serait le plus grand des poètes, s'il était né dans un un temps plus éclairé[3], a laissé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ses tragédies. Eh! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poète qui a prêté des sentiments à Racine même? Les endroits que ce grand homme a traduits d'Euripide, dans son inimitable

1. C'est en effet de 535 à 510 avant J.-C. que, sous l'influence de Thespis et de Phrynicos, la tragédie grecque sortit du dithyrambe; 2. *Eschyle*, né vers 525, était de trente ans plus vieux que Sophocle; 3. Noter pourtant qu'Euripide est le plus « philosophe » des trois grands tragiques grecs, et qu'à ce titre il devait trouver grâce devant Voltaire.

rôle de Phèdre, ne sont pas les moins beaux de son ouvrage... Presque toute cette scène[1] est traduite mot pour mot d'Euripide. Il ne faut pas cependant que le lecteur, séduit par cette traduction, s'imagine que la pièce d'Euripide soit un bon ouvrage. Voilà le seul bel endroit de sa tragédie, et même le seul raisonnable; car c'est le seul que Racine ait imité. Et comme on ne s'avisera jamais d'approuver l'*Hippolyte* de Sénèque, quoique Racine ait pris dans cet auteur toute la déclaration de Phèdre, aussi ne doit-on pas admirer l'*Hippolyte* d'Euripide, pour trente ou quarante vers qui se sont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poètes...

J'avoue que peut-être, sans Sophocle, je ne serais jamais venu à bout de mon *Œdipe ;* je ne l'aurais même jamais entrepris. Je traduisis d'abord la première scène de mon quatrième acte : celle du grand-prêtre qui accuse le roi est entièrement de lui; la scène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il est vrai que, comme je lui dois des beautés, je lui dois aussi des fautes; et j'en parlerai dans l'examen de ma pièce, où j'espère vous rendre compte des miennes[2].

---

# ESSAI SUR LA POÉSIE ÉPIQUE
(1728)

## I. — RELATIVITÉ DU GOUT

Il faut dans tous les arts se donner bien garde de ces définitions trompeuses par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familières. Il n'en est point des arts, et surtout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les éléments, les animaux,

1. La scène III de l'acte Ier, dont Voltaire a cité quelques vers; 2. C'est dans la Lettre V que Voltaire, examinant sa pièce, avoue quelques défauts, dont la plupart, selon lui, sont imputables à son modèle.

parce que leur nature est toujours la même; mais presque tous les ouvrages des hommes changent ainsi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voisins diffèrent : que dis-je? la même nation n'est plus reconnaissable au bout de trois ou quatre siècles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les états; ils changent en mille manières, tandis qu'on cherche à les fixer.

Qu'on examine tous les autres arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des nations qui les cultivent.

Quelle sera donc l'idée que nous devons nous former de la poésie épique? Le mot *épique* vient du grec ἔπος, qui signifie *discours :* l'usage a attaché ce nom particulièrement à des récits en vers d'aventures héroïques; comme le mot d'*oratio* chez les Romains, qui signifiait aussi *discours*, ne servit dans la suite que pour les discours d'appareil[1]; et comme le titre d'*imperator*, qui appartenait aux généraux d'armée, fut ensuite conféré aux seuls souverains de Rome.

Le poème épique, regardé en lui-même, est donc un récit en vers d'aventures héroïques. Que l'action soit simple ou complexe; qu'elle s'achève dans un mois ou dans une année, ou qu'elle dure plus longtemps; que la scène soit fixée dans un seul endroit, comme dans l'*Iliade;* que le héros voyage de mers en mers, comme dans l'*Odyssée;* qu'il soit heureux ou infortuné, furieux comme Achille, ou pieux comme Enée; qu'il y ait un principal personnage ou plusieurs; que l'action se passe sur la terre ou sur la mer; sur le rivage d'Afrique, comme dans la *Lusiada*[2], dans l'Amérique, comme dans l'*Araucana*[3]; dans le ciel, dans l'enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le *Paradis* de Milton[4]; il n'importe : le poème sera toujours un poème épique, un poème héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite.

Mais le point de la question et de la difficulté est de savoir sur quoi les nations polies se réunissent, et sur quoi elles diffèrent. Un poème épique doit partout être fondé

1. D'apparat; 2. *Les Lusiades*, de Camoëns (1572). Le poème a pour sujet les découvertes des Portugais ou *Lusitaniens* dans les Indes orientales et pour héros Vasco de Gama; 3. Poème épique de Alonzo de Ercilla (1533-1596) sur l'expédition entreprise par Philippe II contre les Araucans en Amérique du Sud; 4. Le *Paradis perdu* de Milton a pour sujet la chute de l'homme (1674).

sur le jugement, et embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon sens appartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action une et simple, qui se développe aisément et par degrés, et qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage[1] qu'un amas confus d'aventures monstrueuses. On souhaite généralement[2] que cette unité si sage soit ornée d'une variété d'épisodes, qui soient comme les membres d'un corps robuste et proportionné. Plus l'action sera grande, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faiblesse est d'être séduits par tout ce qui est au delà de la vie commune. Il faudra surtout que cette action soit intéressante, car tous les cœurs veulent être remués; et un poème parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, serait insipide en tout temps et en tout pays. Elle doit être entière, parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse être satisfait s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'est promis d'avoir.

Telles sont à peu près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleste, la nature des épisodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, et de cet instinct qu'on nomme goût, voilà sur quoi il y a mille opinions, et point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaisent également à toutes les nations? Il y en a sans doute en très grand nombre. Depuis le temps de la renaissance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modèles, Homère, Démosthène, Virgile, Cicéron, ont en quelque manière réuni sous leurs lois tous les peuples de l'Europe, et fait de tant de nations différentes une seule république des lettres; mais, au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduisent dans chaque pays un goût particulier.

Il ne suffit pas, pour connaître l'épopée, d'avoir lu Virgile et Homère; comme ce n'est point assez, en fait de tragédie, d'avoir lu Sophocle et Euripide.

Nous devons admirer ce qui est universellement beau chez les anciens; nous devons nous prêter à ce qui était beau dans leur langue et dans leurs mœurs; mais ce serait s'éga-

1. *Davantage que* est aujourd'hui proscrit par les grammairiens; 2. Voltaire emploie volontiers cette formule, ou d'autres analogues, pour donner à l'expression de son goût personnel l'autorité d'une loi qu'on serait mal venu à discuter.

rer étrangement que de les vouloir suivre en tout à la piste. Nous ne parlons point la même langue. La religion, qui est presque toujours le fondement de la poésie épique, est parmi nous l'opposé de leur mythologie. Nos coutumes sont plus différentes de celles des héros du siège de Troie que de celles des Américains. Nos combats, nos sièges, nos flottes, n'ont pas la moindre ressemblance; notre philosophie est en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la boussole, de l'imprimerie[1], tant d'autres arts qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choses[2].

## II. — HOMÈRE

Quant à ce qu'on appelle la grossièreté dans les héros d'Homère, on peut rire tant qu'on voudra de voir Patrocle, au neuvième chant de l'*Iliade*, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer et souffler le feu, et préparer le dîner avec Achille : Achille et Patrocle n'en sont pas moins éclatants. Charles XII, roi de Suède, a fait six mois la cuisine à Demir-Tocca, sans perdre rien de son héroïsme...

Ce père de la poésie est depuis quelque temps un grand sujet de dispute en France. Perrault commença la querelle contre Despréaux[3]; mais il apporta à ce combat des armes trop inégales : il composa son livre du *Parallèle des Anciens et des Modernes*[4], où l'on voit un esprit très superficiel, nulle méthode et beaucoup de méprises. Le redoutable Despréaux accabla son adversaire en s'attachant uniquement à relever ses bévues; de sorte que la dispute fut terminée par rire aux dépens de Perrault, sans qu'on entamât seulement le fond de la question. Houdart de la Motte[5] a depuis renouvelé la querelle : il ne savait pas la langue

**1.** *La poudre :* première moitié du XIV[e] siècle; *l'imprimerie :* milieu du XV[e]; *la boussole :* début du XVI[e]; **2.** Comparez A. Chénier : « Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques »; **3.** C'est le 27 janvier 1687 que Perrault, à l'Académie française, lut son fameux poème intitulé : *le Siècle de Louis le Grand ;* **4.** La première partie parut en 1688, la seconde en 1696; **5.** *Houdart de La Motte* ou *La Motte-Houdart* ou *Lamotte-Houdar*, poète et critique, n'était pas mort à l'époque où Voltaire écrivait ces lignes (1672-1731). En 1713, utilisant la traduction de M[me] Dacier (car il ignorait le grec) il avait publié une *Iliade* en vers réduite à douze chants, et précédée d'un *Discours sur Homère*, dont la forme modérée recouvrait une sévérité assez puérile à l'égard du poète grec, et dont Voltaire s'inspire malheureusement beaucoup.

grecque; mais l'esprit a suppléé en lui, autant qu'il est possible, à cette connaissance. Peu d'ouvrages sont écrits avec autant d'art, de discrétion et de finesse, que ses *Dissertations sur Homère*[1]. M^me^ Dacier[2], connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme, soutint la cause d'Homère avec l'emportement d'un commentateur. On eût dit que l'ouvrage de M. de La Motte était d'une femme d'esprit, et celui de M^me^ Dacier d'un homme savant. L'un, par son ignorance de la langue grecque, ne pouvait sentir les beautés de l'auteur qu'il attaquait; l'autre, toute remplie de la superstition des commentateurs, était incapable d'apercevoir les défauts dans l'auteur qu'elle adorait.

Pour moi, lorsque je lus Homère, et que je vis ces fautes grossières qui justifient les critiques, et ces beautés plus grandes que ces fautes, je ne pus croire d'abord que le même génie eût composé tous les chants de l'*Iliade*[3]. En effet, nous ne connaissons, parmi les Latins ni parmi nous, aucun auteur qui soit tombé si bas, après s'être élevé si haut... Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais; et le paradoxe de la réputation d'Homère m'a été développé. Shakespeare, leur premier poète tragique, n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de *divin*. Je n'ai jamais vu à Londres la salle de la comédie aussi remplie à l'*Andromaque* de Racine, toute bien traduite qu'elle est par Philips[4], ou au *Caton* d'Addison[5], qu'aux anciennes pièces de Shakespeare. Ces pièces sont des monstres en tragédie. Il y en a qui durent plusieurs années; on y baptise au premier acte le héros, qui meurt de vieillesse au cinquième; on y voit des sorciers, des paysans, des ivrognes, des bouffons, des fossoyeurs qui creusent une fosse, et qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort; enfin, imaginez ce que vous pourrez de plus monstrueux et de plus absurde, vous le trouverez dans Shakespeare. Quand je commençais à apprendre la langue anglaise, je ne pouvais comprendre

**1.** Il s'agit du *Discours sur Homère*; **2.** Savante helléniste, femme de Dacier, le secrétaire perpétuel de l'Académie française. Elle avait publié, en 1699, une bonne traduction en prose de l'*Iliade* avec une préface toute remplie de son admiration pour Homère. Elle eut le tort de se fâcher quand La Motte eut publié sa traduction en vers, de lui dire des injures et de donner des armes faciles aux ennemis du pédantisme; **3.** Notons cette phrase: Voltaire, après l'abbé d'Aubignac, et avant Wolf, met en doute l'unité de composition de l'*Iliade*; **4.** Littérateur anglais, mort en 1749. Sa *Distressed Mother* (1712) est une adaptation de l'*Andromaque* de Racine; **5.** *Addison*, homme d'État et écrivain anglais (mort en 1719) est surtout célèbre par ses fameux articles du *Spectateur*. Ses œuvres dramatiques sont moins originales. Si Voltaire plaçait très haut sa tragédie de *Caton* (1713), c'est qu'elle était conforme au goût classique du XVII^e^ siècle français.

comment une nation si éclairée pouvait admirer un auteur si extravagant : mais, dès que j'eus une plus grande connaissance de la langue, je m'aperçus que les Anglais avaient raison, et qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment, et ait tort d'avoir du plaisir[1]... Tel est le privilège du génie d'invention, il se fait une route où personne n'a marché avant lui; il court sans guide, sans art, sans règle; il s'égare dans sa carrière; mais il laisse loin derrière lui tout ce qui n'est que raison et qu'exactitude. Tel à peu près était Homère : il a créé son art et l'a laissé imparfait : c'est un chaos encore; mais la lumière y brille déjà de tous côtés.

## III. — « LES FRANÇAIS N'ONT PAS LA TÊTE ÉPIQUE »

Il faut avouer qu'il est plus difficile à un Français qu'à un autre de faire un poème épique; mais ce n'est ni à cause de la rime, ni à cause de la sécheresse de notre langage. Oserai-je le dire? c'est que de toutes les nations polies, la nôtre est la moins poétique. Les ouvrages en vers qui sont le plus à la mode en France sont les pièces de théâtre : ces pièces doivent être écrites dans un style naturel, qui approche assez de celui de la conversation. Despréaux n'a jamais traité que des sujets didactiques, qui demandent de la simplicité : on sait que l'exactitude et l'élégance font le mérite de ses vers, comme de ceux de Racine; et lorsque Despréaux a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été Despréaux.

Ces exemples ont en partie accoutumé la poésie française à une marche trop uniforme; l'esprit géométrique, qui de nos jours s'est emparé des belles-lettres, a encore été un nouveau frein pour la poésie. Notre nation, regardée comme si légère par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, est de toutes les nations la plus sage, la plume à la main. La méthode est la qualité dominante de nos écrivains. On cherche le vrai en tout; on préfère l'histoire au roman; les *Cyrus*, les *Clélie*[2] et les *Astrée*[3] ne sont aujourd'hui lus de personne.

1. « Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend? » Molière (*Critique de « l'Ecole des femmes »*, scène VI); **2.** *Le Grand Cyrus* et *Clélie*, romans de Mlle de Scudéry; **3.** *L'Astrée*, d'Honoré d'Urfé.

Je me souviens que lorsque je consultai, il y a plus de douze ans, sur ma *Henriade*, feu M. de Malezieu[1], homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense, il me dit : « Vous entreprenez un ouvrage qui n'est pas fait pour notre nation; *les Français n'ont pas la tête épique.* » Ce furent ses propres paroles; et il ajouta : « Quand vous écririez aussi bien que MM. Racine et Despréaux, ce sera beaucoup si on vous lit. »

C'est pour me conformer à ce génie sage et exact qui règne dans le siècle où je vis, que j'ai choisi un héros véritable au lieu d'un héros fabuleux; que j'ai décrit des guerres réelles, et non des batailles chimériques; que je n'ai employé aucune fiction qui ne soit une image sensible de la vérité. Quelque chose que je dise de plus sur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne sachent; c'est à la *Henriade* seule à parler en sa défense, et au temps seul de désarmer l'envie.

---

# PRÉFACE D'ŒDIPE

(Édition de 1729)

## DÉFENSE DE LA RIME ET DE LA POÉSIE[2]

*Des tragédies en prose.* — M. de La Motte avance que la rime est un usage barbare inventé depuis peu. Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains et les Grecs, ont rimé et riment encore. Le retour des mêmes sons est si naturel à l'homme, qu'on a trouvé la

1. *Nicolas de Malezieu* (1650-1729), homme d'une vaste culture, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, avait été un personnage fort en vue à la cour de Louis XIV. Bossuet et Fénelon l'avaient honoré de leur amitié. Après le mariage du duc du Maine, dont il avait été le précepteur, il se fixa à Sceaux, et dépensa ses talents aux divertissements qu'organisait la duchesse; 2. La Motte-Houdart avait publié en 1726 deux tragédies d'*Œdipe*, l'une en vers, qui fut représentée quatre fois, l'autre en prose, qui ne fut jamais jouée. Voltaire se donne ici comme le défenseur de la poésie contre les partisans de la prose, et de la rime contre les partisans des vers blancs. Sur la question de la rime, Voltaire a toujours soutenu : 1° qu'elle était une gêne inhérente à notre versification; 2° que sans elle notre versification tomberait (c'est l'opinion de Fénelon); 3° qu'il faut se donner quelques « facilités », en particulier ne pas rimer pour la vue, mais pour l'oreille (Fénelon avait réclamé quelques « facilités », mais s'était bien gardé de préciser). Voir à ce sujet : la *V^e lettre sur Œdipe*, le *Discours sur Brutus à Bolingbrocke*, la *Lettre à M. de Maffei sur Mérope*, l'article *Rime* du *Dictionnaire philosophique*, le *Commentaire sur Corneille* (*Médée*, acte I^er, sc. V et *le Menteur*, acte IV, sc. IX), une lettre à Cideville (13 août 1731) et une lettre à La Noue (3 avril 1739).

rime établie chez les sauvages, comme elle l'est à Rome, à Paris, à Londres et à Madrid... Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Musa loqui*[1], nés sous un ciel plus heureux, et favorisés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les syllabes pouvaient, par leur longueur ou leur brièveté, exprimer les sentiments lents ou impétueux de l'âme. De cette variété de syllabes et d'intonations résultait dans leurs vers, et même aussi dans leur prose, une harmonie que les anciens Italiens sentirent, qu'ils imitèrent, et qu'aucune nation n'a pu saisir après eux. Mais soit rime, soit syllabes cadencées, la poésie, contre laquelle M. de La Motte se révolte, a été et sera toujours cultivée par tous les peuples...

M. de La Motte prétend qu'au moins une scène de tragédie mise en prose ne perd rien de sa grâce ni de sa force. Pour le prouver, il tourne en prose la première scène de *Mithridate*, et personne ne peut la lire. Il ne songe pas que le grand mérite des vers est qu'ils soient aussi corrects que la prose. C'est cette extrême difficulté surmontée qui charme les connaisseurs : réduisez les vers en prose, il n'y a plus ni mérite ni plaisir.

Mais, dit-il, nos voisins ne riment point dans leurs tragédies. Cela est vrai; mais ces pièces sont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de savoir si nos vers doivent être rimés ou non. MM. Corneille et Racine ont employé la rime; craignons que, si nous voulons ouvrir une autre carrière, ce ne soit plutôt par l'impuissance de marcher dans celle de ces grands hommes que par le désir de la nouveauté. Les Italiens et les Anglais peuvent se passer de rimes, parce que leur langue a des inversions, et leur poésie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a son génie déterminé par la nature de la construction de ses phrases, par la fréquence de ses voyelles et de ses consonnes, ses inversions, ses verbes auxiliaires, etc. Le génie de notre langue est la clarté et l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre poésie, qui doit marcher, comme notre prose, dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un besoin essentiel du retour des mêmes sons, pour que notre poésie ne soit pas confondue avec la prose...

1. Horace (*Art poétique*, 323, 324) : « que la Muse a dotés d'un style harmonieux. »

M. de La Motte compare nos poètes, c'est-à-dire nos Corneille, nos Racine, nos Despréaux à des faiseurs d'acrostiches, et à un charlatan qui fait passer des grains de millet par le trou d'une aiguille; il ajoute que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée. J'avoue que les mauvais vers sont à peu près dans ce cas; ils ne diffèrent de la mauvaise prose que par la rime; et la rime seule ne fait ni le mérite du poète, ni le plaisir du lecteur. Ce ne sont point seulement des dactyles et des spondées qui plaisent dans Homère et dans Virgile : ce qui enchante toute la terre, c'est l'harmonie charmante qui naît de cette mesure difficile. Quiconque se borne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre est un fou; mais celui qui tire du fond de ces obstacles mêmes des beautés qui plaisent à tout le monde est un homme très sage et presque unique.

---

# DISCOURS SUR LA TRAGÉDIE
# A Milord Bolingbroke[1]
## (1730)

## L'ACTION DANS LA TRAGÉDIE

Il a manqué jusqu'à présent à presque tous les auteurs tragiques de votre nation cette pureté, cette conduite régulière, ces bienséances de l'action et du style, cette élégance, et toutes ces finesses de l'art qui ont établi la réputation du théâtre français depuis le grand Corneille; mais vos pièces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'est celui de l'action.

Nous avons en France des tragédies qui sont plutôt des conversations qu'elles ne sont la représentation d'un événement. Notre délicatesse excessive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions exposer aux yeux.

1. La tragédie de *Brutus* fut jouée le 11 décembre 1730. Elle était dédiée à milord Bolingbroke (1678-1750), le ministre des Affaires étrangères qui avait préparé les traités d'Utrecht. Voltaire, lors de son séjour en Angleterre, avait reçu un accueil très flatteur de cet homme d'État philosophe et libre penseur.

Nous craignons de hasarder sur la scène des spectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'est pas d'usage.

L'endroit où l'on joue la comédie, et les abus qui s'y sont glissés, sont encore une cause de cette sécheresse qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos pièces. Les bancs[1] qui sont sur le théâtre destinés aux spectateurs rétrécissent la scène, et rendent toute action presque impraticable.

Ce défaut est cause que les décorations, tant recommandées par les anciens, sont rarement convenables à la pièce. Il empêche surtout que les acteurs ne passent d'un appartement dans un autre aux yeux des spectateurs, comme les Grecs et les Romains le pratiquaient sagement, pour conserver à la fois l'unité de lieu et la vraisemblance.

Comment oserions-nous, sur nos théâtres, faire paraître, par exemple, l'ombre de Pompée, ou le génie de Brutus[2], au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choses les plus sérieuses que comme l'occasion de dire un bon mot?

... Je suis bien loin de proposer que la scène devienne un lieu de carnage, comme elle l'est dans Shakespeare, et dans ses successeurs qui, n'ayant pas son génie, n'ont imité que ses défauts; mais j'ose croire qu'il y a des situations qui ne paraissent encore que dégoûtantes et horribles aux Français, et qui, bien ménagées, représentées avec art, et surtout, adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une sorte de plaisir dont nous ne nous doutons pas.

... Toutes ces lois, de ne point ensanglanter la scène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, etc., sont des lois qui, ce me semble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en est pas des règles de la bienséance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui sont les trois unités. Il y aurait de la faiblesse ou de la stérilité à étendre une action au delà de l'espace de temps et du lieu convenable. ... Il en est tout autrement de celui qui hasarderait un spectacle horrible sur le théâtre. Il ne choquerait point la vraisemblance; et cette hardiesse, loin de supposer de la faiblesse dans l'auteur, demanderait au

1. Places de luxe qui encombraient la scène depuis 1637, et que le duc de Lauraguais, sur le conseil de Voltaire, fera disparaître en 1759; 2. Comme dans le *Caton* d'Addison.

contraire un grand génie pour mettre par ses vers de la véritable grandeur dans une action qui, sans un style sublime, ne serait qu'atroce et dégoûtante.

---

# LE TEMPLE DU GOUT

(1733)

## *NOTICE*

Le *Temple du Goût* est une œuvre aimable, de prose et de vers, où Voltaire, sous une forme allégorique amusante, exprime ses jugements, souvent sévères, sur les auteurs du XVII[e] siècle. C'est une préfiguration rapide et légère du chapitre XXXII du *Siècle de Louis XIV*. Cet ouvrage souleva de nombreuses critiques et fit à son auteur bien des ennemis.

Sous la conduite du cardinal de Polignac, l'auteur de l'*Anti-Lucrèce*, Voltaire fait une visite au Temple du Goût. Le chemin est rude : on y trouve les commentateurs, les compilateurs, les savants en us, les pédants, les nouveaux riches, les mécènes ridicules. A tous ces ennemis du goût, la sévère Critique interdit l'accès du temple. Elle fait attendre aussi Perrault, Chapelain, La Motte, J.-B. Rousseau et n'accepte Fontenelle qu'avec des réserves. On arrive enfin jusqu'au trône du dieu, et l'on constate que les beaux esprits célèbres comme Balzac, Voiture, Bensérade n'occupent pas le premier rang. Bourdaloue s'y entretient avec Pascal; et les Muses présentent sur l'autel du dieu non seulement des livres, mais les dessins, les plans des plus beaux monuments. Puis on passe à la bibliothèque.

---

## VOLTAIRE JUGE DU XVII[e] SIÈCLE

On nous fit voir ensuite la bibliothèque de ce palais enchanté : elle n'était pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux et bizarre
De vieux manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile et rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.

Le dieu daigna de sa main même
En leur rang placer ces auteurs
Qu'on lit, qu'on estime, et qu'on aime,
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés et retranchés de la main des muses. On y voit entre autres l'ouvrage de Rabelais[1], réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style, et qui chante du même ton les psaumes de David et les merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuillets. Voiture et Sarrasin[2] n'ont pas à eux deux plus de soixante pages.

Tout l'esprit de Bayle[3] se trouve dans un seul tome, de son propre aveu, car ce judicieux philosophe, ce juge éclairé de tant d'auteurs et de tant de sectes, disait souvent qu'il n'aurait pas composé plus d'un in-folio, s'il n'avait écrit que pour lui, et non pour les libraires.

Enfin on nous fit passer dans l'intérieur du sanctuaire. Là, les mystères du dieu furent dévoilés; là, je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité : un petit nombre de véritablement grands hommes s'occupait à corriger ces fautes de leurs écrits excellents, qui seraient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchait des répétitions et des détails inutiles dans son roman moral, et rayait le titre de poème épique que quelques zélés indiscrets lui donnent; car il avoue sincèrement qu'il n'y a point de poème en prose[4].

L'éloquent Bossuet voulait bien rayer quelques familia-

1. Dans la vingt-huitième *Lettre philosophique*, Voltaire, comparant Swift à Rabelais, dit de ce dernier : « Notre curé de Meudon, dans son extravagant et inintelligible livre, a répandu une extrême gaîté et une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition, les ordures et l'ennui. Un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises. Il n'y a que quelques personnes d'un goût bizarre qui se piquent d'entendre et d'estimer tout cet ouvrage. Le reste de la nation rit des plaisanteries de Rabelais, et méprise le livre : on le regarde comme le premier des bouffons. On est fâché qu'un homme qui avait tant d'esprit en ait fait un si misérable usage. C'est un philosophe ivre, qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse.» Il porte un jugement aussi sévère dans ses *Lettres à Monseigneur le Prince *** sur François Rabelais*. Mais dans une lettre à M[me] Du Deffand, il se repent de sa rigueur (voir cette lettre, p. 57); **2.** Poète précieux (1603-1654); **3.** Le *Dictionnaire* de Bayle est en effet très épais et très lourd. Mais Voltaire le connaissait à fond. Il a contribué à en vulgariser et à en éclaircir les idées essentielles; **4.** Dans sa *Lettre à l'Académie* (Projet de poétique) Fénelon avait dit, reprenant une idée développée par lui dans le troisième de ses *Dialogues sur l'Eloquence* : « Toute l'Ecriture est pleine de poésie, dans les endroits mêmes où l'on ne trouve aucune trace de versification. » Voltaire répond ici aux adversaires de la poésie (Fontenelle, La Motte, Montesquieu). Mais l'observation de Fénelon a une portée que Voltaire ne paraît pas comprendre. — Sur Fénelon, voir notre *Siècle de Louis XIV*, p. 90.

rités échappées à son génie vaste, impétueux et facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses *Oraisons funèbres ;* et il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Égyptiens[1].

Ce grand, ce sublime Corneille[2],
Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre esprit, qu'il étonna;
Ce Corneille, qui crayonna
L'âme d'Auguste et de Cinna,
De Pompée et de Cornélie,
Jetait au feu sa *Pulchérie,*
*Agésilas* et *Suréna,*
Et sacrifiait sans faiblesse
Tous ces enfants infortunés,
Fruits languissants de sa vieillesse,
Trop indignes de leurs aînés.
  Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolyte.
A peine il distingue leurs traits :
Ils ont tous le même mérite,
Tendres, galants, doux et discrets;
Et l'Amour, qui marche à leur suite,
Les croit des courtisans français.
  Toi, favori de la nature,
Toi, La Fontaine, auteur charmant,
Qui bravant et rime et mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avais que plus d'agrément,
Sur tes écrits inimitables
Dis-nous quel est ton sentiment;
Éclaire notre jugement
Sur tes contes et sur tes fables.

La Fontaine, qui avait conservé la naïveté de son caractère[3], et qui, dans le Temple du Goût, joignait un sentiment

1. *Discours sur l'Histoire universelle,* partie III, chap. III. — Dans l'*Essai sur les mœurs* (Introduction), Voltaire, faute de documents certains, n'opposera à ces belles pages de Bossuet, fondées sur Diodore, Hérodote et Platon, que des critiques assez mesquines et des raisonnements inexacts. — Sur Bossuet, voir *le Siècle de Louis XIV,* p. 89; 2. Sur Corneille et Racine, voir *Siècle de Louis XIV* (p. 95); 3. Voir *Siècle de Louis XIV* (p. 98) et l'article *Fable* du *Dictionnaire philosophique.* Voir aussi *Lettre à M. de Chamfort* (16 novembre 1774).

éclairé à cet heureux et singulier instinct qui l'inspirait pendant sa vie, retranchait quelques-unes de ses fables. Il accourcissait presque tous ses contes, et déchirait les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes, imprimées par ces éditeurs qui vivent des sottises des morts.

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire,
Qui, donnant le précepte et l'exemple à la fois,
Établit d'Apollon les rigoureuses lois.
Il revoit ses enfants avec un œil sévère :
De la triste *Equivoque* il rougit d'être père[1],
Et rit des traits manqués du pinceau faible et dur
Dont il défigura le vainqueur de Namur[2].
Lui-même il les efface, et semble encor nous dire :
Ou sachez-vous connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Despréaux, par un ordre exprès du dieu du Goût, se réconciliait avec Quinault, qui est le poète des grâces[3], comme Despréaux est le poète de la raison.

Mais le sévère satirique
Embrassait encore en grondant
Cet aimable et tendre lyrique,
Qui lui pardonnait en riant.

« Je ne me réconcilie point avec vous, disait Despréaux, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces opéras si agréables. — Cela peut bien être, dit Quinault; mais avouez aussi que vous n'eussiez jamais fait *Atys* ni *Armide*. »

Dans vos scrupuleuses beautés
Soyez vrai, précis, raisonnable;
Que vos écrits soient respectés :
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué Despréaux, et embrassé tendrement Quinault, je vis l'inimitable Molière, et j'osai lui dire :

Le sage, le discret Térence
Est le premier des traducteurs;
Jamais dans sa froide élégance

1. La *Satire XII* sur l'*Equivoque*, œuvre froide, et faiblement écrite, reprend assez maladroitement contre les jésuites les arguments des *Provinciales ;* 2. Perrault, dans ses *Dialogues*, s'étant spirituellement moqué de Pindare, Boileau répondit par un *Discours sur l'ode*, qu'il illustra d'une ode « pindarique » sur la prise de Namur (1693). On sait la faiblesse de cette œuvre artificielle. Mais il est juste d'ajouter que le *Poème de Fontenoy*, de Voltaire (1745), procède de la même erreur; 3. Voltaire a toujours soutenu Quinault contre Boileau. Voir *Siècle de Louis XIV* (p. 97) et page 99 de la présente édition, note 5.

Des Romains il n'a peint les mœurs :
Tu fus le peintre de la France :
Nos bourgeois à sots préjugés,
Nos petits marquis rengorgés,
Nos robins toujours arrangés,
Chez toi venaient se reconnaître;
Et tu les aurais corrigés,
Si l'esprit humain pouvait l'être.

« Ah! disait-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple? Que n'ai-je toujours été le maître de mon temps! J'aurais trouvé des dénoûments plus heureux; j'aurais moins fait descendre mon génie au bas comique. »

C'est ainsi que tous ces maîtres de l'art montraient leur supériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité est soumise, et dont nul grand homme n'est exempt.

Je connus alors que le dieu du Goût est très difficile à satisfaire, mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les ouvrages qu'il critique le plus en détail sont ceux qui en tout lui plaisent davantage[1].

Nul auteur avec lui n'a tort
Quand il a trouvé l'art de plaire;
Il le critique sans colère,
Il l'applaudit avec transport.
Melpomène, étalant ses charmes,
Vient lui présenter ses héros;
Et c'est en répandant des larmes
Que ce dieu connaît leurs défauts.
Malheur à qui toujours raisonne,
Et qui ne s'attendrit jamais!
Dieu du Goût, ton divin palais
Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le dieu leur parla à peu près dans ce sens; car il ne m'est pas donné de dire ses propres mots :

Adieu, mes plus chers favoris :
Comblés des faveurs du Parnasse,
Ne souffrez pas que dans Paris
Mon rival usurpe ma place.

1. Nous dirions aujourd'hui : le plus. Comparez à cette formule, qui contient une règle de critique discutable, ces lignes extraites des *Lettres philosophiques* (*XVIII*[e], *sur la tragédie*) : « Tous ceux qui s'érigent en critiques des écrivains célèbres compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages qui nous fissent connaître quelques beautés ». (V. p. 32.)

Je sais qu'à vos yeux éclairés
Le faux goût tremble de paraître :
Si jamais vous le rencontrez,
Il est aisé de le connaître :
Toujours accablé d'ornements,
Composant sa voix, son visage,
Affecté dans ses agréments,
Et précieux dans son langage.
Il prend mon nom, mon étendard;
Mais on voit assez l'imposture;
Car il n'est que le fils de l'art,
Moi, je le suis de la nature.

---

# LETTRES PHILOSOPHIQUES
(1734)

## NOTICE

**Ce qui se passait vers 1734.** — Politique : *Ministère de Fleury. Lutte contre le jansénisme soutenu par les Parlements.*

Littérature : *Montesquieu :* Grandeur et décadence des Romains (1734); *Rollin :* Histoire ancienne et Histoire romaine (1730-1738); *l'abbé Prévost :* Manon Lescaut (1735); *Marivaux :* Marianne (1731-1741), le Paysan parvenu (1735); le Jeu de l'Amour et du Hasard (1734); *La Chaussée :* le Préjugé à la mode (1735). *L'abbé Desfontaines contre Voltaire. Mort de Mme de Lambert* (1733). *Salon de Mme de Tencin.*

Art : *Architecture : Boffrand, Servandoni* (*façade de Saint-Sulpice*). — *Sculpture : J.-B. Lemoyne, Bouchardon.* — *Peinture : Boucher, Van Loo, Coypel, Nattier.* — *Musique : Rameau :* Hippolyte et Aricie (1733); les Indes galantes (1735).

Les *Lettres philosophiques* ou *Lettres anglaises* furent publiées en 1734 sans autorisation officielle. Le Parlement ordonna de brûler le livre et d'en chercher l'auteur, qui passa aussitôt en Lorraine.

On sait l'importance de cet ouvrage qui contient une critique sévère des institutions et de l'esprit français. La France est le pays de l'esclavage, l'Angleterre celui de la liberté : liberté religieuse, politique, philosophique; liberté littéraire aussi, et cela en deux sens : d'abord, l'homme de lettres y jouit d'une admiration proportionnée à son talent; d'autre part, les écrivains anglais, dont l'imagination est souvent audacieuse, atteignent parfois au sublime en

foulant aux pieds les règles traditionnelles du goût. De tous ces écrivains, Shakespeare est à la fois le plus indiscipliné et le plus génial.

---

## SHAKESPEARE (LETTRE XVIII)

Les Anglais avaient déjà un théâtre aussi bien que les Espagnols, quand les Français n'avaient encore que des tréteaux[1]. Shakespeare[2], que les Anglais prennent pour un Sophocle, florissait à peu près dans le temps de Lope de Vega[3]; il créa un théâtre; il avait un génie plein de force et de fécondité, de naturel et de sublime, sans la moindre étincelle de bon goût et sans la moindre connaissance des règles. Je vais vous dire une chose hasardée, mais vraie; c'est que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais : il y a de si belles scènes, des morceaux si grands et si terribles répandus dans ses farces monstrueuses qu'on appelle tragédies, que ses pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. Le temps, qui fait seul la réputation des hommes, rend à la fin leurs défauts respectables. La plupart des idées bizarres et gigantesques de cet auteur ont acquis au bout de deux cents[4] ans le droit de passer pour sublimes. Les auteurs modernes l'ont presque tous copié; mais ce qui réussissait chez Shakespeare est sifflé chez eux, et vous croyez bien que la vénération qu'on a pour cet ancien augmente à mesure que l'on méprise les modernes. On ne fait pas réflexion qu'il ne faudrait pas l'imiter, et le mauvais succès de ses copistes fait seulement[5] qu'on le croit inimitable.

Vous savez que dans la tragédie du *More de Venise*, pièce très touchante, un mari étrangle sa femme sur le théâtre; et que, quand la pauvre femme est étranglée, elle s'écrie qu'elle meurt injustement[6]. Vous n'ignorez pas que, dans *Hamlet*, des fossoyeurs creusent une fosse en buvant, en chantant des vaudevilles[7], et en faisant sur les têtes des morts qu'ils rencontrent des plaisanteries convenables à

1. Voltaire, on le voit, fait bon marché du théâtre du moyen âge; 2. *Shakespeare* (1564-1616); 3. *Lope de Vega* (1562-1635); 4. Lapsus. Voltaire se trompe d'un siècle; 5. On attendrait plutôt : Et seul le mauvais succès de ses copistes fait qu'on le croit...; 6. Il s'agit d'Othello et de Desdémone; 7. Le vaudeville est, à l'origine, une chanson de circonstance et à succès. C'est une altération de *vaudevire*, dénomination créée par le poète Basselin (XV^e^ siècle) pour les pièces de vers qu'il faisait dans le val de Vire, en Normandie.

gens de leur métier; mais, ce qui vous surprendra, c'est qu'on a imité ces sottises. Sous le règne de Charles II, qui était celui de la politesse et l'âge des beaux-arts, Otway[1], dans sa *Venise sauvée*, introduit le sénateur Antonio et sa courtisane Naki au milieu des horreurs de la conspiration du marquis de Bedmar. Le vieux sénateur Antonio contrefait le taureau et le chien, il mord les jambes de sa maîtresse qui lui donne des coups de pied et des coups de fouet. On a retranché de la pièce d'Otway ces bouffonneries faites pour la plus vile canaille[2]; mais on a laissé dans le *Jules César* de Shakespeare les plaisanteries des cordonniers et des savetiers romains, introduits sur la scène avec Brutus et Cassius.

Vous vous plaindrez sans doute que ceux qui, jusqu'à présent, vous ont parlé du théâtre anglais, et surtout de ce fameux Shakespeare, ne vous aient encore fait voir que ses erreurs, et que personne n'ait traduit aucun de ces endroits frappants qui demandent grâce pour toutes ses fautes. Je vous répondrai qu'il est bien aisé de rapporter en prose les sottises d'un poète, mais très difficile de traduire ses beaux vers. Tous ceux qui s'érigent en critiques des écrivains célèbres compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages qui nous fissent connaître quelques beautés; car je maintiendrai toujours, avec tous les gens de bon goût, qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'Homère et de Virgile que dans les critiques qu'on a faites de ces deux grands hommes.

J'ai hasardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poètes anglais : en voici un de Shakespeare. Faites grâce à la copie en faveur de l'original; et souvenez-vous toujours, quand vous voyez une traduction, que vous ne voyez qu'une faible estampe d'un beau tableau.

J'ai choisi le monologue de la tragédie d'*Hamlet*, qui est su de tout le monde et qui commence par ces vers :

*To be, or not to be, that is the question.*

C'est Hamlet, prince de Danemark, qui parle :

Demeure, il faut choisir, et passer à l'instant
De la vie à la mort, et de l'être au néant.

1. *Thomas Otway*, poète dramatique (1651-1685). Sa *Venise sauvée* est de 1682; 2. Shakespeare écrivait pour un public très mêlé, seigneurs et courtisans, débardeurs et matelots.

Dieux justes! s'il en est, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur et mon sort?
Qui suis-je? qui m'arrête? et qu'est-ce que la mort?
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asile;
Après de longs transports, c'est un sommeil tranquille;
On s'endort, et tout meurt. Mais un affreux réveil
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
On nous menace, on dit que cette courte vie
De tourments éternels est aussitôt suivie.
O mort! moment fatal! affreuse éternité!
Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
Eh! qui pourrait sans toi supporter cette vie,
De nos fourbes puissants bénir l'hypocrisie,
D'une indigne maîtresse encenser les erreurs,
Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs,
Et montrer les langueurs de son âme abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue?
La mort serait trop douce en ces extrémités;
Mais le scrupule parle, et nous crie : « Arrêtez. »
Il défend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide, etc.

Ne croyez pas que j'aie rendu ici l'anglais mot pour mot; malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui, traduisant chaque parole, énervent le sens! C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue, et que l'esprit vivifie...

Depuis, les pièces sont devenues plus régulières, le peuple plus difficile, les auteurs plus corrects et moins hardis. J'ai vu des pièces nouvelles fort sages, mais froides. Il semble que les Anglais n'aient été faits jusqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les monstres brillants de Shakespeare plaisent mille fois plus que la sagesse moderne. Le génie poétique des Anglais ressemble, jusqu'à présent, à un arbre touffu planté par la nature, jetant au hasard mille rameaux, et croissant inégalement avec force. Il meurt, si vous voulez forcer sa nature, et le tailler en arbre des jardins de Marli.

# DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE
(1764)

## NOTICE

**Ce qui se passait vers 1764.** — Politique : *Choiseul à la marine et à la guerre. Mort de Mme de Pompadour* (1764). *Suppression de l'ordre des jésuites* (1761-1764). *Fin de la Guerre de sept ans* (1763). *Avènement de Catherine II* (1762).

Littérature : *J.-J. Rousseau :* Émile, Contrat social (1762); *Diderot : Derniers volumes de* l'Encyclopédie (1765); *Buffon :* Histoire naturelle (*t. XI et XII,* 1764); *De Belloy :* le Siège de Calais, *tragédie* (1765); *Sedaine :* le Philosophe sans le savoir (1765); *Winkelmann :* Histoire de l'art chez les anciens (1764); *Lessing :* Laocoon (1765).

Art : *Architecture : Ange Gabriel, Soufflot. — Sculpture : Pigalle, Falconet. — Peinture : Chardin, Greuze, Fragonard, Quentin de La Tour. Mort de Carl van Loo* (1765). — *Musique : Mort de Rameau* (1764); *Vogue de l'opéra-comique, avec Philidor, Grétry, Monsigny.*

Conçu à Potsdam en 1752, cet ouvrage parut, anonyme, en 1764, sous le nom de *Dictionnaire portatif,* et fut augmenté dans la suite des *Questions sur l'Encyclopédie,* des articles destinés à l'*Encyclopédie* et au *Dictionnaire de l'Académie.* Le *Portatif* fut condamné en 1765 par le Parlement de Paris et par la Cour de Rome. C'est donc avant tout une œuvre de propagande philosophique, une machine de guerre dirigée contre les abus, les préjugés, le fanatisme[1]. Mais Voltaire n'a pas manqué d'y exposer aussi ses idées sur toutes les questions littéraires qui préoccupaient alors les esprits cultivés; à ce titre, le *Dictionnaire* est un ouvrage de critique extrêmement important.

---

## ANCIENS ET MODERNES

Le grand procès des anciens et des modernes n'est pas encore vidé; il est sur le bureau[2] depuis l'âge d'argent qui succéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux temps valait mieux que le temps présent... Lucrèce ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

1. Voir nos extraits : Voltaire, *Œuvres philosophiques* (p. 73); 2. C'est-à-dire *on s'en occupe, il est débattu.*

L'antiquité est pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée. Horace combat ce préjugé avec autant de finesse que de force dans sa belle épître à Auguste : « Faut-il donc, dit-il, que nos poèmes soient comme nos vins, dont les vieux sont toujours préférés[1] ?... » Le savant et ingénieux Fontenelle s'exprime ainsi sur ce sujet :

« Toute la question de la prééminence entre les anciens et les modernes, étant une fois bien entendue, se réduit à savoir si les arbres qui étaient autrefois dans nos campagnes étaient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homère, Platon, Démosthène, ne peuvent être égalés dans ces derniers siècles; mais, si nos arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homère, Platon et Démosthène.

« Éclaircissons ce paradoxe. Si les anciens avaient plus d'esprit que nous, c'est donc que les cerveaux de ce temps-là étaient mieux disposés, formés de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'esprits animaux; mais en vertu de quoi les cerveaux de ce temps-là auraient-ils été mieux disposés? Les arbres auraient donc été aussi plus grands et plus beaux; car si la nature était alors plus jeune et plus vigoureuse, les arbres, aussi bien que les cerveaux des hommes, auraient dû se sentir de cette vigueur et de cette jeunesse. » (*Digression sur les anciens et les modernes*, tome IV, édition de 1742.)

Avec la permission de cet illustre académicien, ce n'est point là du tout l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir si la nature a pu produire de nos jours d'aussi grands génies, et d'aussi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque et latine; mais de savoir si nous en avons en effet. Il n'est pas impossible sans doute qu'il y ait d'aussi grands chênes dans la forêt de Chantilly que dans celle de Dodone[2] : mais, supposé que les chênes de Dodone eussent parlé, il serait très clair qu'ils auraient un grand avantage sur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais...

Cette dispute est donc une question de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monuments de tous

1. Horace, Livre II, *Epître Ire* :

*Si meliora dies, ut vina, poemata reddit,*
*Scire velim, chartis pretium quotus adroget annus.*

2. La forêt de Dodone, en Épire, près de laquelle était un temple de Jupiter, et dont les chênes rendaient des oracles.

genres, jusqu'au temps de Plutarque[1], que les siècles modernes ne l'ont été depuis le siècle des Médicis[2] jusqu'à Louis XIV inclusivement?

## ART POÉTIQUE

### BOILEAU ET HORACE.

Il faut rendre justice à Boileau. S'il n'avait été qu'un versificateur, il serait à peine connu; il ne serait pas de ce petit nombre de grands hommes qui feront passer le siècle de Louis XIV à la postérité. Ses dernières Satires[3], ses belles Épîtres, et surtout son *Art poétique*, sont des chefs-d'œuvre de raison autant que de poésie, *sapere est principium et fons*[4]. L'art du versificateur est, à la vérité, d'une difficulté prodigieuse, surtout en notre langue, où les vers alexandrins marchent deux à deux, où il est rare d'éviter la monotonie, où il faut absolument rimer, où les rimes agréables et nobles sont en trop petit nombre, où un mot hors de sa place, une syllabe dure gâte une pensée heureuse. C'est danser sur la corde avec des entraves[5]; mais le plus grand succès dans cette partie de l'art n'est rien s'il est seul.

L'*Art poétique* de Boileau est admirable, parce qu'il dit toujours agréablement des choses vraies et utiles, parce qu'il est varié, parce que l'auteur, en ne manquant jamais à la pureté de la langue,

. . . . . . . . . . . . . . . Sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.
(I, 75-76.)

Ce qui prouve son mérite chez tous les gens de goût, c'est qu'on sait ses vers par cœur; et ce qui doit plaire aux philosophes, c'est qu'il a presque toujours raison.

Puisque nous avons parlé de la préférence qu'on peut donner quelquefois aux modernes sur les anciens, on ose-

**1.** Mort en 125 après J.-C.; **2.** La première moitié du XVI^e siècle; **3.** Pourquoi les dernières? Il ne s'agit certainement pas de la *Satire XII* sur *l'Equivoque* (1705), sévèrement critiquée dans *le Temple du Goût* (voir p. 28). La *Satire XI* sur *l'Honneur* (1698) et la *Satire X* contre les *Femmes* (1692) sont également loin d'être des chefs-d'œuvre. Les autres, les plus belles, remontent au-delà de 1668; mais on sait que Voltaire a toujours été sévère pour l'œuvre proprement satirique de Boileau; **4.** Horace, *Art poétique* (v. 309) : « *Scribendi recte sapere est principium et fons.* » Le bon sens est le principe et la source du bon style; **5.** Voltaire est revenu souvent sur les difficultés de notre versification, dont il se plaint, comme Fénelon, mais qu'il entend conserver malgré ses défauts. (Voir p. 21, note 2).

rait présumer ici que l'*Art poétique* de Boileau est supérieur à celui d'Horace. La méthode est certainement une beauté dans un poème didactique; Horace n'en a point. Nous ne lui en faisons pas un reproche, puisque son poème est une épître familière aux Pisons, et non pas un ouvrage régulier comme les *Géorgiques ;* mais c'est un mérite de plus dans Boileau, mérite dont les philosophes doivent lui tenir compte.

L'*Art poétique* latin ne paraît pas, à beaucoup près, si travaillé que le français. Horace y parle presque toujours sur le ton libre et familier de ses autres épîtres. C'est une extrême justesse dans l'esprit, c'est un goût fin, ce sont des vers heureux et pleins de sel, mais souvent sans liaison, quelquefois destitués d'harmonie : ce n'est pas l'élégance et la correction de Virgile[1]. L'ouvrage est très bon, celui de Boileau paraît encore meilleur; et si vous en exceptez les tragédies de Racine, qui ont le mérite supérieur de traiter les passions, et de surmonter toutes les difficultés du théâtre, l'*Art poétique* de Despréaux est sans contredit le poème qui fait le plus d'honneur à la langue française.

## ENTHOUSIASME

La chose la plus rare est de joindre la raison avec l'enthousiasme; la raison consiste à voir toujours les choses comme elles sont. Celui qui dans l'ivresse voit les objets doubles est alors privé de la raison.

L'enthousiasme est précisément comme le vin, il peut exciter tant de tumulte dans les vaisseaux sanguins, et de si violentes vibrations dans les nerfs, que la raison en est tout à fait détruite. Il peut ne causer que de légères secousses, qui ne fassent que donner au cerveau un peu plus d'activité; c'est ce qui arrive dans les grands mouvements d'éloquence, et surtout dans la poésie sublime. L'enthousiasme raisonnable est le partage des grands poètes.

Cet enthousiasme raisonnable est la perfection de leur art; c'est ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inspirés les dieux; et c'est ce qu'on n'a jamais dit des autres artistes.

Comment le raisonnement peut-il gouverner l'enthou-

1. Voltaire adore Virgile, et ne conçoit guère d'autre poésie latine que la sienne. (Voir p. 38).

siasme? C'est qu'un poète dessine d'abord l'ordonnance de son tableau; la raison alors tient le crayon. Mais veut-il animer ses personnages et leur donner le caractère des passions, alors l'imagination s'échauffe, l'enthousiasme agit; c'est un coursier qui s'emporte dans sa carrière; mais la carrière est régulièrement tracée.

L'enthousiasme est admis dans tous les genres de poésie où il entre du sentiment; quelquefois même il se fait place jusque dans l'églogue; témoin ces vers de la dixième églogue de Virgile (v. 58 et suiv.) :

*Jam mihi per rupes videor lucosque sonantes*
*Ire ; libet Partho torquere Cydonia cornu*
*Spicula : tanquam hæc sit nostri medicina furoris*
*Aut deus ille malis hominum mitescere discat*[1] *!*

Le style des épîtres, des satires, réprouve l'enthousiasme; aussi n'en trouve-t-on point dans les ouvrages de Boileau et de Pope.

Nos odes, dit-on, sont de véritables chants d'enthousiasme; mais comme elles ne se chantent point parmi nous, elles sont souvent moins des odes que des stances ornées de réflexions ingénieuses.

Ce qui est toujours fort à craindre dans l'enthousiasme, c'est de se livrer à l'ampoulé, au gigantesque, au galimatias.

Nous prendrons cette occasion pour dire qu'il y a peu d'enthousiasme dans l'*Ode sur la prise de Namur*[2].

## ÉPOPÉE

*De Virgile.* — Il me semble que le second livre de l'*Enéide*, le quatrième et le sixième, sont autant au-dessus de tous les poètes grecs[3], et de tous les latins sans exception, que les statues de Girardon[4] sont supérieures à toutes celles qu'on fit en France avant lui.

On a souvent dit que Virgile a emprunté beaucoup de

1. Je crois déjà courir à travers les rochers et les bois retentissants; je me plais à lancer avec l'arc du Parthe les flèches de Cydon : comme si c'était là un remède à mon délire, comme si le dieu qui me poursuit se laissait attendrir par les souffrances des hommes!; 2. Voir p. 28, note 2; 3. Voltaire, on le sait, apprécie mal et du reste connaît très mal la littérature grecque, surtout la poésie; 4. *Girardon* (1628-1715) est l'auteur de la statue équestre de Louis XIV de la place des Victoires, du tombeau de Richelieu à la Sorbonne, et d'importantes décorations à Versailles. Le goût de Voltaire, en matière d'art, est généralement conforme à l'académisme du siècle de Louis XIV. Puget a certainement plus d'originalité que Girardon.

traits d'Homère, et que même il lui est inférieur dans ses imitations; mais il ne l'a point imité dans ces trois chants[1] dont je parle. C'est là qu'il est lui-même; c'est là qu'il est touchant, et qu'il parle au cœur. Peut-être n'était-il point fait pour le détail terrible, mais fatigant, des combats. Horace avait dit de lui avant qu'il eût entrepris l'*Enéide :*

*Molle atque facetum*
*Virgilio annuerunt gaudentes rure Camenæ*[2].

*Facetum* ne signifie pas ici *facétieux*, mais agréable. Je ne sais si on ne retrouve pas un peu de cette mollesse heureuse et attendrissante dans la passion fatale de Didon. Je crois du moins y retrouver l'auteur de ces vers admirables qu'on rencontre dans ses églogues :

*Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error*[3] *!*

Certainement, le chant de la descente aux enfers ne serait pas déparé par ces vers de la quatrième églogue :

*Ille deûm vitam accipiet, divisque videbit*
*Permixtos heroas, et ipse videbitur illis,*
*Pacatumque reget patriis virtutibus orbem*[4].

Je crois revoir beaucoup de ces traits simples, élégants, attendrissants, dans les trois beaux chants de l'*Enéide.*

Tout le quatrième chant est rempli de vers touchants, qui font verser des larmes à ceux qui ont de l'oreille et du sentiment :

*Dissimulare etiam sperasti, perfide*[5], etc.

Il faudrait transcrire presque tout ce chant, si on voulait en faire remarquer les beautés.

Et dans le sombre tableau des enfers, que de vers encore respirent cette mollesse touchante et noble à la fois!

*Ne, pueri, ne tanta animis assuescite bella*[6]...

Enfin, on sait combien de larmes fit verser à l'empereur Auguste, à Livie, à tout le palais, ce seul demi-vers :

*Tu Marcellus eris*[7].

**1.** Il y a néanmoins de nombreuses imitations de détail; **2.** *Satires* (I, 10, v. 44) : « Les Muses, amies des champs, ont donné à Virgile la douceur et la grâce »; **3.** « Je te vis, je fus éperdu d'amour; un délire funeste s'empara de mes sens! » (*Bucoliques*, VIII, 41); **4.** Cet enfant vivra de la vie des dieux; il verra les héros mêlés aux dieux, et lui-même aura place parmi eux; et il gouvernera l'univers pacifié avec les mêmes vertus que son père. » (*Bucoliques*, IV, 15-17); **5.** « Espérais-tu encore, perfide, dissimuler ton forfait... » etc... (*Enéide*, IV, 305); **6.** « Non, mes enfants, n'habituez pas vos cœurs à des luttes si cruelles. » (*Enéide*, VI, 831). Notez qu'il y a précisément, dans ce vers, un souvenir de l'*Iliade* (VII, 279); **7.** « Tu seras Marcellus » (*Enéide*, VI, 882).

Homère n'a jamais fait répandre de pleurs. Le vrai poète est, à ce qu'il me semble, celui qui remue l'âme et qui l'attendrit; les autres sont de beaux parleurs. Je suis loin de proposer cette opinion pour règle. *Je donne mon advis* dit Montaigne, *non comme bon, mais comme mien.*

## FRANÇAIS

### GÉNIE DE LA LANGUE FRANÇAISE[1]

Le génie de cette langue est la clarté et l'ordre : car chaque langue a son génie, et ce génie consiste dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins heureusement, d'employer ou de rejeter les tours familiers aux autres langues. Le *français* n'ayant point de déclinaisons, et étant toujours asservi aux articles, ne peut adopter les inversions grecques ou latines; il oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une seule manière : « Plancus a pris soin des affaires de César », voilà le seul arrangement qu'on puisse donner à ces paroles; exprimez cette phrase en latin : « *Res Caesaris Plancus diligenter curavit* », on peut arranger ces mots de cent vingt manières, sans faire tort au sens et sans gêner la langue. Les verbes auxiliaires, qui allongent et qui énervent les phrases dans les langues modernes, rendent encore la langue française peu propre pour le style lapidaire. Les verbes auxiliaires, ses pronoms, ses articles, son manque de participes déclinables, et enfin sa marche uniforme, nuisent au grand enthousiasme de la poésie; elle a moins de ressources en ce genre que l'italien et l'anglais; mais cette gêne et cet esclavage même la rendent plus propre à la tragédie et à la comédie qu'aucune langue de l'Europe. L'ordre naturel[2] dans lequel on est obligé d'exprimer ses

1. Le XVIII^e siècle, avec des connaissances encore très insuffisantes, mais avec une intelligente curiosité, s'est beaucoup préoccupé de l'origine et de la formation du langage, et de tous les problèmes philosophiques que soulève cette question ardue, sur laquelle l'empirisme de Locke ou de Condillac ne pouvait se dispenser de dire son mot. — Un problème fort débattu fut celui de l'*inversion*, et de l'ordre logique opposé à l'ordre naturel. Voir Fénelon : *Lettre à l'Académie, Projet de poétique ;* abbé Batteux : *Cours de Belles-Lettres* (t. II, 1748); Dumarsais : *Traité sur l'inversion* (1750); Diderot : *Lettre sur les Sourds et Muets* (1751); abbé Pluche : *Méchanique des langues* (1751); « *Encyclopédie* », *Article inversion* (1765). Voir sur le génie de la langue française *le Siècle de Louis XIV* (chap. XXXII, p. 101 de notre édition); le *Discours de réception à l'Académie* de Voltaire, le *Discours sur l'universalité de la langue française* de Rivarol, et F. Brunot, *Histoire de la langue française* (t. V, 2^e partie); 2. Est-il naturel, c'est-à-dire primitif? N'est-il pas au contraire logique, analytique, raisonnable?

pensées et de construire ses phrases répand dans cette langue une douceur et une facilité qui plaît à tous les peuples : et le génie de la nation, se mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agréablement écrits qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté et la douceur de la société n'ayant été longtemps connues qu'en France[1], le langage en a reçu une délicatesse d'expression et une finesse pleine de naturel qui ne se trouvent guère ailleurs. On a quelquefois outré cette finesse, mais les gens de goût ont su toujours la réduire dans de justes bornes.

Plusieurs personnes[2] ont cru que la langue française s'était appauvrie depuis le temps d'Amyot et de Montaigne : en effet, on trouve dans ces auteurs plusieurs expressions qui ne sont plus recevables : mais ce sont pour la plupart des termes familiers auxquels on a substitué des équivalents[3]. Elle s'est enrichie de quantité de termes nobles et énergiques; et sans parler ici de l'éloquence des choses, elle a acquis l'éloquence des paroles. C'est dans le siècle de Louis XIV, comme on l'a dit, que cette éloquence a eu son plus grand éclat, et que la langue a été fixée. Quelques changements que le temps et le caprice lui préparent, les bons auteurs du XVII^e et du XVIII^e siècle serviront toujours de modèles.

On ne devait pas attendre que le Français dût se distinguer dans la philosophie.

Cependant aujourd'hui il y a plus de philosophie dans Paris que dans aucune ville de la terre, et peut-être que dans toutes les villes ensemble, excepté Londres. Cet esprit de raison pénètre même dans les provinces. Enfin le génie français est peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en philosophie; peut-être supérieur à tous les autres peuples, depuis quatre-vingts ans, dans la littérature et le premier, sans doute, pour les douceurs de la société, pour cette politesse si aisée, si naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité*[4].

(*Dictionnaire philosophique*, FRANC OU FRANQ, etc.)

1. Voir M^me de Staël : *De l'Allemagne* (1^re partie, ch. XI); 2. Par exemple Fénelon : *Lettre à l'Académie, Projet de grammaire ;* 3. Il s'agit de savoir quels sont ces équivalents; 4. Le mot n'a rien d'impropre, ni en français ni en latin. C'est la politesse que donne la vie de société dans une grande ville. C'est le contraire de *rusticité*. Le mot *urbanité* évoque à l'esprit de Voltaire quelque chose de guindé, d'artificiel et de pénible, qui s'accorde mal avec cette « politesse aisée et naturelle » qu'il connaît si bien et qu'il apprécie tant.

## GOÛT

SECTION I. — Le goût, ce sens, ce don de discerner nos aliments, a produit dans toutes les langues connues la métaphore qui exprime par le mot *goût*, le sentiment des beautés et des défauts dans tous les arts : c'est un discernement prompt, comme celui de la langue et du palais, et qui prévient comme lui la réflexion; il est, comme lui, sensible et voluptueux à l'égard du bon : il rejette, comme lui, le mauvais avec soulèvement; il est souvent, comme lui, incertain et égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire, et ayant quelquefois besoin, comme lui, d'habitude pour se former.

Il ne suffit pas, pour le goût, de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage; il faut la sentir, en être touché. Il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse; il faut démêler les différentes nuances. Rien ne doit échapper à la promptitude du discernement; et c'est encore une ressemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts, avec le goût sensuel : car le gourmet sent et reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs; l'homme de goût, le connaisseur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles; il verra un défaut à côté d'un agrément; il sera saisi d'enthousiasme à ce vers des *Horaces* ;

> Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? — Qu'il mourût!

il sentira un dégoût involontaire au vers suivant[1] :

> Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
> (Acte III, scène VI.)

Comme le mauvais goût, au physique, consiste à n'être flatté que par des assaisonnements trop piquants et trop recherchés, ainsi le mauvais goût dans les arts est de ne se plaire qu'aux ornements étudiés, et de ne pas sentir la belle nature[2].

Le goût dépravé dans les aliments est de choisir ceux qui dégoûtent les autres hommes; c'est une espèce de maladie. Le goût dépravé dans les arts est de se plaire à des sujets qui révoltent les esprits bien faits, de préférer le burlesque

**1.** Voir p. 50; **2.** Dans tous les ouvrages de critique du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, on invoque la *nature*, et la *belle nature*, sans la définir nettement. Voir Boileau, Fénelon, l'abbé Du Bos, l'abbé Batteux (*les Beaux-arts réduits à un même principe*), Diderot (article *Beau*).

au noble, le précieux et l'affecté au beau simple et naturel : c'est une maladie de l'esprit. On se forme le goût des arts beaucoup plus que le goût sensuel; car dans le goût physique, quoiqu'on finisse par aimer les choses pour lesquelles on avait d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes, en général, apprissent à sentir ce qui leur est nécessaire. Mais le goût intellectuel demande plus de temps pour se former. Un jeune homme sensible, mais sans aucune connaissance, ne distingue point d'abord les parties d'un grand chœur de musique; ses yeux ne distinguent point d'abord dans un tableau les gradations, le clair obscur, la perspective, l'accord des couleurs, la correction du dessin; mais peu à peu ses oreilles apprennent à entendre, et ses yeux à voir; il sera ému à la première représentation qu'il verra d'une belle tragédie; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat par lequel aucun personnage n'entre ni ne sort sans raison, ni cet art encore plus grand qui concentre des intérêts divers dans un seul, ni enfin les autres difficultés surmontées. Ce n'est qu'avec de l'habitude et des réflexions qu'il parvient à sentir tout d'un coup avec plaisir ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le goût se forme insensiblement dans une nation qui n'en avait pas, parce qu'on y prend peu à peu l'esprit des bons artistes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de Le Brun, du Poussin, de Le Sueur. On entend la déclamation notée des scènes de Quinault, avec l'oreille de Lulli; et les airs et les symphonies, avec celle de Rameau[1]. On lit les livres avec l'esprit des bons auteurs.

Si toute une nation s'est réunie, dans les premiers temps de la culture des beaux arts, à aimer des auteurs pleins de défauts, et méprisés avec le temps, c'est que ces auteurs avaient des beautés naturelles que tout le monde sentait, et qu'on n'était pas encore à portée de démêler leurs imperfections. Ainsi Lucilius fut chéri des Romains avant qu'Horace l'eût fait oublier; Régnier fut goûté des Français avant que Boileau parût; et si des auteurs anciens, qui bronchent à chaque pas, ont pourtant conservé leur grande réputation, c'est qu'il ne s'est point trouvé d'écrivain pur et châtié

1. Voltaire distingue ici très bien le génie de Lulli de celui de Rameau. Le premier est le maître de la *déclamation notée*, c'est-à-dire du récitatif. La vraie gloire du second est peut-être en effet, sans vouloir rabaisser ses opéras célèbres, dans ses *airs*, ses pièces de danse en particulier, et dans ses symphonies.

chez ces nations, qui leur ait dessillé les yeux, comme il s'est trouvé un Horace chez les Romains, un Boileau chez les Français.

On dit qu'il ne faut point disputer des goûts; et on a raison, quand il n'est question que du goût sensuel, de la répugnance qu'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre : on n'en dispute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon goût qui les discerne, et un mauvais goût qui les ignore; et on corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un goût de travers[1]. Il y a aussi des âmes froides, des esprits faux, qu'on ne peut ni échauffer ni redresser; c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point.

Le goût peut se gâter chez une nation; ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de perfection...

Les connaisseurs distinguent surtout dans le même homme le temps où son goût était formé, celui où il acquit sa perfection, celui où il tomba en décadence. Quel homme d'un esprit un peu cultivé ne sentira pas l'extrême différence des beaux morceaux de *Cinna*, et de ceux du même auteur dans ses vingt dernières tragédies?

Est-il parmi les gens de lettres quelqu'un qui ne reconnaisse le goût perfectionné de Boileau dans son *Art poétique*, et son goût non encore épuré dans sa *Satire sur les embarras de Paris*, où il peint des chats dans les gouttières?

S'il avait vécu alors dans la bonne compagnie, elle lui aurait conseillé d'exercer son talent sur des objets plus dignes d'elle que des chats, des rats, et des souris.

Comme un artiste forme peu à peu son goût, une nation forme aussi le sien. Elle croupit des siècles entiers dans la barbarie; ensuite il s'élève une faible aurore; enfin le grand jour paraît, après lequel on ne voit plus qu'un long et triste crépuscule[2].

Le public ne sait plus où il en est, et il regrette en vain le siècle du bon goût, qui ne peut plus revenir : c'est un

1. Comparez La Bruyère (*Ouvrages de l'esprit*, 10) : « Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature. Celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent pas, et qui aime en deçà ou au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement »; 2. Voir l'*Introduction du Siècle de Louis XIV* et la théorie des quatre siècles (p. 15 de notre édition).

dépôt que quelques bons esprits conservent encore loin de la foule[1].

Il est de vastes pays où le goût n'est jamais parvenu : ce sont ceux où la société ne s'est point perfectionnée; où les hommes et les femmes ne se rassemblent point; où certains arts, comme la sculpture, la peinture des êtres animés, sont défendus par la religion. Quand il y a peu de société, l'esprit est rétréci, sa pointe s'émousse, il n'a pas de quoi se former le goût. Quand plusieurs beaux-arts manquent, les autres ont rarement de quoi se soutenir, parce que tous se tiennent par la main et dépendent les uns des autres[2]. C'est une des raisons pourquoi les Asiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits presque en aucun genre, et que le goût n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe[3].

SECTION II. — Y a-t-il un bon et un mauvais goût? oui, sans doute, quoique les hommes diffèrent d'opinions, de mœurs, d'usages.

Le meilleur goût en tout genre est d'imiter la nature avec plus de fidélité, de force et de grâce.

Mais la grâce n'est-elle pas arbitraire? non, puisqu'elle consiste à donner aux objets qu'on représente de la vie et de la douceur.

Entre deux hommes dont l'un sera grossier, l'autre délicat, on convient assez que l'un a plus de goût que l'autre.

Si donc les meilleurs esprits d'un pays conviennent que le goût a manqué en certains temps à leur patrie, les voisins peuvent le sentir comme les compatriotes; et de même qu'il est évident que parmi nous tel homme a le goût bon et tel autre mauvais, il peut être évident aussi que de deux nations contemporaines, l'une a un goût rude et grossier, l'autre fin et naturel.

Le malheur est que, quand on prononce cette vérité, on révolte la nation entière dont on parle, comme on cabre un homme de mauvais goût lorsqu'on veut le ramener[4].

Le mieux est donc d'attendre que le temps et l'exemple instruisent une nation qui pèche par le goût. C'est ainsi

1. Voltaire pense à son temps, et regrette le siècle de Louis XIV; 2. L'idée de l'interdépendance des beaux-arts est une idée courante au XVIII^e^ siècle, après Fénelon et surtout après l'abbé Du Bos (*Réflexions sur la poésie et la peinture*); 3. Voltaire restreint singulièrement. Et quand il dit *quelques peuples*, il songe surtout à un peuple, et à un siècle; 4. Voltaire songe ici surtout à l'Angleterre et à l'Espagne.

que les Espagnols commencent à réformer leur théâtre, et que les Allemands essayent d'en former un.

*Du goût particulier d'une nation.* — Il est des beautés de tous les temps et de tous les pays, mais il est aussi des beautés locales. L'éloquence doit être partout persuasive; la douleur, touchante; la colère, impétueuse; la sagesse, tranquille; mais les détails qui pourront plaire à un citoyen de Londres pourront ne faire aucun effet sur un habitant de Paris; les Anglais tireront plus heureusement leurs comparaisons, leurs métaphores de la marine, que ne feront des Parisiens qui voient rarement des vaisseaux. Tout ce qui tiendra de près à la liberté d'un Anglais, à ses droits, à ses usages, fera plus d'impression sur lui que sur un Français.

La température du climat[1] introduira dans un pays froid et humide un goût d'architecture, d'ameublement, de vêtements, qui sera fort bon, et qui ne pourra être reçu à Rome, en Sicile.

Théocrite et Virgile ont dû vanter l'ombrage, et la fraîcheur des eaux dans leurs églogues : Thomson[2], dans sa description des saisons, aura dû faire des descriptions toutes contraires.

Une nation éclairée, mais peu sociable, n'aura point les mêmes ridicules qu'une nation aussi spirituelle, mais livrée à la société jusqu'à l'indiscrétion; et ces deux peuples conséquemment n'auront pas la même espèce de comédie.

La poésie sera différente chez le peuple qui renferme les femmes, et chez celui qui leur accorde une liberté sans bornes.

Mais il sera toujours vrai de dire que Virgile a mieux peint ses tableaux que Thomson n'a peint les siens, et qu'il y a eu plus de goût sur les bords du Tibre que sur ceux de la Tamise; que les scènes naturelles du *Pastor fido*[3] sont incomparablement supérieures aux bergeries de Racan; que Racine et Molière sont des hommes divins à l'égard des auteurs des autres théâtres.

1. A l'article *Climat* du *Dictionnaire philosophique*, Voltaire est bien sceptique sur l'influence de cet élément auquel Montesquieu, comme on sait, attache tant d'importance. Au reste, il ne va pas tirer de l'observation fort juste qu'il fait ici les conséquences qu'elle comporte; 2. Poète écossais, auteur des *Saisons* (1700-1748); 3. Tragédie pastorale du poète italien Guarini (1590). Cet ouvrage eut, comme l'*Aminte* du Tasse, une grande influence sur le goût français de la première moitié du XVII[e] siècle.

# HISTOIRE[1]

SECTION III. — *De la certitude de l'histoire.* — Toute certitude qui n'est pas démonstration mathématique n'est qu'une extrême probabilité. Il n'y a pas d'autre certitude historique.

Si deux ou trois historiens seulement avaient écrit l'aventure du roi Charles XII, qui, s'obstinant à rester dans les états du sultan son bienfaiteur, malgré lui, se battit avec ses domestiques contre une armée de janissaires et de Tartares, j'aurais suspendu mon jugement : mais, ayant parlé à plusieurs témoins oculaires, et n'ayant jamais entendu révoquer cette action en doute, il a bien fallu la croire; parce qu'après tout, si elle n'est ni sage ni ordinaire, elle n'est contraire ni aux lois de la nature ni au caractère du héros.

Ce qui répugne au cours ordinaire de la nature ne doit point être cru, à moins qu'il ne soit attesté par des hommes animés visiblement de l'esprit divin, et qu'il soit impossible de douter de leur inspiration. Voilà pourquoi, à l'article *Certitude*[2] du *Dictionnaire encyclopédique*, c'est un grand paradoxe de dire qu'on devrait croire aussi bien tout Paris qui affirmerait avoir vu ressusciter un mort, qu'on croit tout Paris quand il dit qu'on a gagné la bataille de Fontenoi. Il paraît évident que le témoignage de tout Paris sur une chose improbable ne saurait être égal au témoignage de tout Paris sur une chose probable. Ce sont là les premières notions de la saine logique. Un tel dictionnaire ne devrait être consacré qu'à la vérité.

*Doit-on dans l'histoire insérer des harangues?* — Si, dans une occasion importante, un général d'armée, un homme d'État a parlé d'une manière singulière et forte qui caractérise son génie et celui de son siècle, il faut sans doute rapporter son discours mot pour mot : de telles harangues sont peut-être la partie de l'histoire la plus utile. Mais

1. Voltaire a beaucoup écrit sur le genre historique. Les textes les plus importants, en dehors de cet article, sont : *Abrégé de l'histoire universelle*, introduction; *Essai sur les mœurs* (ch. CXCVII); *le Pyrrhonisme de l'histoire*, sans oublier *Charles XII* et *le Siècle de Louis XIV* pour lesquels nous renvoyons à nos éditions; 2. L'article *Certitude* de *l'Encyclopédie* est donné comme étant de Diderot. Les auteurs de cet ouvrage suspect devaient, on le sait, adoucir leur doctrine par crainte de la censure. Voltaire, qui du reste s'était mis à l'abri, n'était pas tendre pour cet opportunisme.

pourquoi faire dire à un homme ce qu'il n'a pas dit? Il vaudrait presque autant lui attribuer ce qu'il n'a pas fait. C'est une fiction imitée d'Homère! Mais ce qui est fiction dans un poème devient à la rigueur mensonge dans un historien. Plusieurs anciens ont eu cette méthode! Cela ne prouve autre chose sinon que plusieurs anciens ont voulu faire parade de leur éloquence aux dépens de la vérité[1].

SECTION IV. — *De la méthode, de la manière d'écrire l'histoire, et du style.* — On en a tant dit sur cette matière qu'il faut ici en dire très peu. On sait assez que la méthode et le style de Tite-Live, sa gravité, son éloquence sage, conviennent à la majesté de la république romaine; que Tacite est plus fait pour peindre des tyrans; Polybe[2], pour donner des leçons de la guerre; Denys d'Halicarnasse[3], pour développer les antiquités.

Mais, en se modelant en général sur ces grands maîtres, on a aujourd'hui un fardeau plus pesant que le leur à soutenir. On exige des historiens modernes plus de détails, des faits plus constatés, des dates précises, des autorités, plus d'attention aux usages, aux lois, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population; il en est de l'histoire comme des mathématiques et de la physique : la carrière s'est prodigieusement accrue. Autant il est aisé de faire un recueil de gazettes, autant il est difficile aujourd'hui d'écrire l'histoire[4].

Daniel[5] se crut un historien parce qu'il transcrivait des dates et des récits de batailles où l'on n'entend rien. Il devait m'apprendre les droits de la nation, les droits des principaux corps de cette nation, ses lois, ses usages, ses mœurs, et comment ils ont changé. Cette nation est en droit de lui dire : « Je vous demande mon histoire encore plus que celle de Louis le Gros et de Louis le Hutin. »

On exige que l'histoire d'un pays étranger ne soit point jetée dans le même moule que celle de notre patrie.

1. Non; cela tient à l'idée que les anciens se faisaient de l'histoire, qui était pour eux œuvre littéraire plutôt qu'œuvre de science au sens où nous prenons aujourd'hui ce mot. Voltaire fut le premier à condamner cette conception. Mais, longtemps encore après lui, on lit des harangues supposées dans des ouvrages soi-disant historiques. Voir à ce sujet la notice de notre *Charles XII*; 2. *Polybe* (mort en 125 avant J.-C.) est un historien grec qui a raconté les guerres puniques; 3. Mort en 8 avant J.-C. Historien grec, auteur d'une vaste compilation intitulée *Antiquités romaines;* 4. Voltaire peut se permettre de parler ainsi après avoir donné *Charles XII*, *Le Siècle de Louis XIV*, l'*Essai sur les mœurs;* 5. Le P. Daniel, jésuite (mort en 1728) est l'auteur d'une *Histoire de France* très lue au XVIII^e^ siècle. Voir notre notice de *Charles XII*.

Si vous faites l'histoire de France, vous n'êtes pas obligé de décrire le cours de la Seine et de la Loire; mais si vous donnez au public les conquêtes des Portugais en Asie, on exige une topographie des pays découverts. On veut que vous meniez votre lecteur par la main le long de l'Afrique et des côtes de la Perse et de l'Inde; on attend de vous des instructions sur les mœurs, les lois, les usages de ces nations nouvelles pour l'Europe.

Nous avons vingt histoires de l'établissement des Portugais dans les Indes; mais aucune ne nous fait connaître les divers gouvernements de ce pays, ses religions, ses antiquités, les brames[1], les disciples de Saint-Jean[2], les guèbres[3], les banians[4].

Si vous n'avez autre chose à nous dire, sinon qu'un barbare a succédé à un autre barbare sur les bords de l'Oxus[5] et de l'Iaxarte[6], en quoi êtes-vous utile au public?

Ces règles sont assez connues; mais l'art de bien écrire l'histoire sera toujours très rare. On sait assez qu'il faut un style grave, pur, varié, agréable. Il en est des lois pour écrire l'histoire comme de celles de tous les arts de l'esprit; beaucoup de préceptes, et peu de grands artistes.

---

# COMMENTAIRES SUR CORNEILLE[7]

## (1764)

## REMARQUES SUR LES HORACES, ACTE III, SC. VI

V. I. Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

Il semble intolérable qu'une suivante ait vu le combat, et que ce père des trois champions de Rome reste inutile-

**1.** Prêtres de la religion de Brama; **2.** Communauté religieuse qui avait son siège vers le confluent du Tigre et de l'Euphrate et qui, sans être chrétienne, vénérait la mémoire de saint Jean-Baptiste; **3.** Disciples de Zoroastre dans la Perse et dans l'Inde, longtemps persécutés par les Musulmans. On les appelle aussi *Pârsis ;* **4.** Caste commerçante de l'Inde. Sur tous ces sujets, voir l'*Essai sur les mœurs* (ch. CXLIII); **5.** Fleuve du Turkestan, aujourd'hui l'Amou-Daria; **6.** Fleuve d'Asie qui se jette dans le lac d'Aral, aujourd'hui le Syr-Daria; **7.** Voltaire avait adopté, en 1760, une jeune fille dont la famille vivait dans l'indigence, Mlle Corneille, fille de Jean-François Corneille, petit-fils d'un oncle du grand Corneille. Il la maria. Pour la doter, il donna, sous les auspices de l'Académie française, et par souscription, une édition des œuvres de Pierre Corneille qui parut sous sa forme complète en 1764 (12 vol. in-8°) avec des *Commentaires.* Dans cet ouvrage, Voltaire excelle à mettre en lumière les sublimités du génie; mais sa critique est souvent malveillante et chicanière.

ment avec des femmes pendant que ses enfants sont aux mains, lui qui a dit auparavant :

> Qu'est ceci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes,
> Et perdez-vous encor le temps avec des femmes[1]?

C'est une grande inconséquence; c'est démentir son caractère. Quoi! cet homme, qui se sent assez de force pour tuer ses trois enfants *hautement* s'ils donnent un *mol consentement*[2] à un nouveau choix que le peuple est en droit de faire, quitte le champ où ses trois fils combattent pour venir apprendre à des femmes une nouvelle qu'on doit leur cacher! Il ne prétexte même pas cette disparate[3] sur[4] l'horreur qu'il aurait de voir ses fils combattre contre son gendre! Il ne vient que comme messager, tandis que Rome entière est sur le champ de bataille! Il reste les bras croisés, tandis qu'une soubrette a tout vu! Ce défaut peut-il se pardonner? On peut répondre qu'il est resté pour empêcher ces femmes d'aller séparer les combattants, comme s'il n'y avait pas tant d'autres moyens.

V. 22. Ce bonheur a suivi leur courage invaincu...

Ce mot *invaincu* n'a été employé que par Corneille[5], et devrait l'être, je crois, par tous nos poètes. Une expression si bien mise à sa place dans le *Cid*[6] et dans cette admirable scène ne doit jamais vieillir.

V. 23. Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince.

Ce *point* est un solécisme[7] : il faut *et ne l'auront vue obéir qu'à.*

V. 30. Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? — Qu'il mourût.

Voilà ce fameux *qu'il mourût*, ce trait du plus grand sublime, ce mot auquel il n'en est aucun de comparable dans toute l'antiquité. Tout l'auditoire fut si transporté, qu'on n'entendit jamais le vers faible qui suit[8]; et le morceau *n'eût-il que d'un moment retardé sa défaite*, étant plein de chaleur, augmente encore la force du *qu'il mourût*. Que de beautés!

1. Acte II, sc. VII; 2. Acte III, sc. V; 3. Défaut de concordance entre ses paroles et ses actes (latin *disparata*); 4. *Prétexter sur* n'est pas d'un emploi courant. Seule l'analogie avec l'expression classique *s'excuser sur* semble pouvoir justifier ce tour; 5. Le mot *invaincu* est fréquemment employé au XVIe siècle; 6. « Ton bras est invaincu, mais non pas invincible » (*Cid*, II, 2); 7. Erreur; le vers signifie : Et ne l'auront point vue obéir *sinon* à son prince (en latin *non... nisi*); 8. Fénelon dit dans sa *Lettre à l'Académie* (ch. VI) : « Je suis charmé quand je lis ces mots : *qu'il mourût ;* mais je ne puis souffrir le vers que la rime amène aussitôt : *ou qu'un beau désespoir alors le secourût.* » Voltaire a beaucoup médité, nous l'avons dit ailleurs, la *Lettre à l'Académie ;* il se rencontre souvent, en matière de critique littéraire, avec Fénelon.

et d'où naissent-elles ? D'une simple méprise très naturelle, sans complications d'événements, sans aucune intrigue recherchée, sans aucun effort. Il y a d'autres beautés tragiques, mais celle-ci est au premier rang.

Il est vrai que le vieil Horace, qui était présent quand les Horaces et les Curiaces ont refusé qu'on nommât d'autres champions, a dû[1] être présent à leur combat. Cela gâte jusqu'au *qu'il mourût.*

V. 36. Il est de tout son sang comptable à sa patrie,
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie.

*Chaque goutte* paraît être de trop. Il ne faut pas tant retourner sa pensée.

*A sa gloire flétrie :* la sévérité de la grammaire ne permet point ce *flétrie*[2]; il faut dans la rigueur *a flétri sa gloire ;* mais *a sa gloire flétrie* est plus beau, plus poétique, plus éloigné du langage ordinaire sans causer d'obscurité.

V. 38. Chaque instant de sa vie après ce lâche tour...

*Après ce lâche tour* est une expression trop triviale[3].

V. 39. Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours, etc...

Ces derniers mots se rapportent naturellement à la honte; mais on ne rompt point le cours d'une honte. Il faut donc qu'ils tombent sur *chaque instant de sa vie*, qui est plus haut; mais *je romprai bien le cours de chaque instant de sa vie* ne peut se dire[4]. *Bien* signifie dans ces occasions *fortement* ou *aisément :* je le punirai *bien*, je l'empêcherai *bien.*

V. 61. Dieux! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte ?

Ce *de la sorte* est une expression du peuple, qui n'est pas convenable[5]; elle n'est pas même française. Il faudrait *de cette sorte*, ou *d'une telle sorte.*

V. 62. Nous faudra-t-il en craindre de plus grands,
Et toujours redouter la main de nos parents ?

Ce dernier vers est de la plus grande beauté : non seulement il dit ce dont il s'agit, mais il prépare ce qui doit suivre.

1. Aurait dû (latinisme courant dans la langue classique); 2. Cette tournure commençait à vieillir vers 1640, mais était encore correcte. Voltaire, comme du reste presque tous ses contemporains, juge d'après l'usage de son temps; 3. Ce mot, familier au temps de Voltaire, était admis dans le langage tragique au temps de Corneille, qui l'a souvent employé; 4. Voltaire est pointilleux : voilà bien des mots pour constater une petite obscurité. *En*, pour la grammaire et pour le sens, désigne la *vie ;* 5. L'expression fait partie au XVII^e siècle du langage noble. La remarque de Voltaire prouve que vers 1764 elle avait perdu de sa noblesse. L'étiquette pseudo-classique devient de plus en plus exigeante et étroite.

# CORRESPONDANCE

## SUR RACINE ET BOILEAU

... Pour moi, quand j'ai dit que les satires[1] de Boileau n'étaient pas ses meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fussent mauvaises. C'est la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la seconde; mais très supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si vous en exceptez M. Racine. Je regarde ces deux grands hommes comme les seuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives, et copié fidèlement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs pensées n'ont rien coûté à l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu M. de La Motte[2], qui écrivait bien en prose, ne parlait plus français quand il faisait des vers. Les tragédies de tous nos auteurs[3], depuis M. Racine, sont écrites dans un style froid et barbare; aussi La Motte et ses consorts faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaisser Despréaux, auquel ils ne pouvaient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux esprits subalternes, qui passent leur vie dans les cafés, lesquels font à la mémoire de M. Despréaux le même honneur que les Chapelains faisaient à ses écrits, de son vivant. Ils en disent du mal, parce qu'ils sentent que, si M. Despréaux les eût connus, il les aurait méprisés autant qu'ils méritent de l'être. Je serais très fâché que ces messieurs crussent que je pense comme eux, parce que je fais une grande différence entre ses premières satires et ses autres ouvrages.

(A M. Brossette[4], 14 avril 1732.)

## SUR MARIVAUX

A l'égard de M. de Marivaux[1], je serais très fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère,

**1.** Voltaire a toujours montré beaucoup de sévérité pour la partie proprement satirique de l'œuvre de Boileau; **2.** Il était mort en 1731; **3.** Par exemple Campistron, Lagrange-Chancel, La Motte-Houdart, Crébillon; **4.** Littérateur, ami et correspondant de Boileau, dont il fut l'éditeur et le commentateur (1671-1743); **5.** Journaliste (*le Spectateur français*), romancier (*Marianne, le Paysan parvenu*), poète satirique (*le Triomphe de Plutus*), Marivaux est surtout connu pour ses délicieuses comédies d'analyse (*les Surprises de l'amour*, 1722; *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, 1734; *les Fausses confidences*, 1737; *l'Epreuve*, 1740). Il mourut en 1763.

et dont j'estime l'esprit et la probité. Il y a surtout dans ses ouvrages un caractère de philosophie, d'humanité et d'indépendance, dans lequel j'ai trouvé avec plaisir mes propres sentiments. Il est vrai que je lui souhaite quelquefois un style moins recherché et des sujets plus nobles, mais je suis bien loin de l'avoir voulu désigner en parlant des comédies métaphysiques[1]. Je n'entends par ce terme que ces comédies où l'on introduit des personnages qui ne sont point dans la nature, des personnages allégoriques, propres tout au plus pour le poème épique, mais très déplacés sur la scène, où tout doit être peint d'après nature. Ce n'est pas, ce me semble, le défaut de M. de Marivaux; je lui reprocherais, au contraire, de trop détailler les passions et de manquer quelquefois le chemin du cœur en prenant des routes un peu trop détournées. J'aime d'autant plus son esprit, que je le prierais de le moins prodiguer. Il ne faut point qu'un personnage de comédie songe à être spirituel; il faut qu'il soit plaisant malgré lui, et sans croire l'être; c'est la différence qui doit être entre la comédie et le simple dialogue. Voilà mon avis, mon cher monsieur; je le soumets au vôtre.

(A M. Berger, février 1736.)

## DU STYLE POÉTIQUE

Vous m'ordonnez, monseigneur, de vous présenter quelques règles pour discerner les mots de la langue française qui appartiennent à la prose, de ceux qui sont consacrés à la poésie. Il serait à souhaiter qu'il y eût sur cela des règles; mais à peine en avons-nous pour notre langue. Il me semble que les langues s'établissent comme les lois : de nouveaux besoins, dont on ne s'est aperçu que petit à petit, ont donné naissance à bien des lois qui paraissent se contredire. Il semble que les hommes aient voulu se conduire et parler au hasard. Cependant, pour mettre quelque ordre

1. Le mot est pourtant assez juste, s'il entend désigner les subtilités et les détours du « marivaudage ». Du reste Voltaire surnommait Marivaux le « Métaphysique » dans une lettre à Montcrif (1733). Cf. Lettre du 8 octobre 1743 à Frédéric :

Car je préfère la lecture
D'un écrivain sage en propos
A ce frelaté de Voiture,
Et plus encore à Marivaux.

dans cette matière, je distinguerai les idées, les tours et les mots poétiques.

Une idée poétique, c'est, comme le sait Votre Altesse royale, une image brillante substituée à l'idée naturelle de la chose dont on veut parler : par exemple, je dirai en prose : « Il y a dans le monde un jeune prince vertueux et plein de talents, qui déteste l'envie et le fanatisme. » Je dirai en vers :

O Minerve! ô divine Astrée!
Par vous sa jeunesse inspirée
Suivit les arts et les vertus.
L'Envie au cœur faux, à l'œil louche,
Et le Fanatisme farouche
Sous ses pieds tombent abattus.

Un tour poétique, c'est une inversion que la prose n'admet point. Je ne dirai point en prose : « D'un maître efféminé corrupteurs politiques, » mais « corrupteurs politiques d'un prince efféminé. » Je ne dirai point :

Tel, et moins généreux, aux rivages d'Épire,
Lorsque de l'univers il disputait l'empire,
Confiant sur les eaux, aux aquilons mutins,
Le destin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
César à la tempête opposait sa fortune[1].

Ce *César* à la sixième ligne est un tour purement poétique, et en prose je commencerais par *César*.

Les mots uniquement réservés pour la poésie, j'entends la poésie noble, sont en petit nombre; par exemple, on ne dira pas en prose *coursiers* pour chevaux, *diadème* pour couronne, *empire de France* pour royaume de France, *char* pour carrosse, *forfaits* pour crimes, *exploits* pour actions, l'*empyrée* pour le ciel, les *airs* pour l'air, *fastes* pour registres, *naguère* pour depuis peu, etc.

A l'égard du style familier, ce sont à peu près les mêmes termes qu'on emploie en prose et en vers. Mais j'oserai dire que je n'aime point cette liberté qu'on se donne souvent de mêler dans un ouvrage qui doit être uniforme, dans une épître, dans une satire, non-seulement les styles différents, mais encore les langues différentes; par exemple, celle de Marot et celle de nos jours. Cette bigarrure me déplaît autant que ferait un tableau où l'on mêlerait des figures de

1. *Henriade* (ch. I, v. 177-182.

Callot[1] et les charges de Téniers[2] avec des figures de Raphaël. Il me semble que ce mélange gâte la langue, et n'est propre qu'à jeter tous les étrangers dans l'erreur[3].

(Au prince de Prusse, 20 décembre 1737.)

## SUR LA GRAMMAIRE ET LA LANGUE

Je vous remercie bien sincèrement, mon cher et savant abbé, du petit livre très instructif que vous m'avez envoyé. Il prouve que l'Académie est plus utile au public qu'on ne pense et il fait voir en même temps combien vous êtes utile à l'Académie. Il me semble que la plupart des difficultés de notre grammaire viennent de ces *e* muets qui sont particuliers à notre langue. Cet embarras ne se rencontre ni dans l'italien, ni dans l'espagnol, ni dans l'anglais. Je connais un peu toutes les langues modernes de l'Europe, c'est-à-dire tous ces jargons[4] qui se sont polis avec le temps, et qui sont tous aussi loin du latin et du grec qu'un bâtiment gothique[5] l'est de l'architecture d'Athènes. Notre jargon par lui-même ne mérite pas, en vérité, la préférence sur celui des Espagnols qui est bien plus sonore et plus majestueux, ni sur celui des Italiens qui a beaucoup plus de grâce. C'est la quantité de nos livres agréables et des Français réfugiés qui ont mis notre langue à la mode, jusqu'au froid du nord. L'italien était la langue courante du temps de l'Arioste et du Tasse. Le siècle de Louis XIV a donné la vogue à la langue française, et nous vivons actuellement sur notre crédit. L'anglais commence à prendre une grande faveur depuis Addison, Swift et Pope[6]. Il sera bien difficile que cette langue devienne une langue de commerce[7]

**1.** *Callot* (*Jacques*) peintre et graveur français (1592-1635); **2.** *Téniers, père* (mort en 1649) et *fils* (mort en 1694), peintres flamands qui se sont plu dans le réalisme des scènes populaires; **3.** Le mélange des styles, des tons, c'est-à-dire au fond des genres, est un principe qui ne déplaisait pas à Voltaire. Dans la préface de *l'Enfant prodigue*, il admet, pour la comédie, toutes les nuances possibles. Son goût de la nouveauté lui fait dire : *Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.* Mais s'il autorise par là l'invention de variétés nouvelles, il est loin d'encourager le mélange des principaux genres traditionnels. Il ne variera pas sur ce point et restera attaché à la doctrine classique quand d'autres se mettront à l'attaquer. (Voir par exemple dans la *Correspondance de Grimm, Année* 1769 [p. 362] la question du mélange du tragique et du comique nettement posée, et résolue par l'affirmative); **4.** Voltaire emploie volontiers ce mot, qui n'est pas seulement sous sa plume une plaisanterie, pour désigner les langues modernes de l'Europe issues du latin ou du grec sous mille influences qui pour lui sont barbares. Voir page 59; **5.** On sait l'opinion de Voltaire sur l'art et la littérature du moyen âge; **6.** Sur *Addison*, voir p. 19, note 5. — *Swift* (1667-1745) avait publié, en 1726, son célèbre *Voyage de Gulliver.* — *Pope* (1688-1744), poète satirique (*la Dunciade*) et philosophe (l'*Essai sur l'homme*); **7.** C'est-à-dire une langue de société.

comme la nôtre; mais je vois que, jusqu'aux princes, tout le monde veut l'entendre[1], parce que c'est de toutes les langues celle dans laquelle on a pensé le plus hardiment et le plus fortement. On ne demande en Angleterre permission de penser à personne. C'est cette heureuse liberté qui a produit l'*Essai sur l'homme* de Pope[2]; et c'est à mon gré le premier des poèmes didactiques. Croiriez-vous que, dans la ville de Colmar, où je suis, j'ai trouvé un ancien magistrat qui s'est avisé d'apprendre l'anglais à l'âge de soixante et dix ans, et qui en sait assez pour lire les bons auteurs avec plaisir? Voyez si vous voulez en faire autant. Je vous avertis qu'il n'y a point de disputes en Angleterre sur les participes; mais je crois que vous vous en tiendrez à notre langue que vous épousez, et que vous embellissez.

(A M. l'abbé d'Olivet[3], 26 mars 1751.)

## SUR RICHARDSON ET SUR RABELAIS

Je ne vous ai envoyé, madame, aucune de ces bagatelles dont vous daignez vous amuser un moment. J'ai rompu avec le genre humain pendant plus de six semaines; je me suis enterré dans mon imagination : ensuite sont venus les ouvrages de la campagne, et puis la fièvre : moyennant tout ce beau régime, vous n'avez rien eu, et probablement vous n'aurez rien de quelque temps.

Il faudra seulement me faire écrire : Madame veut s'amuser, elle se porte bien, elle est en train, elle est de bonne humeur, elle ordonne qu'on lui envoie quelques rogatons[4]; et alors on fera partir quelques paquets scientifiques, ou comiques, ou philosophiques, ou historiques, ou poétiques, selon l'espèce d'amusement que voudra madame, à condition qu'elle les jettera au feu dès qu'elle se les sera fait lire.

Madame était si enthousiasmée de *Clarisse*[5], que je l'ai

**1.** La comprendre; **2.** L'*Essai sur l'homme* est un recueil d'épîtres philosophiques que Voltaire a imitées dans ses *Discours sur l'homme*. (Voir Voltaire, *Œuvres philosophiques*, p. 37); **3.** Le *P. Thoulié*, devenu plus tard *l'abbé d'Olivet*, avait été à Louis-le-Grand l'un des maîtres de Voltaire. Littérateur et grammairien, il était entré à l'Académie française dont il écrivit une *Histoire* (1682-1768); **4.** Terme dont se sert plaisamment Voltaire pour désigner tous les petits écrits, tous les libelles qui sortent et qui sortiront toujours plus nombreux de l'usine de Ferney (du latin *rogatum* : ce qu'on demande, objet d'aumône, c'est-à-dire de peu de prix); **5.** Le romancier anglais Richardson (1689-1761) eut un succès prodigieux en Angleterre et en

lue pour me délasser de mes travaux pendant ma fièvre : cette lecture m'allumait le sang. Il est cruel, pour un homme aussi vif que je le suis, de lire deux volumes entiers dans lesquels on ne trouve rien du tout et qui servent seulement à faire entrevoir que M[lle] Clarisse aime un débauché, nommé M. de Lovelace. Je disais : Quand tous ces gens-là seraient mes parents et mes amis, je ne pourrais m'intéresser à eux. Je ne vois dans l'auteur qu'un homme adroit qui connaît la curiosité du genre humain, et qui promet toujours quelque chose de volumes en volumes[1], pour les vendre.

Les seuls bons livres de cette espèce sont ceux qui peignent continuellement quelque chose à l'imagination, et qui flattent l'oreille par l'harmonie. Il faut aux hommes musique et peinture, avec quelques petits préceptes philosophiques, entremêlés de temps en temps avec une honnête discrétion. C'est pourquoi Horace, Virgile, Ovide, plairont toujours, excepté dans les traductions, qui les gâtent.

J'ai relu, après *Clarisse*, quelques chapitres de Rabelais, comme le combat de frère Jean des Entommeures et la tenue du Conseil de Picrochole (je les sais pourtant presque par cœur); mais je les ai relus avec un très grand plaisir, parce que c'est la peinture du monde la plus vive.

Ce n'est pas que je mette Rabelais à côté d'Horace; mais si Horace est le premier des faiseurs de bonnes épîtres, Rabelais, quand il est bon, est le premier des bons bouffons. Il ne faut pas qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation; mais il faut qu'il y en ait un. Je me repens d'avoir dit autrefois[2] trop de mal de lui.

(A M[me] Du Deffand[3], 12 avril 1760.)

Europe avec *Paméla* (1740), *Clarisse Harlowe* (1749), *Charles Grandisson* (1754), romans épistolaires, moraux et sentimentaux, d'une grandiloquence aujourd'hui surannée, mais d'une inspiration alors originale. On sait l'admiration débordante de Diderot pour cet écrivain et particulièrement pour sa *Clarisse* (*Eloge de Richardson*) que l'abbé Prévost avait traduite en français, et l'influence qu'a eue ce roman sur *la Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau. L'enthousiasme de M[me] Du Deffand est à noter. Quant à Voltaire, ce genre de littérature lui paraissait parfaitement ridicule.

**1.** *Clarisse Harlowe* parut en huit volumes (1748-1749); **2.** Dans *le Temple du Goût* et dans les *Lettres philosophiques*. Ce repentir est à noter. Voir p. 26, note 1; **3.** M[lle] de Vichy, devenue la marquise du Deffand, se sépara très tôt de son mari, se lia avec le président Hénault, et tint un salon rue de Beaune. Elle devint ensuite l'amie de d'Alembert, et réunit rue Saint-Dominique des littérateurs et des philosophes. En 1752, elle perdit la vue et dut se séparer de sa demoiselle de compagnie, M[lle] de Lespinasse, qui lui faisait ombrage. Ses dernières années furent mélancoliques (1697-1780).

## SUR L'ACTION AU THÉATRE

Je ne suis point du tout de votre avis[1], ma belle Melpomène, sur le petit ornement de la Grève, que vous me proposez. Gardez-vous, je vous en conjure, de rendre la scène française dégoûtante et horrible, et contentez-vous du terrible. N'imitons pas ce qui rend les Anglais odieux[2]. Jamais les Grecs, qui entendaient si bien l'appareil du spectacle, ne se sont avisés de cette invention de barbares. Quel mérite y a-t-il, s'il vous plaît, à faire construire un échafaud par un menuisier? en quoi cet échafaud se lie-t-il à l'intrigue? Il est beau, il est noble de suspendre des armes et des devises. Il en résulte qu'Orbassan[3], voyant le bouclier de Tancrède sans armoiries, et sa cotte d'armes sans faveurs des belles, croit avoir bon marché de son adversaire; on jette le gage de bataille, on le relève; tout cela forme une action qui sert au nœud essentiel de la pièce. Mais faire paraître un échafaud, pour le seul plaisir d'y mettre quelques valets de bourreau, c'est déshonorer le seul art par lequel les Français se distinguent; c'est immoler la décence à la barbarie; croyez-en Boileau qui dit :

> Mais il est des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille et dérober aux yeux[4].

Ce grand homme en savait plus que les beaux esprits de nos jours.

J'ai crié trente ou quarante ans qu'on nous donnât du spectacle dans nos conversations en vers appelées tragédies; mais je crierais bien davantage si on changeait la scène en place de Grève. Je vous conjure de rejeter cette abominable tentation. (A Mlle Clairon[5], 16 octobre 1760.)

1. Ce fut contre son avis, et à la pluralité des voix, que Mlle Clairon fut chargée de proposer à M. de Voltaire de tendre le théâtre en noir et de dresser un échafaud au troisième acte de *Tancrède*. Les principes de cette grande actrice n'ont jamais différé de ceux qui sont établis dans cette lettre. (Note des éditeurs de Kehl); 2. Après avoir fait connaître Shakespeare en France (*Lettres philosophiques*, *Préface de Brutus*, *Préface de la Mort de César*), et, malgré son aversion instinctive pour les audaces et les brutalités de ce libre génie, préconisé son imitation et subi lui-même son influence, Voltaire, après 1750, se retourne décidément contre le dramaturge anglais qui, traduit par Laplace (1745-1748), soulève en France une admiration dont il prend ombrage. Les adaptations de Ducis et la traduction de Letourneur achèveront de le mettre en fureur, moins pour leur inexactitude que pour le succès qu'elles obtiendront. Dans une lettre à l'Académie française, lue en séance publique le 25 août 1776, il ira jusqu'à traiter Shakespeare de « sauvage ivre »; 3. Rival de Tancrède auprès d'Aménaïde; 4. *Art poétique* (III, 53-54); 5. Célèbre tragédienne, digne partenaire de Lekain. Elle débuta au Français dans *Phèdre*, en 1743, et vint jouer souvent sur la scène des Délices et de Ferney. En 1765, à l'âge de quarante-deux ans, victime de machinations indignes, elle quitta le théâtre. Elle mourut en 1803.

## SUR LA PRONONCIATION ET LES IRRÉGULARITÉS DE NOTRE LANGUE

Il est très certain, monsieur, que la France manque d'un bon vocabulaire; l'Espagne et l'Italie en ont : tous les mots y sont marqués avec leurs étymologies, leurs significations propres et figurées, avec des exemples tirés des meilleurs auteurs, dans les différents styles. Il faut remarquer surtout qu'en espagnol et en italien, on écrit comme on parle. Tout cela est à désirer dans nos dictionnaires. Notre écriture est perpétuellement en contradiction avec notre prononciation. Il n'y a point de raison pour que je *croyois*, j'*octroyois*, doivent s'écrire ainsi, quand on prononce je *croyais*, j'*octroyais*. Le second *oi* ne doit pas être plus privilégié que le premier. Du temps de Corneille, on prononçait encore je *connois*, et même on retranchait l'*s*. Vous voyez dans *Héraclius :*

> Qu'il entre; à quel dessein vient-il parler à moi,
> Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi ?

On ne souffrirait point aujourd'hui une pareille rime, puisque l'on prononce je *connais*.

Notre langue est très irrégulière. Les langages, à mon gré, sont comme les gouvernements; les plus parfaits sont ceux où il y a le moins d'arbitraire. Il est bien ridicule que d'*augustus* on ait fait *aoust ;* de *pavonem*, *paon ;* de *Cadomum*, *Caen ;* de *gustus*, *goût*. Les lettres retranchées dans la prononciation prouvent que nous parlions très durement; ces mêmes lettres, que l'on écrit encore, sont nos anciens habits de sauvages[1].

Que de termes éloignés de leur origine! *Pédant*, qui signifiait instructeur de la jeunesse, est devenu une injure; de *fatuus*, qui signifiait prophète, on a fait un fat; *idiot*, qui signifiait solitaire, ne signifie plus qu'un sot.

Nous avons des architraves et point de *trave*, des archivoltes et point de *volte ;* des soucoupes, après avoir banni les *coupes ;* on est impotent, et on n'est point *potent ;* il y a des gens implacables, et pas un de *placable*. On ne finirait pas si on voulait exposer tous nos besoins; cependant notre langue se parle à Vienne, à Berlin, à Stockholm, à Copen-

1. Voir p. 55, note 4.

hague, à Moscou; elle est la langue de l'Europe; mais c'est grâce à nos bons livres et non à la régularité de notre idiome. Nos excellents artistes ont fait prendre notre pierre pour de l'albâtre.

(A M. Guyot[1], 7 auguste, 1767.)

## SUR LE THÉATRE

... Vous avez presque fait accroire à votre nation que je méprise Shakespeare. Je suis le premier qui ait fait connaître Shakespeare aux Français; j'en traduisis des passages il y a quarante ans, ainsi que de Milton, de Waller, de Rochester, de Dryden et de Pope[2]. Je peux vous assurer qu'avant moi personne en France ne connaissait la poésie anglaise; à peine avait-on entendu parler de Locke[3]. J'ai été persécuté pendant trente ans par une nuée de fanatiques pour avoir dit que Locke est l'Hercule de la métaphysique, qui a posé les bornes de l'esprit humain.

Ma destinée a encore voulu que je fusse le premier qui ait expliqué à mes concitoyens les découvertes du grand Newton[4], que quelques personnes parmi nous appellent encore des *systèmes*. J'ai été votre apôtre et votre martyr : en vérité, il n'est pas juste que les Anglais se plaignent de moi.

J'avais dit, il y a très longtemps, que si Shakespeare était venu dans le siècle d'Addison[5] il aurait joint à son génie l'élégance et la pureté qui rendent Addison recommandable. J'avais dit *que son génie était à lui, et que ses fautes étaient à son siècle.* Il est précisément, à mon avis, comme le Lope de Vega[6] des Espagnols et comme le Calderon[7]. C'est une belle nature, mais bien sauvage; nulle régularité, nulle bienséance, nul art, de la bassesse avec de la grandeur, de la bouffonnerie avec du terrible : c'est le chaos de la tragédie dans lequel il y a cent traits de lumière.

**1.** Avocat et littérateur, qui avait coopéré au *Grand Vocabulaire français ;* **2.** *Milton*, auteur du *Paradis perdu*, mort en 1674; *Waller*, homme politique et poète, mort en 1687; *Rochester*, poète et favori de Charles II, mort en 1680; *Dryden*, panégyriste de Cromwell et de Charles II, poète universel, mort en 1700; *Pope*, poète dont Voltaire admirait surtout l'*Essai sur l'homme*, mort en 1744. Voltaire avait fait connaître Milton dans son *Essai sur la poésie épique* (ch. IX), et les autres dans ses *Lettres philosophiques ;* **3.** Le fameux auteur de l'*Essai sur l'entendement humain* (voir notre Voltaire, *Œuvres philosophiques*); **4.** Dans les *Lettres philosophiques* et dans *les Eléments de la philosophie de Newton ;* **5.** C'est-à-dire au XVII^e siècle, qui subissait l'influence de nos grands classiques; **6.** Poète dramatique espagnol, mort en 1635; **7.** Poète dramatique espagnol, mort en 1681.

Vous n'observez, vous autres libres Bretons, ni *unité de lieu*, ni *unité de temps*, ni *unité d'action*. En vérité, vous n'en faites pas mieux; la vraisemblance doit être comptée pour quelque chose. L'art en devient plus difficile, et les difficultés vaincues donnent en tout genre du plaisir et de la gloire[1].

Permettez-moi, tout Anglais que vous êtes, de prendre un peu le parti de ma nation. Je lui dis si souvent ses vérités, qu'il est bien juste que je la caresse quand je crois qu'elle a raison. Oui, monsieur, j'ai cru, je crois et je croirai que Paris est très supérieur à Athènes en fait de tragédies et de comédies. Molière et même Regnard me paraissent l'emporter sur Aristophane, autant que Démosthène l'emporte sur nos avocats. Je vous dirai hardiment que toutes les tragédies grecques me paraissent des ouvrages d'écoliers, en comparaison des *sublimes scènes* de Corneille et des *parfaites tragédies* de Racine. C'était ainsi que pensait Boileau lui-même[2], tout admirateur des anciens qu'il était. Il n'a fait nulle difficulté d'écrire, au bas du portrait de Racine, que ce grand homme avait surpassé Euripide et balancé Corneille[3].

Oui, je crois démontrer qu'il y a beaucoup plus d'hommes de goût à Paris que dans Athènes. Nous avons plus de trente mille âmes à Paris qui se plaisent aux beaux-arts, et Athènes n'en avait pas dix mille; le bas peuple d'Athènes entrait au spectacle, et il n'y entre pas chez nous, excepté quand on lui donne un spectacle gratis, dans des occasions solennelles ou ridicules. Notre commerce continuel avec les femmes a mis dans nos sentiments beaucoup plus de délicatesse, plus de bienséance dans nos mœurs et plus de finesse dans notre goût. Laissez-nous notre théâtre, laissez aux Italiens leurs *favole boscareccie*[4]; vous êtes assez riches d'ailleurs.

De très mauvaises pièces, il est vrai, ridiculement intriguées, barbarement écrites, ont pendant quelque temps à Paris des succès prodigieux, soutenus par la cabale, l'esprit

**1.** Il y a ici deux choses différentes : la vraisemblance, et la difficulté vaincue; **2.** Boileau n'a jamais rien dit de semblable;

**3.** Du théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide, et balancer Corneille.

Cela ne veut pas dire que les tragédies grecques étaient à ses yeux des « ouvrages d'écoliers » en comparaison des pièces de Corneille et de Racine; **4.** Leurs *Fables champêtres*.

de parti, la mode, la protection passagère de quelques personnes accréditées. C'est l'ivresse du moment; mais en très peu d'années l'illusion se dissipe.

(A M. Horace Walpole[1], 15 juillet 1768.)

## SUR PINDARE

Il faut que je vous fasse une petite querelle sur votre discours préliminaire qui me paraît excellent. Vous appelez Cowley[2] le *Pindare anglais ;* vous lui faites de l'honneur : c'était un poète sans harmonie, qui cherchait à mettre de l'esprit partout. Le vrai Pindare est Dryden[3], auteur de cette belle ode intitulée *la Fête d'Alexandre, ou Alexandre et Timothée.* Cette ode, mise en musique par Purcell[4] (si je ne me trompe), passe en Angleterre pour le chef-d'œuvre de la poésie la plus sublime et la plus variée; et je vous avoue que, comme je sais mieux l'anglais que le grec, j'aime cent fois mieux cette ode que tout Pindare.

C'est assez blasphémer contre le premier violon du roi de Sicile, Hiéron[5]. Je voudrais bien savoir seulement si on chantait ses odes en parties. Il est probable que les Grecs connaissaient cette harmonie que nous leur nions avec beaucoup d'impudence.

Gardez-vous bien de me prendre pour un Grec sur tout ce que je vous dis là, car je suis l'homme du monde le moins grec. Je devine seulement que vous devez avoir eu une peine extrême à rendre en prose agréable et coulante votre sublime chantre des cochers grecs et des combats à coups de poing[6].

Adieu, mon cher ami; il faut qu'après avoir prêté des grâces, de l'ordre, de la clarté à votre inintelligible et boursouflé Thébain[7] qu'on dit sublime, vous vous remettiez à faire quelque tragédie ou quelque opéra français.

(A M. de Chabanon[8], 9 mars 1772.)

1. Écrivain et homme politique anglais, dilettante et artiste, fils de Robert Walpole. Il fit à partir de 1765 un séjour prolongé à Paris, et devint l'ami de Mme Du Deffand (1717-1797); 2. Poète anglais (1618-1667); 3 Voir p. 60, note 2; 4. Célèbre compositeur anglais (1658-1695). Son chef-d'œuvre, *le Roi Arthur*, est un opéra écrit sur un texte de Dryden; 5. Pindare séjourna en effet en Sicile à la cour d'Hiéron; 6. On sait que les *Odes* de Pindare célébraient les vainqueurs aux jeux Olympiques, Pythiques, Néméens ou Isthmiques; 7. Pindare était né à Cynoscéphales, aux portes de Thèbes, en 521. Il n'y a pas dans sa poésie de boursouflure, mais des images audacieuses et un mouvement souvent tumultueux. Quant à son obscurité, qui est réelle, elle provient surtout d'allusions nombreuses qui nous échappent aujourd'hui; 8. Littérateur, auteur de pièces de théâtre, de traductions de Pindare et de Théocrite, et d'un *Discours sur Pindare et la poésie lyrique* (1771).

# ŒUVRES POÉTIQUES

NOTA. On trouvera dans notre *Voltaire, Œuvres philosophiques*, des textes importants qui devraient logiquement figurer ici : *A la marquise Du Châtelet, sur la philosophie de Newton ; Discours sur l'homme ; Poème sur la loi naturelle ; Poème sur le désastre de Lisbonne.*

---

## LA HENRIADE

(1728)

### *NOTICE*

Commencé par Voltaire à la Bastille, en 1717 ou 1718, le *Poème de la Ligue*, dont l'abbé Du Bos avait inspiré le sujet (voir notre *Siècle de Louis XIV*, p. 99) est achevé sous sa forme première (neuf chants) en 1720, et paraît clandestinement à Rouen par les soins de Thiériot en 1723. Lors du séjour de l'auteur en Angleterre, l'ouvrage remanié et augmenté est publié à Londres en 1728, avec un nouveau titre, *la Henriade*, et par le moyen d'une souscription en tête de laquelle figurent le roi et la reine. Il obtient le plus grand succès en Grande-Bretagne et en France.

Le poème se compose de dix chants : I. Henri III assiège Paris avec Henri de Navarre; il envoie ce dernier en Angleterre, pour demander du secours à la reine Élisabeth. L'ambassadeur s'embarque, essuie une tempête, aborde à Jersey où un ermite vénérable lui prédit son accession au trône, enfin arrive en Angleterre, dont il admire les institutions et la prospérité économique. II. Henri de Navarre fait à Élisabeth le récit des guerres de religion, et d'abord de la Saint-Barthélemy. III. Il raconte ensuite la mort de Charles IX, la bataille de Coutras où périt Joyeuse, l'assassinat du duc de Guise. Il obtient le secours demandé et revient en France. IV. La Discorde va chercher à Rome la Politique, et soulève la Sorbonne et les moines. V. Elle se rend aux Enfers, et en ramène le Fanatisme, qui endoctrine et arme Jacques Clément; celui-ci assassine Henri III et l'armée proclame Henri IV. VI. Les États de la Ligue s'assemblent à Paris pour élire un roi. Henri IV donne l'assaut à la ville. Il est sur le point d'y entrer lorsqu'il est arrêté par l'apparition de Saint Louis. VII. Henri IV est, pendant son sommeil, transporté au ciel par Saint Louis, qui lui montre

ses ancêtres et sa postérité, avec les héros des temps passés et à venir. Il visite l'Enfer et le Palais des Destins, où se trouvent les portraits des hommes destinés à naître, en particulier ceux du XVIIe siècle dont Voltaire allait bientôt écrire l'histoire. VIII. C'est ensuite la bataille d'Ivry, gagnée par Henri IV malgré la Discorde. IX. Celle-ci s'adresse à l'Amour qui fait appel aux séductions de Gabrielle d'Estrées pour le détourner de son devoir. X. Mais Henri, s'arrachant à l'Amour, revient à l'armée, investit Paris, l'affame en dépit de son cœur pitoyable, enfin, éclairé par la vérité, se convertit et entre dans sa bonne ville.

La même année (1728), Voltaire publiait, d'abord en anglais, puis en français, un *Essai sur la poésie épique*, qui devait servir de préface à son poème (voir p. 15).

---

## ÉLOGE DE L'ANGLETERRE (CHANT Ier)

En voyant l'Angleterre en secret il[1] admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit longtemps le malheur et du peuple et des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Élisabeth[2]; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes[3],
Les guérets de leurs blés[4], les mers de leurs vaisseaux :
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux;
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune :
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde et le temple de Mars[5].

**1.** Henri de Navarre; **2.** *Elisabeth* (1533-1603). Son énergie, son intelligence, sa vaste culture, ses succès en politique extérieure, et la prospérité économique de son règne ont fait oublier ses cruautés. Dès 1589, elle fit passer des secours à Henri IV; mais le voyage d'Henri de Navarre dont il est ici question est imagination pure; **3.** L'élevage sous Élisabeth fit des progrès considérables : l'Angleterre était en Europe la grande productrice de moutons et de laines; **4.** La mise en valeur des terres avait été confiée par les grands propriétaires à des tenanciers à baux très longs, voire même héréditaires, qui se livraient à la culture intensive; **5.** L'Angleterre, sous Élisabeth, devient la reine des mers, au point de vue politique (défaite de l'Invincible

Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands[1], et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois, membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux, lorsque le peuple, instruit de son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir!
Plus heureux, lorsqu'un roi, doux, juste et politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique!
« Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir, comme vous, la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et, renvoyant chez vous la discorde et l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur. »

## LA SAINT-BARTHÉLEMY (CHANT II)

« Le signal est donné sans tumulte et sans bruit;
C'était à la faveur des ombres de la nuit[2].
De ce mois malheureux l'inégale courrière[3]
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière :
Coligny[4] languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités;
Il voit briller partout les flambeaux et les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,

Armada) et au point de vue commercial (le commerce de Londres s'exerce par les Cinq ports de la Manche, et est décuplé, à partir de 1585, par la ruine d'Anvers). Walter Raleigh fonde en Amérique du Nord la colonie de Virginie. — D'autre part, le règne d'Elisabeth correspond à la renaissance de la littérature anglaise (Spenser, Marlowe, Ben Johnson, et surtout Shakespeare).

**1** La Chambre des lords et la Chambre des communes. Voir les *Lettres philosophiques*, qui expriment la même idée et le même sentiment d'admiration (Voltaire, *Œuvres Philosophiques* p. 21); **2.** Souvenir du vers fameux d'*Athalie :* « C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. » « Ce fut, dit Voltaire dans une note, dans la nuit du 23 au 24 août, fête de saint Barthélemy, en 1572, que s'exécuta cette sanglante tragédie. L'amiral était logé dans la rue Bétizy, dans une maison qui est à présent une auberge, appelée l'Hôtel Saint-Pierre, où l'on voit encore sa chambre; **3.** La lune, dont la grosseur varie selon les phases. Périphrase pseudo-classique; **4.** *L'amiral Gaspard de Coligny* (1519-1572), chef des protestants, célèbre par sa valeur et par la loyauté de son caractère.

Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne;
C'est Dieu, c'est Médicis[1], c'est le roi qui l'ordonne! »
Il entend retentir le nom de Coligny;
Il aperçoit de loin le jeune Téligny[2],
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.

« Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.

« Déjà des assassins la nombreuse cohorte
Du salon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtait ou pressait le carnage.

« A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
« Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs
« Que le sort des combats respecta quarante ans;
« Frappez, ne craignez rien; Coligny vous pardonne;
« Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne...
« J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour [vous... »
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux :
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds, qu'il trempe de ses larmes,
Et de ses assassins ce grand homme entouré
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.

**1.** *Catherine de Médicis*, mère de Charles IX; **2.** *Le comte de Téligny* avait épousé, il y avait dix mois, la fille de l'amiral. Il avait un visage si agréable et si doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer s'étaient laissé attendrir à sa vue; mais d'autres plus barbares le massacrèrent. (*Note de Voltaire*).

« Besme[1], qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet[2] touchant lui seul est inflexible;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide :
Coligny l'attendait d'un visage intrépide;
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.

« Du plus grand des Français tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis[3],
Conquête digne d'elle, et digne de son fils.

**1.** *Besme* était un Allemand, domestique de la maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les protestants, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique. Ils proposèrent ensuite de l'échanger contre le brave Montbrun, chef des protestants du Dauphiné, à qui le Parlement de Grenoble faisait alors le procès. Montbrun fut exécuté, et Besme tué par un nommé Bretanville. (*Note de Voltaire*); **2.** Devant cet objet, en présence de cet objet; **3.** Il est impossible de savoir s'il est vrai que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'amiral à Rome, comme l'assurent les protestants. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du temps, écrite de la main de Coligny. La populace traîna le corps de l'amiral par les rues, et le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Le roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa cour à Montfaucon jouir de cet horrible spectacle. Quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'amiral sentait mauvais, il répondit, comme Vitellius : « Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. » Il alla au Parlement accuser l'amiral d'une conspiration, et le Parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que son corps, après avoir été traîné sur une claie, serait pendu en Grève, ses enfants déclarés roturiers et incapables de posséder aucune charge, sa maison de Châtillon-sur-Loing rasée, les arbres coupés, etc.; et que tous les ans on ferait une procession, le jour de la Saint-Barthélemy, pour remercier Dieu de la découverte de la conspiration, à laquelle l'amiral n'avait pas songé. Malgré cet arrêt, la fille de l'amiral, veuve de Téligny, épousa peu de temps après le prince d'Orange. Le Parlement avait mis quelques années auparavant sa tête à cinquante mille écus; il est assez singulier que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du cardinal Mazarin. Le génie des Français est de tourner en plaisanterie les événements les plus affreux : on débita un petit écrit intitulé : *Passio Domini nostri Gaspardi, Coligni, secundum Bartholomœum.* Mézeray rapporte, dans sa grande histoire, un fait dont il est très permis de douter. Il dit que, quelques années auparavant, le gardien du couvent des cordeliers de Saintes, nommé Michel Crel, condamné par l'amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourrait assassiné, qu'il serait jeté par les fenêtres, et ensuite pendu lui-même. De nos jours, un financier ayant acheté une terre qui avait appartenu aux Coligny, y trouva dans le parc, à quelques pieds sous terre, un coffre de fer rempli de papiers qu'il fit jeter au feu, comme ne produisant aucun revenu. (*Note de Voltaire*).

Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.

## BATAILLE DE COUTRAS ET MORT DE JOYEUSE[1] (CHANT III)

De tous les favoris qu'idolâtrait Valois,
Qui flattaient sa mollesse et lui donnaient des lois,
Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne :
Il avait des vertus; et, si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée
Aurait de Guise un jour atteint la renommée.
Mais, nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer[2] qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule, attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses :
Leurs armes éclataient du feu des diamants,
De leurs bras énervés[3] frivoles ornements.
Ardents, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre, ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappait leur vue.
Mon armée en silence à leurs yeux étendue
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang et couverts de blessures;
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.

**1.** La *bataille de Coutras* fut livrée par *Joyeuse* contre Henri de Navarre le 20 octobre 1587. — *Anne, duc de Joyeuse*, était amiral de France et favori de Henri III; **2.** C'est toujours Henri de Navarre qui parle; **3.** *Enervés :* qui ont perdu leur force, comme les suppliciés à qui on brûlait les tendons des genoux et des jarrets. C'est abusivement que le mot désigne couramment aujourd'hui l'agacement des nerfs.

Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirants, devant nous dispersés :
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,
Qui du sang espagnol[1] eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtisans
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poste, et tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans français tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux hasards,
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse.
Je l'aperçus bientôt, porté par des soldats,
Pâle et déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baisers du Zéphyr et des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe avant le temps
Sous le tranchant du fer ou sous l'effort des vents.
Mais pourquoi rappeler cette triste victoire?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monuments[2] de ces affreux succès!
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers sanglants sont baignés de mes larmes.

## JACQUES CLÉMENT[3] (CHANT V)

« Tout devient légitime à qui venge l'Église[4] :
Le meurtre est juste alors, et le ciel l'autorise.

**1.** On sait que, si les huguenots avaient fait appel à l'Angleterre, les catholiques avaient signé avec Philippe II d'Espagne le traité de Joinville; **2.** Sens latin : tout ce qui rappelle un souvenir; **3.** Moine dominicain, exalté et visionnaire, dont les ligueurs se servirent pour se débarrasser de Henri III (1567-1589); **4.** C'est le Fanatisme qui tient ce discours à Jacques Clément.

Que dis-je? il le commande; il t'instruit par ma voix
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux si tu pouvais, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarrais au tyran de la France,
Et si de ces deux rois tes citoyens sauvés
Te pouvaient!... Mais les temps ne sont pas arrivés :
Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il persécute
Réserve à d'autres mains[1] la gloire de sa chute.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains. »
Le fantôme à ces mots fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la Haine avait trempée.
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, et se replonge au séjour infernal.
Trop aisément trompé, le jeune solitaire
Des intérêts des cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent,
Il implore à genoux le bras du Tout-Puissant;
Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme est sujet à l'erreur!
Clément goûtait alors un paisible bonheur :
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des saints affermit l'innocence :
Sa tranquille fureur marche les yeux baissés;
Ses sacrilèges vœux au ciel sont adressés;
Son front de la vertu porte l'empreinte austère,
Et son fer parricide est caché sous sa haire[2].
Il marche; ses amis, instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect, aux portes le conduisent,
Bénissent son destin, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déjà son nom parmi les noms sacrés
Dans les fastes de Rome a jamais révérés[3],
Le nomment à grands cris le vengeur de la France
Et l'encens à la main, l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,

**1.** Ravaillac; **2.** Chemise de crin ou de poil de chèvre que les pénitents s'appliquent sur la peau par esprit de mortification; **3.** Les saints.

Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisaient, en pleurant, les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, et le chrétien sincère,
Ont porté trop souvent le même caractère;
Ils ont même courage, ils ont mêmes désirs.
Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs.
Du vrai zèle et du faux vains juges que nous sommes!
Souvent des scélérats ressemblent aux grands hommes.

## LOUIS XIV (Chant VII)

« Ciel[1]! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce roi qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels regrets! Jamais roi dans la France
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois, comme vous, par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie et plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de Louis, siècle que la nature
De ses plus beaux présents doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amènes les beaux-arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards;
Les muses à jamais y fixent leur empire;
La toile est animée et le marbre respire.
Quels sages[2], rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'univers, et lisent dans les cieux;
Et, dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière?
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.

**1.** C'est Saint Louis qui parle; **2.** Il s'agit des membres de l'Académie des sciences. Dans l'édition de 1723, on lisait :

Ici de mille esprits les efforts curieux
Mesurent l'univers et lisent dans les cieux.
Descartes répandant sa lumière féconde,
Franchit d'un vol hardi les limites du monde.

Au cours de son voyage en Angleterre, Voltaire adopta le système de Newton, et modifia le passage. De sorte que le *doute* dont il est question au vers 22 n'est plus le doute cartésien, mais le doute de la philosophie empiriste.

Et toi, fille du ciel, toi puissante harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains[1] de l'oreille et du cœur.
Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes;
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un peuple de héros va naître en ces climats.
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats,
A travers mille feux je vois Condé[2] paraître,
Tour à tour la terreur et l'appui de son maître;
Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal[3].
Catinat[4] réunit par un rare assemblage,
Les talents du guerrier et les vertus du sage.
Vauban, sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain[5].
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg[6] fait trembler l'Empire et l'Angleterre.
Regardez, dans Denain, l'audacieux Villars[7]
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène[8].
Quel est ce jeune prince[9], en qui la majesté
Sur son visage[10] aimable éclate sans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône...
Ciel! Quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne?
La mort, autour de lui, vole sans s'arrêter,
Il tombe au pied du trône, étant près d'y monter.
« O mon fils! Des Français vous voyez le plus juste;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.

**1.** Qui ont toute puissance sur. Adjectif rarement suivi aujourd'hui d'un régime; **2.** Le grand Condé; **3.** Voir le jugement de Voltaire sur Turenne dans notre *Siècle de Louis XIV* (pp. 40 et 41); **4.** Maréchal de France, vainqueur du duc de Savoie à Staffarde, à La Marsaille. Ses soldats l'appelaient le *Père la Pensée* (1637-1712); **5.** Célèbre ingénieur militaire et maréchal de France (1633-1707). — Ces deux vers sont imités d'*Athalie* (acte V, sc. II) :

Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des faibles remparts de nos portes d'airain.

**6.** Le *maréchal de Luxembourg* est célèbre par ses victoires de Fleurus, Steinkerque, Nerwinden, et par les nombreux drapeaux dont il décora la nef de Notre-Dame (mort en 1695); **7.** *Villars* remporta la victoire de Friedlingen, prit Kehl, commanda l'armée de la Moselle, pacifia les Cévennes troublées par les Camisards, fut vaincu et blessé à Malplaquet, mais de nouveau victorieux à Denain en 1712, il négocia la paix de Rastadt avec l'Autriche. Il mourut en 1734; **8.** *Eugène de Savoie-Carignan*, ou le *Prince Eugène*, général des armées impériales, vainqueur des Français à Malplaquet et vaincu par Villars à Denain (mort en 1736); **9.** C'est le duc de Bourgogne. Cf. Virgile : « *Tu Marcellus eris* » *tu seras Marcellus* (*Enéide* VI, 862); **10.** La correction exigerait : sur le visage aimable duquel...

Grand Dieu, ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains[1] ?
Hélas! que n'eût point fait cette âme vertueuse!
La France sous son règne eût été trop heureuse!
Il eût entretenu l'abondance et la paix;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits;
Il eût aimé son peuple. O jour rempli d'alarmes!
O combien de Français vont répandre des larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mère et le fils[2]!

---

# POÉSIES DIVERSES

## AUX MANES DE MONSIEUR DE GENONVILLE[3]
## (1729)

Toi que le ciel jaloux ravit dans son printemps;
Toi de qui je conserve un souvenir fidèle,
Vainqueur de la mort et du temps;
Toi dont la perte, après dix ans[4],
M'est encore affreuse et nouvelle;
Si tout n'est pas détruit; si, sur les sombres bords,
Ce souffle si caché, cette faible étincelle,
Cet esprit, le moteur et l'esclave du corps,
Ce je ne sais quel sens qu'on nomme âme immortelle,
Reste inconnu de nous, est vivant chez les morts;
S'il est vrai que tu sois, et si tu peux m'entendre,
O mon cher Genonville! avec plaisir reçoi
Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te souvient du temps où l'aimable Égérie,
Dans les beaux jours de notre vie,
Écoutait nos chansons, partageait nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raison, la folie,

1. Cf. Virgile (*Enéide*, VI, 868) : « *Ostendent terris hunc tantum fata neque ultra Esse sinent.* » Les destins ne feront que le montrer au monde et ne permettront pas qu'il vive plus longtemps; 2. La duchesse de Bourgogne, le duc de Bourgogne et l'aîné de leurs fils moururent en 1712 dans l'espace de deux mois. — Le chant se termine par un éloge de Louis XV et du Régent; 3. Voir p. 13, Notice; 4. Exactement six ans. Genonville était mort en 1723.

L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réunissait nos trois cœurs.
Que nous étions heureux! même cette indigence,
Triste compagne des beaux jours,
Ne put de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes, gais, satisfaits, sans soins, sans prévoyance,
Aux douceurs du présent bornant tous nos désirs,
Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance?
Nous possédions bien mieux, nous avions les plaisirs!
Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse,
Ces ris, enfants de l'allégresse,
Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
Le ciel, en récompense, accorde à ta maîtresse
Des grandeurs et de la richesse,
Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras,
Faible soulagement quand on perd sa jeunesse.
La fortune est chez elle, où fut jadis l'amour.
Les plaisirs ont leur temps, la sagesse a son tour.
L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage.
Nous chantons quelquefois et tes vers et les miens;
De ton aimable esprit nous célébrons les charmes;
Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens;
Nous lisons tes écrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du nom sacré d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconstance ardents à se livrer,
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer!

## LA MORT DE MADEMOISELLE LECOUVREUR[1]
### CÉLÈBRE ACTRICE (1730).

Que vois-je? quel objet! Quoi! ces lèvres charmantes,
Quoi! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,

1. *Adrienne Lecouvreur*, la célèbre tragédienne, mourut le 20 mars 1730. On lui refusa la sépulture en terre chrétienne. Voltaire s'indigne, à cause de l'admiration qu'il avait pour cette artiste, et des rancunes qu'il nourrit contre un régime dont il a personnellement à souffrir. Ces vers *Sur la mort de M^{lle} Lecouvreur* lui suscitèrent d'autres ennuis, dont il se plaint dans une lettre à Thiériot du 1^{er} juin 1731. Ils furent mis en musique par Frédéric, prince royal de Prusse. — Voltaire avait déjà écrit une épître sur le talent de M^{lle} Lecouvreur.

Eprouvent du trépas les livides horreurs!
Muses, Grâces, Amours, dont elle fut l'image,
O mes dieux et les siens, secourez votre ouvrage!
Que vois-je? c'en est fait, je t'embrasse, et tu meurs!
Tu meurs; on sait déjà cette affreuse nouvelle;
Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle;
J'entends de tous côtés les beaux-arts éperdus
S'écrier en pleurant : « Melpomène n'est plus! »
Que direz-vous, race future[1],
Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure
Qu'à ces arts désolés font des hommes cruels?
Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.
Quand elle était au monde, ils soupiraient pour elle;
Je les ai vus soumis, autour d'elle empressés :
Sitôt qu'elle n'est plus, elle est donc criminelle!
Elle a charmé le monde, et vous l'en punissez!
Non, ces bords désormais ne seront plus profanes;
Ils contiennent ta cendre; et ce triste tombeau,
Honoré par nos chants, consacré par tes mânes,
Est pour nous un temple nouveau!
Voilà mon Saint-Denis; oui, c'est là que j'adore
Tes talents, ton esprit, tes grâces, tes appas :
Je les aimai vivants, je les encense encore
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur et les ingrats,
Que seuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.
Ah! verrai-je toujours ma faible nation,
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire;
Nos mœurs avec nos lois toujours se contredire;
Et le Français volage endormi sous l'empire
De la superstition?
Quoi! n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser?
O rivale d'Athène, ô Londre! heureuse terre!
Ainsi que les tyrans vous avez su chasser
Les préjugés honteux qui vous livraient la guerre.
C'est là qu'on sait tout dire, et tout récompenser.
Quiconque a des talents à Londre est un grand homme.
L'abondance et la liberté

1. C'est le premier vers de l'*Ode* de Malherbe sur l'attentat commis en 1605 contre Henri IV.

Ont, après deux mille ans, chez vous ressuscité
L'esprit de la Grèce et de Rome.
Des lauriers d'Apollon dans nos stériles champs
La feuille négligée est-elle donc flétrie?
Dieux! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire et des talents?

## LE MONDAIN[1]

(1736)

Regrettera qui veut le bon vieux temps,
Et l'âge d'or, et le règne d'Astrée,
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parents;
Moi je rends grâce à la nature sage
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs[2] :
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs,
J'aime le luxe, et même la mollesse,
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
La propreté[3], le goût, les ornements :
Tout honnête homme a de tels sentiments.
Il est bien doux pour mon cœur très immonde[4]
De voir ici l'abondance à la ronde[5],
Mère des arts et des heureux travaux,
Nous apporter, de sa source féconde,
Et des besoins et des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre et les trésors de l'onde,
Leurs habitants et les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
O le bon temps que ce siècle de fer!
Le superflu, chose très nécessaire,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux

**1.** Cette pièce irrévérencieuse fit grand bruit et valut à son auteur des critiques sévères : on l'accusa d'impiété. Voltaire répondit par la *Défense du Mondain* ou l'*Apolog'e du luxe*, satire plus violente que la première. Il dut fuir en Hollande, pour s'installer ensuite à Cirey; **2.** Les jansénistes. Voltaire vient de publier les *Remarques sur les Pensées de Pascal;* **3.** L'élégance; **4.** Terme de la langue religieuse, et qui désigne l'impureté morale; **5.** Alentour. Terme de la langue militaire.

Qui, du Texel[1], de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens, nés aux sources du Gange,
Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,
Nos vins de France enivrent les sultans?
Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaissant ni le *tien* ni le *mien*.
Qu'auraient-ils pu connaître? ils n'avaient rien.
Ils étaient nus; et c'est chose très claire
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah! je le crois encor :
Martialo[2] n'est point du siècle d'or.
D'un bon vin frais ou la mousse ou la sève
Ne gratta point le triste gosier d'Ève;
La soie et l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos aïeux?
Il leur manquait l'industrie[3] et l'aisance :
Est-ce vertu? c'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?
  Or maintenant voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, soit dans Londre, ou dans Rome,
Quel est le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui : la foule des beaux-arts,
Enfants du goût, se montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante industrie
De ces dehors orna la symétrie.
L'heureux pinceau, le superbe dessin
Du doux Corrége[4] et du savant Poussin[5]
Sont encadrés dans l'or d'une bordure[6];
C'est Bouchardon[7] qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain[8] :
Des Gobelins[9] l'aiguille et la teinture
Dans ces tapis surpassent la peinture.
Tous ces objets sont vingt fois répétés

1. Ile hollandaise, au nord du Zuyderzée. Elle symbolise ici la Hollande; 2. Auteur du *Cuisinier français*. (*Note de Voltaire*); 3. Le savoir-faire; 4. Célèbre peintre italien qui fut l'émule de Raphaël (1494-1534); 5. Le maître de la peinture classique en France. Il excellait dans le paysage historique (1594-1665); 6. *Une bordure :* un cadre; 7. Sculpteur français (1698-1763); 8. Orfèvre de grand talent; 9. La manufacture des Gobelins, fondée au XV^e^ siècle, avait pris un grand essor sous Louis XIV.

Dans des trumeaux[1] tout brillants de clartés.
De ce salon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
Je vois jaillir les bondissantes eaux.
Mais du logis j'entends sortir le maître :
Un char commode, avec grâces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée, et moitié transparente :
Nonchalamment je l'y vois promené;
De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
... Il faut se rendre à ce palais magique[2]
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou, malgré lui, court admirer Rameau[3].
Allons souper. Que ces brillants services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un cuisinier est un mortel divin!
Chloris, Églé[4] me versent de leur main
D'un vin d'Aï dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler le bouchon[5];
Il part, on rit; il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres désirs,
D'autres soupers, et de nouveaux plaisirs.
Or maintenant, monsieur du Télémaque[6],
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente, et vos murs malheureux,
Où vos Crétois[7], tristement vertueux,

1. Le *trumeau* est l'espace qui sépare deux fenêtres, et où l'on place souvent une glace; d'un trumeau à celui qui lui fait face, les objets se « répètent »; 2. L'opéra; 3. *Les Indes galantes* de Rameau sont de 1735; 4. *Chloris :* nymphe, épouse de Zéphyre. — *Églé :* corruption d'Aglaé, l'une des trois Grâces; 5. Voltaire se trouvait alors à Cirey, en Champagne; 6. Fénelon. Notez que Voltaire admirait beaucoup le *Télémaque*. Mais il se place ici à un point de vue particulier : il s'en prend à l'ascétisme janséniste. La *Défense du Mondain* sera *l'Apologie du luxe ;* 7. Idoménée, roi de Crète détrôné, va fonder Salente dans l'Italie méridionale, y accueille Télémaque et Mentor, et fait dans l'administration de son pays de sages réformes (*Télémaque*, livre X).

Pauvres d'effets, et riches d'abstinences,
Manquent de tout pour avoir l'abondance :
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante;
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bonhomme,
Jardin fameux par le diable et la pomme,
C'est bien en vain que, par l'orgueil séduits,
Huet[1], Calmet[2] dans leur savante audace,
Du paradis ont recherché la place :
Le paradis terrestre est où je suis.

## AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE, ÉPITRE (1738)

Vous ordonnez que je vous dise
Tout ce qu'à Cirey nous faisons :
Ne le voyez-vous pas sans qu'on vous en instruise?
Vous êtes notre maître, et nous vous imitons :
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la sagesse d'Épicure;
Comme vous, nous sacrifions
A tous les arts, à la nature;
Mais de fort loin nous vous suivons.
Ainsi, tandis qu'à l'aventure
Le dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obscure[3],
De ses traits la lumière pure
Y peint du plus vaste horizon
La perspective en miniature.
Une telle comparaison
Se sent un peu de la lecture
Et de Kircher[4] et de Newton.
Par ce ton si philosophique
Qu'ose prendre ma faible voix,

1. Évêque d'Avranches et érudit qui dirigea l'édition des classiques « *ad usum Delphini* », (mort en 1721); 2. *Dom Calmet* (mort en 1757), célèbre bénédictin qui fit sur la Bible des recherches importantes. Sa bibliothèque de l'abbaye de Senones devait être mise à contribution par Voltaire à son retour de Prusse, en 1753; 3. Voltaire avait à Cirey une chambre obscure dans laquelle il faisait des expériences d'optique destinées à vérifier Newton; 4. Jésuite et physicien allemand (mort en 1680).

Peut-être je gâte à la fois
La poésie et la physique.
Mais cette nouveauté me pique;
Et du vieux code poétique
Je commence à braver les lois.
Qu'un autre, dans ses vers lyriques,
Depuis deux mille ans répétés,
Brode encor des fables antiques;
Je veux de neuves vérités[1].
Divinités des bergeries,
Naïades des rives fleuries,
Satyres, qui dansez toujours,
Vieux enfants que l'on nomme Amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers et de beaux jours,
Allez remplir les hémistiches
De ces vers pillés et postiches
Des rimailleurs suivant les cours.
D'une mesure cadencée
Je connais le charme enchanteur :
L'oreille est le chemin du cœur;
L'harmonie et son bruit flatteur
Sont l'ornement de la pensée;
Mais je préfère avec raison,
Les belles fautes du génie
A l'exacte et froide oraison
D'un puriste d'académie.
Jardins plantés en symétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit, se récrie,
En voyant ce petit morceau :
Jardins, il faut que je vous fuie;
Trop d'art me révolte et m'ennuie.
J'aime mieux ces vastes forêts :
La nature, libre et hardie,
Irrégulière dans ses traits,
S'accorde avec ma fantaisie.
Mais dans ce discours familier
En vain je crois étudier

1. On songe au vers fameux de Chénier. Voir p. 18, note 2.

Cette nature simple et belle,
Je me sens plus irrégulier
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon
Pour cette longue rapsodie;
Je l'écrivis avec saillie
Mais peu maître de ma raison,
Car j'étais auprès d'Émilie.

## ÉPITRE AU ROI DE PRUSSE, FRÉDÉRIC-LE-GRAND[1]

En réponse à une lettre dont il honora l'auteur à son avènement à la couronne (1740).

Quoi, vous êtes monarque et vous m'aimez encore!
Quoi, le premier moment de cette heureuse aurore,
Qui promet à la terre un jour si lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!
O cœur toujours sensible! âme toujours égale!
Vos mains du trône à moi remplissent l'intervalle.
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur.
Cet écrit vertueux, ces divins caractères
Du bonheur des humains sont les gages sincères.
Ah prince! ah digne espoir de nos cœurs captivés!
Ah! régnez à jamais comme vous écrivez.
Poursuivez, remplissez des vœux si magnanimes;
Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes;
Et vous, plus digne roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les arts et d'aimer les humains.
 Et toi[2], dont la vertu brilla persécutée,

**1.** Il faut se reporter, pour comprendre cette épître, à la correspondance de Voltaire et du nouveau roi. « Mon sort est changé, écrit ce dernier le 6 juin 1740, et j'ai assisté aux derniers moments d'un roi, à son agonie, à sa mort. En parvenant à la royauté, je n'avais pas besoin assurément de cette leçon pour être dégoûté de la vanité des grandeurs humaines... Mon cher Voltaire, nous ne sommes point maîtres de notre sort. Le tourbillon des événements nous entraîne, et il faut se laisser entraîner. Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un philosophe un peu sceptique, mais un ami véritablement fidèle. Pour Dieu, ne m'écrivez qu'en homme, et méprisez avec moi les titres, les noms et tout l'éclat extérieur... Aimez-moi toujours, et soyez toujours sincère avec votre ami »; **2.** Il s'agit du philosophe Wolf (1679-1754) par qui le leibnizianisme avait été vulgarisé en Allemagne et allait être pour ainsi dire imposé comme doctrine officielle. Voltaire n'avait pas de goût pour l'optimisme de Leibniz ni pour sa théorie des monades; il en avait moins encore pour l'appareil lourdement scolastique dont Wolf avait

Toi qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommait athée,
Martyr de la raison, que l'envie en fureur
Chassa de son pays par les mains de l'erreur,
Reviens; il n'est plus rien qu'un philosophe craigne;
Socrate est sur le trône, et la vérité règne.
Cet or qu'on entassait, ce pur sang des états,
Qui leur donne la mort en ne circulant pas[1],
Répandu par ses mains, au gré de sa prudence,
Va ranimer la vie, et porter l'abondance.
La sanglante injustice expire sous ses pieds;
Déjà les rois voisins[2] sont tous ses alliés,
Ses sujets sont ses fils, l'honnête homme est son frère;
Ses mains portent l'olive[3], et s'arment pour la guerre.
Il ne recherche point ces énormes soldats,
Ce superbe appareil, inutile aux combats,
Fardeaux embarrassants, colosses de la guerre,
Enlevés à prix d'or aux deux bouts de la terre[4] :
Il veut dans ses guerriers le zèle et la valeur,
Et, sans les mesurer, juge d'eux par le cœur.
Ainsi pense le juste, ainsi règne le sage :
Mais il faut au grand homme un plus heureux partage;
Consulter sa prudence, et suivre l'équité,
Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste;
Dans d'autres sentiments l'héroïsme consiste...
Jérusalem conquise, et ses murs abattus
N'ont point éternisé le grand nom de Titus :
Il fut aimé : voilà sa grandeur véritable.
  O vous qui l'imitez, vous son rival aimable,
Effacez le héros[5] dont vous suivez les pas;
Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas[6].

affublé la philosophie du maître. Mais il était touché du geste de Frédéric II qui venait de nommer chancelier de l'Université de Halle le disciple de Leibniz que les théologiens avaient persécuté sous le règne de Frédéric-Guillaume Ier.

1. La circulation des richesses, depuis Boisguilbert et Vauban, était à l'ordre du jour. Pour Voltaire, c'est la circulation de l'or, par le commerce et l'industrie, qui fait la prospérité d'un état. Ce sont là les idées que soutiendront les « économistes » comme Turgot. D'autres, les physiocrates, verront le salut dans la libre production et la libre circulation des biens de la terre. Voir *Dictionnaire philosophique*, article *Intérêt* : « L'or est une marchandise qui doit circuler librement »; 2. En réalité, Frédéric songeait dès ce moment à faire main-basse sur la Silésie, et à mettre l'Europe devant le fait accompli; 3. *L'olive*, pour l'olivier. Métonymie pseudo-classique, encore fréquente chez Lamartine; 4. On sait le soin que mettait Frédéric-Guillaume Ier à recruter de beaux hommes à prix d'or; 5. Effacez le souvenir du héros; 6. On connaît le mot de Titus, qui se souvenait un soir de n'avoir accordé aucune grâce dans la journée : « Mes amis, j'ai perdu un jour ».

## REGRETS[1]

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours :
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.
Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que[2] je me retire.
De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.
Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements;
Nous ne vivons que deux moments,
Qu'il en soit un pour la sagesse.
Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie;
Dons du ciel, qui me consolez
Des amertumes de la vie!
On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable;
Cesser de vivre, ce n'est rien.
Ainsi je déplorais[3] la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon âme, aux désirs ouverte,
Regrettait ses égarements.
Du ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours :
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

**1.** Cette poésie est extraite d'une lettre de Voltaire (datée de Bruxelles, 11 juillet 1741) à son excellent ami Cideville. — Le titre n'est pas de lui; **2.** Tour latin : *admonet ut... ;* **3.** Ce retour à la réalité, par l'imparfait de l'indicatif, est fréquent dans la poésie pétrarquiste :

Ainsi disait la nymphe qui m'affole
Lorsque le ciel, tesmoin de ma parole,
D'un dextre éclair fut présage à mes yeux.

(Ronsard, *Amours de Cassandre.*)

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

## L'AUTEUR ARRIVANT DANS SA TERRE[1]

PRÈS DU LAC DE GENÈVE (mars 1755).

O maison d'Aristippe[2]! ô jardins d'Épicure[3]!
Vous qui me présentez, dans vos enclos divers,
Ce qui souvent manque à mes vers,
Le mérite de l'art soumis à la nature,
Empire de Pomone et de Flore sa sœur,
Recevez votre possesseur!
Qu'il soit, ainsi que vous, solitaire et tranquille!
Je ne me vante point d'avoir en cet asile
Rencontré le parfait bonheur :
Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage;
Il est encor moins chez les rois;
Il n'est pas même chez le sage :
De cette courte vie il n'est point le partage.
Il faut y renoncer : mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés!
D'un tranquille océan[4] l'eau pure et transparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés;
D'innombrables coteaux ces champs sont couronnés.
Bacchus[5] les embellit; leur insensible pente
Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux[6]
Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux.
Le voilà, ce théâtre de neige et de gloire,
Éternel boulevard qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire[7].

**1.** Voltaire avait acheté en février 1755, aux portes de Genève et au nord de cette ville, dans un site infiniment pittoresque, la propriété de Saint-Jean, qu'il appela « Les Délices » et où il habita cinq ans, jusqu'à son installation à Ferney; **2.** Disciple de Socrate, né à Cyrène, chef de l'école Cyrénaïque, qui fondait le bonheur sur le plaisir (IVe siècle avant J.-C.); **3.** Fondateur à Athènes de l'école célèbre qui porte son nom. Il s'inspirait, pour la physique, de Démocrite, et d'Aristippe pour la morale; **4.** Cet océan est le lac de Genève; **5.** C'est-à-dire les vignes; **6.** Les Alpes (*Note de Voltaire*). *Sourcilleux :* qui fronce les sourcils et prend un air hautain. Escarpé, élevé, comme sont les sourcils dans le corps humain; **7.** La partie nord de l'Italie (capitale Milan).

Voilà ces monts affreux célébrés dans l'histoire,
Ces monts qu'ont traversés, par un vol si hardi,
Les Charles, les Othon, Catinat[1], et Conti,
Sur les ailes de la Victoire.
Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux,
Ripaille[2], je te vois. O bizarre Amédée[3],
Est-il vrai que dans ces beaux lieux,
Des soins et des grandeurs écartant toute idée,
Tu vécus en vrai sage, en vrai voluptueux,
Et que, lassé bientôt de ton doux ermitage,
Tu voulus être pape, et cessas d'être sage?
Lieux sacrés du repos, je n'en ferai pas tant,
Et, malgré les deux clefs[4] dont la vertu nous frappe[5],
Si j'étais ainsi pénitent,
Je ne voudrais point être pape.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces *Géorgiques*,
Ne vante plus ces lacs[6] et leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
Dans les campagnes italiques!
Mon lac est le premier : c'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,
La Liberté. J'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat[7] en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens
Et de Charles le Téméraire.
Devant elle on portait ces piques et ces dards,
On traînait ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle-même brisa, quand ses mains triomphales

**1.** *Charles :* Charlemagne franchit deux fois les Alpes pour soumettre les Lombards (773-775). — *Othon :* Othon le Grand, empereur d'Allemagne, descendit en Italie en 962 et se fit couronner à Rome. — *Catinat :* voir p. 72, note 4; **2.** Ancien couvent d'augustins, et actuellement château situé sur le bord du lac de Genève, au nord de Thonon-les-Bains : c'est là qu'Amédée de Savoie se retira en 1430, après avoir abdiqué, pour s'y livrer aux plaisirs de la table. Il est possible, mais non pas certain, que le nom commun *ripaille* provienne de ce nom propre; **3.** *Amédée VIII de Savoie ;* **4.** Les clefs du paradis; **5.** Hémistiche qui ressemble fort à une cheville; **6.** Les lacs italiens, et en particulier le lac de Côme et le lac de Garde; **7.** Ville de Suisse, dans le canton de Fribourg. Elle est célèbre par la victoire remportée en 1476 par les Suisses sur Charles le Téméraire.

De Genève en danger défendaient les remparts[1].
Un peuple entier la suit, sa naïve allégresse
Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs;
Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
C'est là leur diadème; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons[2] de marquis et de comte
Et des larges mortiers[3] à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or[4] aux deux sommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur insultante
Portant de l'épaule au côté
Un ruban[5] que la Vanité
A tissu de sa main brillante,
Ni la fortune insolente
Repoussant avec fierté
La prière humble et tremblante
De la triste pauvreté.
On n'y méprise point les travaux nécessaires :
Les états sont égaux, et les hommes sont frères.

Liberté! liberté! ton trône est en ces lieux :
La Grèce où tu naquis t'a pour jamais perdue,
Avec ses sages et ses dieux.
Rome, depuis Brutus, ne t'a jamais revue.
Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.
Le Sarmate[6] à cheval t'embrasse avec fureur;
Mais le bourgeois à pied, rampant dans l'esclavage,
Te regarde, soupire, et meurt dans la douleur.
L'Anglais pour te garder signala son courage :
Mais on prétend qu'à Londre on te vend quelquefois[7].
Non, je ne le crois point : ce peuple fier et sage
Te paya de son sang, et soutiendra tes droits.
Au marais du Batave on dit que tu chancelles[8];
Tu peux te rassurer : la race des Nassaux,
Qui dressa sept autels à tes lois immortelles[9],
Maintiendra de ses mains fidèles
Et tes honneurs et tes faisceaux.

1. Voir l'*Essai sur les mœurs* (ch. XCV); 2. Couronne de marquis ou de comte. Le *fleuron* est l'ornement en forme de fleur qui décore la couronne; 3. Bonnets de velours noir portés par les présidents de parlement; 4. Les mitres d'évêques; 5. L'ordre de Saint-Louis; 6. Ancien peuple de la Russie, qui s'est fondu plus tard avec les Slaves; 7. Allusion à la corruption électorale dont Robert Walpole avait fait un système; 8. Dans les Provinces-Unies; 9. Allusion à l'union des Sept provinces.

Venise te conserve, et Gênes t'a reprise[1].
Tout à côté du trône à Stockholm on t'a mise[2];
Un si beau voisinage est souvent dangereux.
Préside à tout État où la loi t'autorise,
Et restes-y, si tu le peux.
Ne va plus, sous les noms et de Ligue et de Fronde,
Protectrice funeste en nouveautés féconde,
Troubler les jours brillants d'un peuple de vainqueurs
Gouverné par les lois, plus encor par les mœurs;
Il chérit la grandeur suprême :
Qu'a-t-il besoin de tes faveurs,
Quand son joug est si doux qu'on le prend pour toi-même?
Dans le vaste Orient ton sort n'est pas si beau.
Aux murs de Constantin[3], tremblante et consternée,
Sous les pieds d'un vizir tu languis enchaînée
Entre le sabre et le cordeau.
Chez tous les Levantins tu perdis ton chapeau.
Que celui du grand Tell orne en ces lieux ta tête!
Descends dans mes foyers en tes beaux jours de fête,
Viens m'y faire un destin nouveau.
Embellis ma retraite, où l'Amitié t'appelle;
Sur de simples gazons viens t'asseoir avec elle.
Elle fuit comme toi les vanités des cours,
Les cabales du monde et son règne frivole[4].
O deux divinités! vous êtes mon recours.
L'une élève mon âme, et l'autre la console :
Présidez à mes derniers jours!

## LE RUSSE A PARIS, SATIRE (1760)[5]

LE RUSSE. — J'ai voulu voir Paris : les fastes de l'histoire
Célèbrent ses plaisirs et consacrent sa gloire.
Tout mon cœur tressaillait à ces récits pompeux
De vos arts triomphants, de vos aimables jeux.

**1.** La république aristocratique de Venise est encore indépendante en 1755, mais elle a perdu beaucoup de sa puissance. Gênes, soumise par les Autrichiens en 1746, reconquit sa liberté l'année suivante grâce à l'appui des Français; **2.** C'est, depuis la Constitution de 1719, le « temps de la liberté », liberté pour l'aristocratie, non pour le peuple; **3.** A Constantinople; **4.** Voltaire veut parler de M$^{me}$ Denis, sa nièce; **5.** Cette satire met en scène un Russe, qui a voulu voir, en l'an de grâce 1760, la France et Paris, dont les livres lui ont appris la gloire sous le règne de Louis XIV, et un Parisien, qui le renseigne sur l'état présent de ce même pays. Et c'est un contraste entre la grandeur du siècle de Louis XIV et les mesquineries du siècle de Louis XV, remontrances du Parlement, querelles jansénistes, fanatisme et sottises de Le Franc de Pompignan, de Palissot, du *Journal de Trévoux*, de Chaumeix, de Berthier, de Nonnotte, de J.-J. Rousseau et de tous les ennemis de Voltaire. Nous donnons ici un extrait de la première partie.

Quels plaisirs, quand vos jours marqués par vos conquêtes,
S'embellissaient encore à l'éclat de vos fêtes!
L'étranger admirait dans votre auguste cour
Cent filles de héros conduites par l'Amour;
Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Nemours si touchantes,
Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs[1],
Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs;
Perrault du Louvre auguste élevant la merveille;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille[2];
Tandis que, plus aimable et plus maître des cœurs,
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs,
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchants peignait le sacrifice[3].
Cependant un Colbert en vos heureux remparts
Ranimait l'industrie, et rassemblait les arts :
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France[4],
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,
Effrayaient la Tamise et les ports du Texel[5].

## ÉTRENNES A MADAME DU CHATELET[6], AU NOM DE MADAME DE BOUFFLERS

Une étrenne frivole à la docte Uranie!
Peut-on la présenter? Oh! très bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie :
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamants, le biribi[7], l'optique[8],
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès[9], le bal, et la physique[10].

1. Voir *Siècle de Louis XIV* (ch. XXV, p. 53 de notre édition); 2. Voir *Siècle de Louis XIV* (ch. XXXII) : « Le grand Corneille faisant pleurer le grand Condé d'admiration est une époque bien célèbre dans l'histoire de l'esprit humain » (p. 95 de notre édition); 3. Voir le *Commentaire sur Corneille*. Après Fontenelle (*Vie de Corneille*), après Louis Racine (*Mémoires*), Voltaire raconte cette histoire sur la *Bérénice* de Racine. Assurément, c'est Madame qui a mis aux prises Corneille et Racine sur un même sujet. Mais il n'est pas sûr du tout que ce soit l'analogie de sa propre situation avec celle de Bérénice qui lui ait fait choisir ce sujet; 4. Louis XIV était parvenu jusqu'à garnir ses ports de près de deux cents vaisseaux de guerre. (*Note de Voltaire.*) On remarquera la métaphore pseudo-classique : *sur cent châteaux ailés ;* 5. Voir p. 82, note 1 ; 6. On sait que Voltaire fit la connaissance de M^me^ du Châtelet en 1733 et qu'à partir de 1734, il se retira chez elle, au château de Cirey. Elle était passionnée de philosophie et de science, mais n'avait nullement renoncé aux occupations frivoles et brillantes de la vie mondaine; 7. Jeu de hasard qui se joue avec des boules creuses contenant des numéros correspondant à ceux d'un tableau; 8. Particulièrement l'optique d'après Newton; 9. M^me^ du Châtelet était très processive; 10. Il faudrait ajouter à cette liste la philosophie et particulièrement celle de Leibniz et de Wolf. M^me^ du Châtelet avait écrit, d'après ces derniers auteurs, des *Institutions de physique* (1740).

## LE PAUVRE DIABLE[1], SATIRE (1758)

« Quel parti prendre ? où suis-je, et qui dois-je être ?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naissant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je espérer de craître ?
Comment trouver un état, un emploi ?
Sur mon destin, de grâce, instruisez-moi.
— Il faut s'instruire et se sonder soi-même,
S'interroger, ne rien croire que soi,
Que son instinct; bien savoir ce qu'on aime;
Et, sans chercher des conseils superflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
— J'aurais aimé le métier de la guerre.
— Qui vous retient ? allez; déjà l'hiver
A disparu; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre[2];
Du duc Broglie osez suivre les pas[3] :
Sage en projets, et vif dans les combats,
Il a transmis sa valeur aux soldats;
Il va venger les malheurs de la France :
Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être aperçu de lui.
— Il n'est plus temps; j'ai d'une lieutenance[4]
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence :
C'est une presse! En vain Mars en fureur
De la patrie a moissonné la fleur,
Plus on en tue, et plus il s'en présente;
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des coteaux champenois,
Et de Provence, et des monts francs-comtois,

**1.** Cette satire est dirigée contre les ennemis des philosophes et de Voltaire, particulièrement contre Fréron. L'année précédente, l'attentát de Damiens et la publication du tome VII de l'*Encyclopédie* (celui qui contenait l'article *Genève*) avaient fait redoubler contre les philosophes les sévérités du pouvoir royal et les attaques de leurs adversaires. La satire du *Pauvre Diable* est datée de mars 1758, le mois même où paraît la *Lettre sur les spectacles* de J.-J. Rousseau. La lutte va s'envenimer pour être à son paroxysme au cours de l'année 1760; **2.** L'airain, dans les périphrases pseudo-classiques, désigne tantôt, comme ici, le canon et les boulets de canon (c'est le sens habituel dans la poésie de Voltaire), tantôt, mais plus tard et surtout après Chateaubriand, la cloche d'une église (voir l'*airain suspendu*, *l'airain pieux*, *l'airain sonore*, etc., particulièrement chez Lamartine); **3.** *Le duc de Broglie*, maréchal de France, se distinguait alors dans la guerre appelée plus tard la guerre de Sept ans. Il devait, en 1792, prendre le commandement des émigrés; **4.** Emploi de lieutenant.

En botte, en guêtre, et surtout en guenille,
Tous assiégeant la porte de Cremille[1],
Pour obtenir des maîtres de leur sort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empressée,
J'allai montrer ma mine embarrassée;
Mais un commis[2], me prenant pour un sot,
Me rit au nez, sans me répondre un mot;
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magistrature.
— Eh bien, la robe est un métier prudent;
Et cet air gauche et ce front de pédant
Pourront encor passer dans les enquêtes :
Vous verrez là de merveilleuses têtes!
Vite achetez un emploi de Caton[3],
Allez juger : êtes-vous riche? — Non,
Je n'ai plus rien, c'en est fait. — Vil atome!
Quoi! point d'argent, et de l'ambition!
Pauvre impudent! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs sont fondés sur le bien[4].
L'antiquité tenait pour axiome
Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien[5].
Du genre humain connais quelle est la trempe;
Avec de l'or je te fais président,
Fermier du roi, conseiller, intendant :
Tu n'as point d'aile, et tu veux voler! rampe.
... « Enfin un jour qu'un surtout emprunté
Vêtit à cru ma triste nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope[6]
(C'était le jour que l'on donnait *Mérope*),
Seul en un coin, pensif, et consterné,
Rimant une ode, et n'ayant point dîné,
Je m'accostai[7] d'un homme à lourde mine[8],
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
... Cet animal se nommait Jean Fréron[9] :

**1.** *Crémille*, lieutenant-général, était chargé alors du département de la guerre sous M. le Maréchal de Belle-Isle; **2.** Le *commis*, dans l'administration de l'ancien régime, est un haut fonctionnaire, chef d'un service important; **3.** C'est-à-dire de magistrat sévère; **4.** Allusion à la vénalité des charges, que Voltaire n'a cessé de dénoncer; **5.** *Ex nihilo nihil* ou *De nihilo nihil* (cf. Perse, *Satires*, III, 24) : *rien ne naît de rien* est un aphorisme qui résume la philosophie épicurienne; **6.** Un des plus anciens cafés de Paris, rue de l'Ancienne-Comédie, fondé en 1689 par le Sicilien Francesco Procopio; **7.** Je pris pour compagnon; **8.** Qui a les apparences de la lourdeur; **9.** *Fréron* (1718-1776), historien, critique et journaliste est surtout connu par l'*Année litté-*

« J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,
Et j'ignorais son naturel félon :
Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,
A travailler à son hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enseigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recousait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un sot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde raideur
Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.
Je m'enrôlai, je servis le corsaire;
Je critiquai, sans esprit et sans choix,
Impunément le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
« Quel fut le prix de ma plate manie[1] ?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud gravé sur l'omoplate[2].
Triste et honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur...
« L'abbé Trublet[3] alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage;
Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui par supplément servait.
Il entassait adage sur adage;
Il compilait, compilait, compilait;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait sans jamais se lasser :
Il me choisit pour l'aider à penser.
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.

*raire*, hebdomadaire fondé par lui en 1754 (que Voltaire appelait l'*Ane littéraire*) et par ses attaques violentes contre les philosophes, auxquelles ceux-ci ripostèrent non moins violemment; Voltaire en particulier cribla Fréron de ses plaisanteries et de ses sarcasmes. (Voir les épigrammes p. 95. Voir aussi sa comédie de l'*Ecossaise*, sa *Guerre de Genève* et le XVIII^e chant de *la Pucelle*).

**1.** Folie; **2.** Le bourreau appliquait au fer, sur l'épaule de certains condamnés, des marques en forme de fleurs de lys; **3.** *L'abbé Trublet* (1697-1770), littérateur, ami de La Motte et de Fontenelle, ennemi de la poésie, avait attaqué *la Henriade*. Plus tard Voltaire se réconciliera avec lui.

« L'abbé Trublet m'avait pétrifié;
Mais un bâtard du sieur de La Chaussée[1]
Vint ranimer ma cervelle épuisée,
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court et non versifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique.
Roman moral, roman métaphysique.
— Eh bien! mon fils, je ne te blâme pas.
Il est bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, et j'aime assez qu'on rie;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie
Qui défigure et qui brave à la fois,
Dans son jargon, Melpomène et Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut parfois se rendre intéressant
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'est point né plaisant.
Fus-tu joué? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réussite?
— Je cabalai; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'Arlequin[2] :
J'y fus hué : ce dernier coup de grâce
M'allait sans vie étendre sur la place;
On me porta dans un logis voisin,
Près d'expirer de douleur et de faim... »
« Prête l'oreille à mes avis fidèles[3].
Jadis l'Égypte eut moins de sauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus[4], soi-disant beaux esprits,
Qui, dissertant sur les pièces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles :
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Mordus, mordants, chansonneurs, chansonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfants

**1.** Créateur de la comédie larmoyante (1692-1754). Voltaire eut toujours peu de goût pour ce genre, que lui-même a pourtant abordé dans *Nanine* et dans l'*Ecossaise*. La même année (1758), Diderot compose *le Père de famille*, drame bourgeois, qui sera joué en 1761, et pour lequel Voltaire se montrera justement sévère; **2.** La Comédie-Italienne, où Marivaux donna presque toutes ses pièces; **3.** C'est Voltaire qui donne maintenant des conseils au « pauvre diable »; **4.** Gens grossiers, mal élevés (*malum astrum :* nés sous un mauvais astre).

Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie;
J'estime plus celle qui, dans un coin,
Tricote en paix les bas dont j'ai besoin;
Le cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme et la mesure,
Que le métier de tes obscurs Frérons...
« Écoute, il faut avoir un poste honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête;
Tu ne veux plus devenir conseiller;
Tu n'as point l'air de[1] te faire officier,
Ni courtisan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier :
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être?
— Oui-da, monsieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton salaire; et, de plus,
D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera ton cerveau qui te tinte;
Va dans ta loge; et surtout garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
— J'obéirai sans réplique à mon maître,
En bon portier; mais en secret, peut-être,
J'aurais choisi, dans mon sort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux[2]. »

## ÉPIGRAMMES

### CONTRE LE FRANC DE POMPIGNAN ET CONTRE FRÉRON (1760).

### ÉPIGRAMME

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Le Franc le traduirait.

**1.** Tu n'as pas la mine à; **2.** Le *Portier des Chartreux* est un livre qui n'est pas de la morale la plus austère. On y trouve un portrait de l'abbé Desfontaines plus hardi que tous ceux qu'on lit dans Pétrone. (*Note de Voltaire*).

## LES POUR[1]

Pour vivre en paix joyeusement,
Croyez-moi, n'offensez personne :
C'est un petit avis qu'on donne
Au sieur Le Franc de Pompignan.

Pour plaire, il faut que l'agrément
Tous vos préceptes assaisonne :
Le sieur Le Franc de Pompignan
Pense-t-il donc être en Sorbonne ?

Pour instruire il faut qu'on raisonne,
Sans déclamer insolemment;
Sans quoi plus d'un sifflet fredonne
Aux oreilles d'un Pompignan.

Pour prix d'un discours impudent,
Digne des bords de la Garonne,
Paris[2] offre cette couronne
Au sieur Le Franc de Pompignan.

## LES OUI

Oui, ce Le Franc de Pompignan
Est un terrible personnage;
Oui, ses psaumes sont un ouvrage
Qui nous fait bâiller longuement.

Oui, de province un président
Plein d'orgueil et de verbiage
Nous paraît un pauvre pédant,
Malgré son riche mariage.

Oui, tout riche qu'il est, je gage
Qu'au fond de l'âme il se repent.
Son mémoire est impertinent;
Il est bien fier, mais il enrage.

1. *Les Pour, les Oui, les Non, les Que, les Qui, les Quand*, etc..., étaient destinés à venger les philosophes d'un discours prononcé par Le Franc de Pompignan à l'Académie française;
2. Le Franc de Pompignan était né à Montauban. Voir la note 1 de la p. 97.

Oui, tout Paris, qui l'envisage
Comme un seigneur de Montauban,
Le chansonne, et rit au visage
De ce Le Franc de Pompignan.

## LES NON

Non, cher Le Franc de Pompignan,
Quoi que je dise et que je fasse,
Je ne peux obtenir ta grâce
De ton lecteur peu patient.

Non, quand on a maussadement
Insulté le public en face,
On ne saurait impunément
Montrer la sienne avec audace.

Non, quand tu quitteras la place
Pour retourner à Montauban,
Les sifflets partout sur ta trace
Te suivront sans ménagement.

Non, si le ridicule passe,
Il ne passe que faiblement.
Ces couplets seront la préface
Des ouvrages de Pompignan.

## LES FRÉRON[1]

D'où vient que ce nom de Fréron
Est l'emblème du ridicule?
Si quelque Maître Aliboron,
Sans esprit comme sans scrupule,
Brave les mœurs et la raison;
Si de Zoïle et de Chausson[2]
Il se montre le digne émule,
Les enfants disent : « C'est Fréron. »

1. Voir p. 90, note 9; 2. Personnage connu pour ses mauvaises mœurs.

Sitôt qu'un libelle imbécile
Croqué par quelque polisson
Court dans les cafés de la ville :
« Fi, dit-on, quel ennui! quel style!
C'est du Fréron, c'est du Fréron! »

Si quelque pédant fanfaron
Vient étaler son ignorance,
S'il prend Gillot[1] pour Cicéron,
S'il vous ment avec impudence,
On lui dit : « Taisez-vous, Fréron. »

Lorsqu'au drame de monsieur Hume[2]
On bafouait certain fripon,
Le parterre, dont la coutume
Est d'avoir le nez assez bon,
Se disait tout haut : « Je présume
Qu'on a voulu peindre Fréron. »

Cependant, fier de son renom,
Certain maroufle se rengorge;
Dans son antre à loisir il forge
Des traits pour l'indignation.
Sur le papier il vous dégorge
De ses lettres le froid poison,
Sans songer qu'on serre la gorge
Aux gens du métier de Fréron.

Pour notre petit embryon,
Délateur de profession[3],
Qui du mensonge est la trompette,
Déjà sa réputation
Dans le monde vous semble faite :
C'est le perroquet de Fréron.

## ÉPIGRAMME IMITÉE DE L'« ANTHOLOGIE »

L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

1. Jacques Gillot, l'un des auteurs de la *Satire Ménippée ;* 2. Voltaire avait donné sa comédie de *l'Ecossaise*, dans laquelle Fréron était mis en scène, sous le nom de Hume; 3. Omer Joly de Fleury, avocat général au Parlement de Paris, ennemi personnel et officiel des philosophes.

## LA VANITÉ, SATIRE (1760)[1]

« Qu'as-tu, petit bourgeois d'une petite ville?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A sur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur?
Réponds donc. — L'univers doit venger mes injures;
L'univers me contemple, et les races futures
Contre mes ennemis déposeront pour moi.
— L'univers, mon ami, ne pense point à toi,
L'avenir encor moins : conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage.
De quel nuage épais ton crâne est offusqué[2]!
— Ah! j'ai fait un discours et l'on s'en est moqué!
Des plaisants de Paris j'ai senti la malice;
Je vais me plaindre au roi, qui me rendra justice;
Sans doute il punira ces ris audacieux.
— Va, le roi n'a point lu ton discours ennuyeux...
— Non, je n'y puis tenir; de brocards on m'assomme.
Les *quand*, les *qui*, les *quoi*[3] pleuvent de tous côtés,
Sifflent à mon oreille en cent lieux répétés,
On méprise à Paris mes chansons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, et mes rimes tragiques[4],
Et ma prose aux quarante! un tel renversement
D'un état policé détruit le fondement;
L'intérêt du public se joint à ma vengeance;
Je prétends des plaisants réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi;
Et de ce même pas je vais parler au roi. »
... Je suis loin de blâmer le soin très légitime
De plaire à ses égaux, et d'être en leur estime.
Un conseiller du roi, sur la terre inconnu,
Doit dans son cercle étroit, chez les siens bien venu,

**1.** Cette satire, publiée en 1760, est dirigée contre le marquis Le Franc de Pompignan, né à Montauban en 1709, mort en 1784. Président à la cour des aides de Montauban, puis conseiller d'honneur au Parlement de Toulouse, il fit jouer une tragédie de *Didon* et publia des *Poésies sacrées* qui eurent leur célébrité. Fervent catholique, frère de l'évêque du Puy, il lutta de tout son pouvoir contre la philosophie. Le 10 mars 1760, il fut reçu à l'Académie française, et y prononça un discours agressif contre ses adversaires, qu'il accusait de dépravation. Ceux-ci ayant vigoureusement réagi, il adressa au roi un mémoire où il disait : « Il faut que tout l'univers sache que Leurs Majestés se sont occupées de mon discours. Le roi l'a voulu voir; toute la cour l'a voulu. » Il écrivait dans un autre endroit : « Ma naissance est encore au-dessus de mon discours »; **2.** Assombri; **3.** Épigrammes de Voltaire dont nous donnons page 93 quelques spécimens; **4.** Allusion à son œuvre dramatique et à ses *Poésies sacrées*.

Être approuvé du moins de ses graves confrères;
Mais on ne peut souffrir ces bruyants téméraires,
Sur la scène du monde ardents à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur? on voudra te siffler.
... Malheur à tout mortel, et surtout dans notre âge,
Qui se fait singulier pour être un personnage!
Piron[1] seul eut raison, quand, dans un goût nouveau
Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau :
*Ci-gît qui ne fut rien.* — Quoi que l'orgueil en dise,
Humains, faibles humains, voilà votre devise.
Combien de rois, grands dieux! jadis si révérés,
Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés!
La terre a vu passer leur empire et leur trône.
On ne sait en quel lieu florissait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé[2],
Avec sa ville altière a péri dispersé.
César n'a point d'asile où son ombre repose[3].
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose!

## A BOILEAU, OU MON TESTAMENT, ÉPITRE (1769)

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault, et flatteur de Louis,
Mais oracle du goût dans cet art difficile
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile,
Dans la cour du Palais je naquis ton voisin[4];
De ton siècle brillant mes yeux virent la fin;
Siècle de grands talents bien plus que de lumière[5],
Dont Corneille, en bronchant, sut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maison d'Auteuil,
Qui chez toi, pour rimer, planta le chèvrefeuil[6].

**1.** Mort en 1773, auteur de la *Métromanie.* Il avait écrit lui-même son épitaphe dont le premier vers était : « Ci-gît... qui? quoi? Ma foi, personne, rien »; **2.** On sait qu'Alexandre mourut à Babylone; **3.** Son corps fut brûlé sur un bûcher au milieu du Forum, au cours d'une cérémonie pathétique organisée par Antoine; **4.** Voltaire était effectivement né dans la cour du Palais de justice, comme Boileau. Pour l'un comme pour l'autre ce lieu de naissance a été contesté; mais les recherches modernes donnent, en gros, raison à notre auteur; **5.** Telle est l'opinion de Voltaire en 1769. Dans le *Siècle de Louis XIV*, il n'est pas aussi catégorique. Depuis 1751, il se persuade de plus en plus que le grand siècle fut admirable au point de vue littéraire, mais, au point de vue philosophique, encore retardataire; **6.** Forme donnée par le *Dictionnaire de l'Académie* (1694). Du reste, Voltaire imite ici les deux vers de la *Satire XI :*

Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil
Qui diriges chez moi l'if et le chèvrefeuil.

Chez ton neveu Dongois[1] je passai mon enfance;
Bon bourgeois qui se crut un homme d'importance.
Je veux t'écrire un mot sur tes sots ennemis,
A l'hôtel Rambouillet[2] contre toi réunis,
Qui voulaient, pour loyer de tes rimes sincères,
Couronné de lauriers t'envoyer aux galères.
Ces petits beaux esprits craignaient la vérité,
Et du sel de tes vers la piquante âcreté.
Louis avait du goût, Louis aimait la gloire :
Il voulut que ta muse assurât sa mémoire;
Et, satirique heureux, par ton prince avoué,
Tu pus censurer tout, pourvu qu'il fût loué.
Bientôt les courtisans, ces singes de leur maître[3],
Surent tes vers par cœur, et crurent s'y connaître.
On admira dans toi jusqu'au style un peu dur
Dont tu défiguras le vainqueur de Namur[4],
Et sur l'amour de Dieu ta triste psalmodie,
Du haineux janséniste en son temps applaudie;
Et l'Équivoque même, enfant plus ténébreux,
D'un père sans vigueur avorton malheureux[5].
Des muses dans ce temps, au pied du trône assises,
On aimait les talents, on passait les sottises.
Un maudit Écossais[6], chassé de son pays,
Vint changer tout en France, et gâta nos esprits.
L'Espoir trompeur et vain, l'Avarice au teint blême,
Sous l'abbé Terrasson[7] calculant son système,
Répandaient à grands flots leurs papiers imposteurs,
Vidaient nos coffres-forts, et corrompaient nos mœurs;
Plus de goût, plus d'esprit : la sombre arithmétique
Succéda dans Paris à ton Art poétique.
Le duc et le prélat, le guerrier, le docteur,
Lisaient pour tous écrits des billets au porteur.

**1.** Boileau a dit quelque part : *M. Dongois, mon illustre neveu*. C'était un greffier du Parlement, qui demeurait dans la cour du Palais avec toute la famille de Boileau. (*Note de Voltaire*); **2.** L'hôtel Rambouillet se déchaîna longtemps contre Boileau, qui avait accablé, dans ses satires, Chapelain, très estimé et très recherché dans cette maison, mauvais poète, à la vérité, mais homme fort savant, et, ce qui est étonnant, bon critique; Cotin, non moins plat poète, et de plus plat prédicateur, mais homme de lettres et aimable dans la société; d'autres encore, dont aucun ne lui avait donné le moindre sujet de plainte. Il n'en est pas de même de notre auteur : il n'a jamais rendu ridicule que ceux qui l'ont attaqué; et en cela, il a très bien fait, et nous l'exhortons à continuer. (*Note de Voltaire*); **3.** « Peuple caméléon, peuple singe du maître » La Fontaine (*les Obsèques de la lionne*, VIII, 17); **4.** Vers déjà employé par Voltaire, sauf un pronom, dans *le Temple du Goût*. Voir p. 28; **5.** Allusions aux dernières satires de Boileau, les plus faibles de toutes : *Sur l'Amour de Dieu* et *Sur l'Equivoque ;* **6.** Law; **7.** L'abbé Terrasson (1670-1750), littérateur et érudit, avait fait au système de Law beaucoup de publicité. Il s'enrichit et se ruina en l'espace de quelques années.

On passa du Permesse au rivage du Gange[1],
Et le sacré vallon fut la place du change...
Ce temps est, réponds-tu, très bon pour la satire.
Mais quoi! puis-je en mes vers, aiguisant un bon mot,
Affliger sans raison l'amour-propre d'un sot?
Des Cotins de mon temps poursuivre la racaille,
Et railler un Coger[2] dont tout Paris se raille?
Non, ma muse m'appelle à de plus hauts emplois.
A chanter la vertu j'ai consacré ma voix.
Vainqueur des préjugés que l'imbécile encense,
J'ose aux persécuteurs prêcher la tolérance;
Je dis au riche avare : « Assiste l'indigent »;
Au ministre des lois : « Protège l'innocent » ;
Au docteur tonsuré : « Sois humble et charitable,
Et garde-toi surtout de damner ton semblable. »
Malgré soixante hivers, escortés de seize ans[3],
Je fais au monde encore entendre mes accents.
Du fond de mes déserts, aux malheureux propice,
Pour Sirven[4] opprimé je demande justice :
Je l'obtiendrai, sans doute; et cette même main,
Qui ranima la veuve et vengea l'orphelin,
Soutiendra jusqu'au bout la famille éplorée
Qu'un vil juge a proscrite, et non déshonorée.
Ainsi je fais trembler, dans mes derniers moments,
Et les pédants jaloux, et les petits tyrans.
J'ose agir sans rien craindre, ainsi que j'ose écrire.
Je fais le bien que j'aime, et voilà ma satire.
Je vous ai confondus, vils calomniateurs,
Détestables cagots, infâmes délateurs;
Je vais mourir content. Le siècle qui doit naître
De vos traits empestés me vengera peut-être.
Oui, déjà Saint-Lambert[5], en bravant vos clameurs
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs;
Aux sons harmonieux de son luth noble et tendre,
Mes mânes consolés chez les morts vont descendre.
Nous nous verrons, Boileau : tu me présenteras
Chapelain, Scudéry, Perrin, Pradon, Coras[6].

**1.** Allusion à la Compagnie des Indes; **2.** Recteur de l'Université de Paris, ennemi des philosophes (mort en 1780); **3.** L'auteur aurait dû dire dix-sept, mais apparemment dix-sept aurait gâté le vers. (*Note de Voltaire*); **4.** Protestant condamné à mort par le Parlement de Toulouse en 1764 et réhabilité grâce à Voltaire en 1769; **5.** *Saint-Lambert* venait en effet de publier son poème en quatre chants intitulé : *les Saisons*, imité de Thomson, et que Voltaire admirait beaucoup; **6.** Poètes attaqués et ridiculisés par Boileau.

Je pourrais t'amener, enchaînés sur mes traces,
Nos Zoïles honteux, successeurs des Garasses[1] :
Minos entre eux et moi va bientôt prononcer :
Des serpents d'Alecton[2] nous les verrons fesser;
Mais je veux avec toi baiser dans l'Élysée
La main qui nous peignit l'épouse de Thésée.
J'embrasserai Quinault[3], en dusses-tu crever;
Et si ton goût sévère a pu désapprouver
Du brillant Torquato le séduisant ouvrage[4],
Entre Homère et Virgile il aura mon hommage.
Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badauds effarés dire mon sentiment;
Je veux le dire encor dans ces royaumes sombres :
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.
A table avec Vendôme, et Chapelle, et Chaulieu[5],
M'enivrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu,
Secondé de Ninon, dont je fus légataire[6],
J'adoucirai les traits de ton humeur austère.
Partons; dépêche-toi, curé de mon hameau,
Viens de ton eau bénite asperger mon caveau.

## A HORACE, ÉPITRE (1772)

Toujours ami des vers et du diable poussé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an passé.
Je ne sais si ma lettre aurait pu lui déplaire;
Mais il me répondit par un plat secrétaire[7]
Dont l'écrit froid et long, déjà mis en oubli,
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mably[8].

**1.** Le P. *Garasse*, jésuite célèbre par l'âpreté de sa polémique littéraire et religieuse. Il attaqua violemment le poète Théophile de Viau, et déchaîna contre lui les persécutions; **2.** *Alecto :* l'une des trois Furies; **3.** Boileau avait, on le sait, violemment attaqué Quinault; Voltaire a toujours pris contre lui la défense de ce poète aimable, créateur, avec Lulli, de l'opéra français; **4.** On connaît le vers de Boileau (*Satire IX*, v, 176) : « Tout le clinquant du Tasse et tout l'or de Virgile »; **5.** Autour de *Philippe de Vendôme*, grand prieur de France et de son frère le Maréchal se réunissait à l'hôtel du Temple, au début du XVIIIe siècle, une société d'épicuriens et de libertins que Voltaire connaissait bien pour y avoir fait ses premières armes. *Chaulieu*, qu'on surnomma l'Anacréon du Temple, partageait avec La Fare la gloire de chanter avec élégance les plaisirs de ce cercle aimable et corrompu. *Chapelle*, poète épicurien lui aussi, mort en 1686, l'ami de Racine, de Boileau et de La Fontaine, évoque une époque un peu plus ancienne; **6.** On sait que Voltaire, en 1705, fut présenté par son parrain l'abbé de Châteauneuf à la célèbre Ninon de Lenclos. Celle-ci, âgée de quatre-vingt-cinq ans, lui légua deux mille francs pour monter sa bibliothèque; **7.** Clément de Dijon, adversaire de Voltaire, après avoir été son admirateur et son obligé. Raillé par Voltaire dans la satire des *Cabales*, il avait répondu par une *Epître de Boileau à Voltaire ;* **8.** Frère de l'abbé de Condillac, auteur d'*Observations sur l'Histoire de France* et d'ouvrages historiques (1709-1785). Ne pas le confondre avec M. de Mably, son autre frère, chez qui J.-J. Rousseau fut précepteur en 1740.

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,
A toi qui respiras la mollesse et la grâce,
Qui, facile en tes vers, et gai dans tes discours,
Chantas les doux loisirs, les vins, et les amours,
Et qui connus si bien cette sagesse aimable
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.
Je suis un peu fâché pour Virgile et pour toi,
Que, tous deux nés Romains, vous flattiez tant un roi.
Mon Frédéric du moins, né roi très légitime,
Ne doit point ses grandeurs aux bassesses du crime.
Ton maître était un fourbe, un tranquille assassin;
Pour voler son tuteur, il lui perça le sein.
Je sais que prudemment ce politique Octave
Payait l'heureux encens d'un plus adroit esclave[1].
Frédéric exigeait des soins moins complaisants :
Nous soupions avec lui sans lui donner d'encens;
De son goût délicat la finesse agréable
Faisait, sans nous gêner, les honneurs de sa table :
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons, et les sots.
Maupertuis gâta tout[2] : l'orgueil philosophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le Plaisir s'envola; je partis avec lui.
Je cherchai la retraite. On disait que l'Ennui
De ce repos trompeur est l'insipide frère;
Oui, la retraite pèse à qui ne sait rien faire;
Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur était pour toi la cour de l'empereur;
Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpassa les jardins vantés par Épicure[3].
Je crois Ferney plus beau[4]. Les regards étonnés,
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue;
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment ces coteaux
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.

**1.** Allusion à Virgile. Il faut naturellement se défier des appréciations de Voltaire sur les relations d'Horace et de Virgile avec Auguste. Il vante ici très haut, en même temps que sa propre indépendance, le libéralisme de Frédéric. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet; **2.** On sait les démêlés de Voltaire avec Maupertuis pendant son séjour en Prusse. Voltaire rejette naturellement tous les torts sur son adversaire; **3.** Les jardins célèbres où Épicure enseigna à Athènes à partir de 306 avant J.-C.; **4.** La nature est certes plus riche, plus variée, plus imposante à Ferney qu'à Tibur. Au reste, Voltaire ne parle de Tibur que par ouï-dire.

Là quatre Etats divers arrêtent ma pensée :
Je vois de ma terrasse, à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,
Qui vient couper mes blés pour payer ses impôts;
Des riches Genevois les campagnes brillantes;
Des Bernois[1] valeureux les cités florissantes;
Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas : Heureux un peuple libre!
Je le suis en secret dans mon obscurité;
Ma retraite et mon âge ont fait ma sûreté.
D'un pédant d'Annecy j'ai confondu la rage[2];
J'ai ri de sa sottise : et quand mon ermitage
Voyait dans son enceinte arriver à grands flots
De cent divers pays les belles, les héros,
Des rimeurs, des savants, des têtes couronnées[3],
Je laissais du vilain les fureurs acharnées
Hurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.
Mes sages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien; c'est mon meilleur ouvrage.
Mon séjour est charmant, mais il était sauvage;
Depuis le grand édit[4], inculte, inhabité,
Ignoré des humains, dans sa triste beauté,
La nature y mourait : je lui portai la vie;
J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie
Rassembla des colons par la misère épars;
J'appelai les métiers, qui précèdent les arts;
Et, pour mieux cimenter mon utile entreprise,
J'unis le protestant avec ma sainte Eglise.
Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur,
Ayant joué son rôle en excellent acteur,
Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse,
Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce[5].
J'ai vécu plus que toi; mes vers dureront moins.
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,

**1.** Le pays de Vaud (Lausanne) dépendait alors du canton de Berne; **2.** L'évêque Biord, qui proposa au duc de Choiseul de faire enlever Voltaire de son château; **3.** Voltaire recevait à Ferney une société brillante; **4.** L'édit de Nantes (1685); **5.** C'est du moins ce que raconte Suétone.

A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
A se moquer un peu de ses sots ennemis,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée.
Aussi lorsque mon pouls, inégal et pressé,
Faisait peur à Tronchin, près de mon lit placé;
Quand la vieille Atropos[1], aux humains si sévère,
Approchait ses ciseaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenais mon congé;
Il sait si mon esprit, mon cœur était changé.
Huber[2] me faisait rire avec ses pasquinades,
Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.
Tu dus finir ainsi. Tes maximes, tes vers,
Ton esprit juste et vrai, ton mépris des enfers[3],
Tout m'assure qu'Horace est mort en honnête homme :
Le moindre citoyen mourait ainsi dans Rome...
... Profitons bien du temps; ce sont là tes maximes.
Cher Horace, plains-moi de les tracer en rimes;
La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfants demi-polis des Normands et des Goths[4].
Elle flatte l'oreille; et souvent la césure
Plaît, je ne sais comment, en rompant la mesure.
Des beaux vers pleins de sens le lecteur est charmé.
Corneille, Despréaux, et Racine, ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propose
D'abaisser son cothurne, et de parler en prose[5].

**1.** Celle des trois Parques qui coupait le fil de la vie; **2.** Neveu de la célèbre M^lle^ Huber, auteur de la *Religion essentielle à l'homme*, livre très profond. M. Huber avait le talent de faire des portraits en caricature, et même de les faire en papier avec des ciseaux. (*Note de Voltaire.*) *Jean Huber* a laissé une série de dessins représentant les expressions différentes de la physionomie de Voltaire; **3.** On devait sans doute mépriser les enfers des païens, qui n'étaient que des fables ridicules; mais l'auteur ne méprise pas les enfers des chrétiens, qui sont la vérité même constatée par l'Église. (*Note de Voltaire*); **4.** Voltaire plaisante, sans doute, mais il a toujours considéré que notre langue porte encore le cachet de sa barbarie originelle. (Voir p. 59.) Au reste, en regrettant, comme Fénelon, les difficultés de notre versification, il a toujours affirmé que la rime lui est essentielle; **5.** Allusion à *Maillard ou Paris sauvé*, tragédie en prose de Sedaine, qui du reste n'avait pas été représentée.

## STANCES OU QUATRAINS, POUR TENIR LIEU DE CEUX DE PIBRAC[1], QUI ONT UN PEU VIEILLI

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence;
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer :
La voix de l'univers annonce sa puissance,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.
Mortels, tout est pour votre usage;
Dieu vous comble de ses présents.
Ah! si vous êtes son image,
Soyez comme lui bienfaisants.
Pères, de vos enfants guidez le premier âge,
Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas.
Étudiez leurs mœurs, leurs talents, leur courage :
On conduit la nature, on ne la change pas.
Enfant, crains d'être ingrat; sois soumis, doux, sincère;
Obéis, si tu veux qu'on t'obéisse un jour.
Vois ton Dieu dans ton père; un Dieu veut ton amour :
Que celui qui t'instruit te soit un nouveau père.
Qui s'élève trop s'avilit;
De la vanité naît la honte.
C'est par l'orgueil qu'on est petit;
On est grand quand on le surmonte.
... La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage;
De la bonté du cœur elle est la douce image;
Et c'est la bonté qu'on chérit.
Le premier des plaisirs et la plus belle gloire,
C'est de prodiguer les bienfaits;
Si vous en répandez, perdez-en la mémoire;
Si vous en recevez, publiez-le[2] à jamais.
... De l'émulation distinguez bien l'envie;
L'une mène à la gloire, et l'autre au déshonneur;
L'une est l'aliment du génie,
Et l'autre est le poison du cœur.
Par un humble maintien, qu'on estime et qu'on aime,
Adoucissez l'aigreur de vos rivaux jaloux.

**1.** *Guy du Faur de Pibrac* (1529-1584), magistrat et poète, publia en 1574 *Cinquante quatrains contenant préceptes et enseignements utiles pour la vie de l'homme*, qui eurent un grand succès; **2.** *Le* s'élide sur *à*. Licence classique.

Devant eux rentrez en vous-même,
Et ne parlez jamais de vous.
Toutes les passions s'éteignent avec l'âge[1];
L'amour-propre ne meurt jamais.
Ce flatteur est tyran, redoutez ses attraits;
Et vivez avec lui sans être en esclavage.

## ADIEUX A LA VIE (1778)

Adieu; je vais dans ce pays
D'où ne revint point feu mon père.
Pour jamais adieu, mes amis,
Qui ne me regretterez guère.
Vous en rirez, mes ennemis;
C'est le *requiem* ordinaire.
Vous en tâterez quelque jour;
Et lorsqu'aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.
Quand sur la scène de ce monde
Chaque homme a joué son rôlet,
En partant il est à la ronde
Reconduit à coups de sifflet.
Dans leur dernière maladie
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux évêques, vieux magistrats,
Vieux courtisans à l'agonie :
Vainement en cérémonie
Avec sa clochette arrivait
L'attirail de la sacristie;
Le curé vainement oignait
Notre vieille âme à sa sortie;
Le public malin s'en moquait;
La satire un moment parlait
Des ridicules de sa vie;
Puis à jamais on l'oubliait;
Ainsi la farce était finie.
Le purgatoire ou le néant

1. Comparez V. Hugo (*Tristesse d'Olympio*, v. 145-146) :

Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau.

Terminait cette comédie.
   Petits papillons d'un moment,
Invisibles marionnettes,
Qui volez si rapidement
De Polichinelle au néant,
Dites-moi donc ce que vous êtes.
Au terme où je suis parvenu,
Quel mortel est le moins à plaindre ?
— C'est celui qui sait ne rien craindre,
Qui vit et qui meurt inconnu.



# JUGEMENTS

Aucun écrivain n'a établi une limite aussi tranchée entre la prose et la poésie. Ce sont deux genres, ce sont deux hommes qui ne se rencontrent jamais. Voltaire prosateur ne se souvient plus qu'il est poète; il n'a pas besoin de se surveiller à cet égard; nulle part il ne laisse pénétrer dans sa prose le moindre souffle de poésie. Il n'y a dans la littérature française aucun exemple pareil. Sans doute la prose qu'on appelle poétique est un genre faux en soi; mais il ne s'ensuit pas que le prosateur et le poète ne doivent avoir rien de commun. La poésie et la prose ne sont pas deux substances, mais deux langages propres à l'homme. L'homme doit-il, peut-il se diviser au point que jamais, dans sa prose, la moindre image ne trahisse les impressions et la langue du poète? Fénelon, Bossuet, Montaigne, Jean-Jacques Rousseau ont souvent mêlé de la poésie à leur prose; Voltaire trouvait trop poétique la prose même de Massillon.

Vinet,
*Histoire de la littérature française au XVIII<sup>e</sup> siècle.*

Il me semble que nos Français n'ont de supérieurs en aucun genre; mais où ils sont uniques, c'est dans l'art difficile des riens élégants. Dans les autres compositions, il y a un fond qui soutient, une matière qui fournit; ici la main est tout, par conséquent l'homme est tout... C'est quelque chose d'impalpable, et d'impondérable, un souffle emprisonné dans une vapeur. Voltaire est maître dans cet art. Un homme de talent pouvait composer ses pièces de théâtre et ses épîtres; quelques vérités de bon sens développées admirablement font tous les frais de sa philosophie; dans l'histoire, il a des qualités qui peuvent se trouver chez d'autres : l'intelligence, la clarté, la rapidité, l'intérêt; ses petits vers, ses pamphlets et sa *Correspondance* sont lui-même, ne sont qu'à lui. Quel génie se joue dans ces poésies et ces plaisanteries et ces lettres immortelles! Or, tout ce qu'on admire dans les deux premières se retrouve dans les lettres avec une inépuisable abondance : vers faciles, railleries charmantes à propos de tous les personnages et de tous les événements qui ont passé, dans ce siècle agité, devant cet esprit curieux.

Bersot,
*Essais de philosophie et de morale* (t. II).

Ce bon goût, chez Voltaire, comme chez les Français de son temps, a une sécurité qui ne va pas sans impertinence. Il prétend à un empire universel. Il se croit la raison éternelle. Il juge de haut, et lestement, les anciens et les étrangers. Il a perfectionné les anciens; il s'offre à civiliser les étrangers. Voltaire est infiniment

curieux; tout l'amuse, la Bible et Shakespeare, Saadi et les Chinois. Il constate les goûts différents des peuples : il n'est pas tenté d'en conclure à la relativité du goût. Mais rares sont les peuples et les époques où l'on a su ce que c'était que l'imitation de la belle nature. Quelques milliers de Français le savent. C'est la plus sûre gloire et la plus solide supériorité de notre nation. Voltaire n'est chauvin que de goût : mais il l'est énergiquement. En dehors du goût noble et pur de nos chefs-d'œuvre, il y a du génie sans doute, mais du génie brut et barbare. Shakespeare a « des morceaux grands et terribles », mais des « idées bizarres et gigantesques », « pas la moindre étincelle de goût », ni « la moindre connaissance de règles ». La Bible est le produit d'un peuple ignorant et grossier. Il juge Hamlet ou les prophètes exactement comme les extraits de la littérature chinoise que donne le Père du Halde. Il a de la joie à regarder des échantillons singuliers de l'esprit humain. Ils l'intéressent, et il s'en moque. Il y trouve des traces de raison et de poésie qui l'enchantent, des extravagances et des grossièretés qui le dégoûtent. Il lui prend envie de faire connaître au public des beautés neuves; il les décrasse, les polit, les ajuste au bon goût et à la raison, et se réjouit d'en avoir fait des beautés présentables, décentes, décolorées, exsangues.

Il ne manque pas de sentiment. Il a des sentiments irascibles; il en a d'affectueux, de tendres, de tristes. Mais il les tamise et les filtre par l'esprit; la réaction énergique du bon sens qui résout le bonheur en plaisirs, repousse les émotions douloureuses qui, en s'approfondissant, ont ouvert les sources du lyrisme contemporain. L'art, la poésie sont faits pour tenir l'âme en joie, non pour l'attrister. Voltaire n'accueillera dans ses vers que les sentiments qui se savourent et n'empoisonnent pas. Une pointe de regret de l'amour perdu ou de la vie qui s'en va, un accent de volupté ou de mélancolie épicuriennes, un élan de haine ou de colère terminé en moquerie amusée, une image de la nature gracieuse ou parée qui fait un beau cadre aux mœurs élégantes.

Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais : en voilà assez pour faire la poésie que rêve Voltaire. L'action est l'intérêt sérieux de la vie, la poésie en est le décor et la fête.

Lanson,
*Voltaire* (chap. v).

En se mettant à l'œuvre (il s'agit des *Commentaires sur Corneille*), Voltaire savait qu'il aurait à relever des fautes; il avait annoncé que ce serait une partie essentielle de son travail, mais il ne s'attendait pas à celles qu'il rencontra. Leur nombre et leur gravité l'affligèrent. Il crut devoir les signaler toutes, parce que les fautes des illustres écrivains nous instruisent, parce qu'il se souvenait du temps où le père Tournemine lui enseignait à préférer à tout

Racine une page d'*Agésilas* faiblement écrite, parce qu'en plein XVIIIe siècle, le public confondait encore les beautés de Corneille avec ses défauts, enfin parce que le mauvais accueil fait à des critiques respectueuses, bienveillantes, timides, prouva la nécessité de parler sans réserves... Une partie de ces observations avait été faite, avant Voltaire, par Boileau, par Fénelon, par Dacier, par Vauvenargues, par Racine, par Racine fils, par Corneille lui-même. Quelques-uns d'entre eux avaient même été plus durs que Voltaire : il défend *Héraclius* contre Racine fils, le *Cid* contre l'Académie; il avait été trouvé indulgent par Duclos. Tout en critiquant Corneille, il s'était efforcé d'excuser bien des choses. Il avait montré dans de mauvaises pièces des trésors cachés, découvert avec complaisance dans *Pertharite* le germe et l'ordonnance d'*Andromaque*, des sentiments, des vers empruntés par Racine. Il ne se décida à dire toute la vérité sur Corneille que plus de dix ans après la première édition des *Commentaires*. Aussi ne s'attendait-il pas à l'orage qui se déchaîna contre lui.

Edme Champion,
*Voltaire. Etudes critiques* (chap. V).

Voltaire entretenait un commerce épistolaire avec Vauvenargues, le charmant moraliste, le seul homme peut-être qui ait excité en lui de la tendresse. Vauvenargues lui soumettait ses écrits. Voltaire y ayant trouvé ces deux phrases, aujourd'hui célèbres : « Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme. — Les rayons de l'aurore sont moins doux que les premiers regards de la gloire », il les biffa, en disant que l'expression était « trop poétique ». Un sentiment analogue devait l'empêcher de comprendre Rousseau. Celui-ci, en effet, apportait à la langue française un élément de style imagé et sensible, qui lui manquait complètement depuis que Bossuet était mort. Si Voltaire ne goûte pas Rousseau, c'est pour la même raison qui ne lui permet pas d'aller jusqu'au fond ni de Bossuet, ni de La Fontaine, ni même de cet humble Vauvenargues, dont le défaut n'est pourtant pas d'être exagérément poétique. Tout ce qui en poésie est plus particulièrement puissant et hardi reste en dehors des limites de son goût.

Prenons-y bien garde, nous autres, hommes du XIXe siècle : à force de placer haut l'idée de la poésie, nous courons grand risque d'en rétrécir l'objet. Depuis le commencement du siècle, nous répétons, à satiété, que « la poésie lyrique est toute la poésie », et que le reste n'en a que la forme. Mais nous laissons échapper ainsi des sources de poésie qui ne sont point méprisables, à beaucoup près. Lorsque nous voulons qu'un poète soit exclusivement lyrique, nous sommes les artisans d'une perte considérable pour notre littérature.

E. Faguet,
*Histoire de la Poésie française* (chap. II et VII).

# QUESTIONS SUR « VOLTAIRE CRITIQUE »

*Lettre III sur « l'Œdipe » de Sophocle.*

— Que veut démontrer Voltaire dans cette lettre? Quelle est son intention secrète?

— Voltaire d'un côté, nous invite à admirer Sophocle et Euripide, mais nous donne par ailleurs des raisons de douter de leur art. Qu'en pensez-vous?

— Voltaire parle souvent d'un *art perfectionné.* Un art, sans doute, se perfectionne, mais la beauté est-elle susceptible de perfectionnement?

— Euripide, dit Voltaire, est supérieur à Sophocle. Pourquoi?

— « Quelle idée, dit Voltaire en parlant d'Euripide, ne doit-on point avoir d'un poète qui a prêté des sentiments à Racine. » Appréciez cette opinion. — Il dit plus loin que Racine n'a imité que trente ou quarante vers d'Euripide. Est-ce exact?

— Quelle est, d'après cette lettre, la position de Voltaire à l'égard des Anciens?

*Essai sur la Poésie épique.*

I. *Relativité du goût.*

— Appréciez cette affirmation de la relativité du goût. Montrez-en l'intérêt et l'importance à cette date.

— Étudiez cette définition de l'épopée, qui dépasse les modèles grecs et latins.

— Voltaire parle des règles imposées par la nature. Où a-t-il pris celles-là? N'est-ce pas dans la littérature purement classique? — Et pourtant, il veut qu'on ne s'en tienne pas à Homère et à Virgile.

— « Il faut peindre avec des couleurs... » Comparez avec A. Chénier et son vers fameux. Voltaire vous semble-t-il, dans *la Henriade*, avoir réalisé cet idéal?

II. *Homère.*

— Que pensez-vous de ce plaidoyer en faveur du réalisme homérique? Voltaire en a-t-il profité dans la *Henriade?*

— Montrez que Voltaire a bien compris, en somme, la querelle, et surtout bien senti la faiblesse des arguments apportés de part et d'autre.

— Appréciez cette vue intéressante sur la composition de l'*Iliade.*

— Homère et Shakespeare, d'après Voltaire : ce qu'il leur reproche; ce qu'il admire en eux.

— Montrez toutefois qu'il est plus près de les dénigrer que de les admirer.

III. *Les Français n'ont pas la tête épique.*

— *Ces pièces doivent être écrites dans un style naturel qui approche assez de la conversation.* Qu'en pensez-vous? Ne faut-il pas distinguer la comédie de la tragédie? Et Voltaire, dans ses tragédies et dans *la Henriade*, a-t-il prêché d'exemple?

— *L'exactitude et l'élégance de Racine.* N'y a-t-il pas dans Racine autre chose, c'est-à-dire l'essentiel?

— *L'esprit géométrique qui de nos jours s'est emparé des lettres.* Commentez et précisez par des exemples.

— Montrez en quoi Voltaire a raison quand il parle de la littérature épique qui précède *la Henriade.*

*Préface d' « Œdipe » de 1729.*

— Appréciez ce plaidoyer de Voltaire en faveur de la rime et de la poésie. Faites-en ressortir la justesse et le bon sens, si l'on tient compte de l'époque où il était écrit. Vous semble-t-il que les arguments de Voltaire soient, de nos jours, aussi forts?

— En deux endroits, Voltaire parle de la *difficulté surmontée.* Étudiez ces deux passages, et demandez-vous s'ils se contredisent.

— Montrez, d'après cet extrait, l'idée que se faisait Voltaire de la poésie.

*Discours sur la tragédie.*

— *Il a manqué jusqu'à présent..., à et la vraisemblance.* Commentez cette critique de la tragédie française.

— *Comment oserions-nous... à la fin.* Que pensez-vous des nouveautés proposées par Voltaire? Dans quelle mesure les a-t-il réalisées?

— Voltaire distingue les règles de la bienséance des règles fondamentales de la tragédie, c'est-à-dire des trois unités. Que pensez-vous de cette distinction? Ne vous paraît-elle pas aujourd'hui bien désuète?

— Voltaire n'a-t-il pas raison de dire que, sans un style sublime, une action ne serait *qu'atroce et dégoûtante* si on se laissait entraîner aux hardiesses du réalisme?

*Le Temple du Goût.*

— *Sur Rabelais.* L'ouvrage de Rabelais pourrait-il être réduit « à un demi-quart » sans perdre son intérêt et sa saveur? Commentez à ce propos les jugements contenus dans la *XXVIII*e *Lettre philosophique* et dans la *Lettre à Mme Du Deffand* du 12 avril 1750. (Voir p. 57 note 2.)

— *Sur Marot* qui n'a qu'un style. Lequel? Quels sont les huit ou dix feuillets que conserverait Voltaire? Et quels sont ceux que vous conserveriez vous-même?

— *Sur Fénelon.* L'opinion de Voltaire est qu'il n'y a pas de poème en prose. Est-ce votre avis?

— *Sur Bossuet.* De quelles *familiarités* veut parler Voltaire?

— *Sur Racine.* Commentez les vers consacrés à Racine, et dégagez la légère critique qu'ils contiennent.

— *Sur La Fontaine.*

*Toi, favori de la nature*
*Toi, La Fontaine, auteur charmant,*
*Qui, bravant et rime et mesure,*
*Si négligé dans ta parure,*
*N'en avais que plus d'agrément.*

Commentez ces vers en vous aidant des références indiquées page 27, note 3.

— *Sur Molière.* Étudiez les critiques que fait Voltaire à Molière; comparez les jugements portés par Boileau, La Bruyère et Fénelon sur le même auteur.

— Était-ce une question de temps qui obligeait Molière à user de dénouements postiches?

— *Je vis que les ouvrages qu'il critique le plus en détail sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.* Cette formule vous paraît-elle contenir une bonne règle de critique? N'est-elle pas bien caractéristique de la critique de Voltaire, par exemple dans son *Commentaire sur Corneille?* Nous sommes loin ici de la *critique des beautés*, que Diderot, puis Chateaubriand recommanderont. Au reste, Voltaire, lui aussi, la réclame (*Lettres philosophiques*, XVIII : voir p. 32 de cette édition) : mais il la réclame pour des raisons particulières que vous exposerez.

*Lettres philosophiques : Shakespeare* (1er paragraphe).

— ... *quand les Français n'avaient encore que des tréteaux.* Montrez l'inexactitude de cette formule dédaigneuse.

— Analysez cette appréciation célèbre sur Shakespeare. Démêlez ce qui attire et subjugue Voltaire, ce qui, au contraire, lui fait instinctivement horreur (absence de goût, ignorance des règles); et concluez qu'aux yeux de Voltaire, si disposé qu'il fût à élargir, à assouplir la critique, le *goût* et *le génie* ne se sont trouvés réunis que chez un très petit nombre d'écrivains. (Voir article *Goût*, p. 44.)

*Traduction.*

— Appréciez cette traduction. Nous ne lui demandons pas d'être littérale, et Voltaire a raison de dire que la lettre tue et que l'esprit vivifie. Mais rend-elle la couleur et l'originalité du morceau?

— *Dernier paragraphe.* Montrez ce qu'il y a de vrai dans ce jugement, et aussi ce qu'il y a de piquant dans cet aveu que tous les génies ne se plient pas forcément à l'étiquette du siècle de Louis XIV.

*A M. Berger, sur Marivaux.*

— Appréciez cette opinion de Voltaire sur les comédies de Marivaux, en vous appuyant, par exemple, sur les *Fausses confidences*, et en examinant deux points : 1° la psychologie; 2° le tour spirituel du dialogue.

*Au Prince de Prusse.*

— Précisez, au moyen des indications très nettes et très simples fournies par cette lettre, ce que Voltaire entendait, et ce qu'on entendait de son temps par *style poétique* dans les grands genres (mythologie, allégories, inversions, comparaisons, noblesse du vocabulaire, etc.). Le mélange des tons, c'est-à-dire au fond des genres, est un principe sur lequel Voltaire restera intraitable, sauf quelques exceptions (voir p. 55, note 3). Toutefois, songez que, dans la circonstance, obligé de simplifier la question, il se fait plus dogmatique que de coutume.

*A M. l'abbé d'Olivet, sur la grammaire et la langue.*

— Que pensez-vous de cette affirmation, que les difficultés de notre langue viennent des *e* muets?

— Montrez d'après cette lettre ce qui, d'après Voltaire, fait l'avantage de la langue française et de la langue anglaise.

*A Mme Du Deffand, sur Richardson et sur Rabelais.*

— Voltaire, très sincèrement, ne peut s'intéresser aux romans de Richardson. Cherchez-en les raisons. Comparez l'opinion de Voltaire avec celle de Diderot (*Eloge de Richardson*).

— Précisez l'idéal qu'il oppose à ce genre de littérature. Il dit : « Les seuls bons livres de cette espèce sont ceux qui peignent continuellement quelque chose à l'imagination, et qui flattent l'oreille par l'harmonie. » Si cette définition convient mal à *Clarisse*, ne convient-elle pas à la *Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau ? Et pourtant Voltaire n'aimait pas mieux ce roman-ci que ce roman-là. Qu'est-ce pour lui que l'imagination et que l'harmonie ?

— Appréciez ce repentir de Voltaire au sujet de Rabelais. Reportez-vous à la p.26 et à la p.57.

*A Mlle Clairon, sur l'action au théâtre.*

— Appréciez cette critique. Elle est violente, à cause du succès que valait à Shakespeare la traduction de Laplace (1748). Précisez le sentiment de Voltaire d'après les deux vers de Boileau cités par lui, en vous reportant aux *Lettres philosophiques* (p. 31). Ainsi Chateaubriand, dans son *Essai sur la littérature anglaise*, se plaindra avec humeur des outrances d'un romantisme qu'il aura contribué à mettre à la mode.

*Dictionnaire philosophique : Anciens et Modernes.*

— D'après cet article, quelle est, dans la fameuse querelle, la position de Fontenelle, celle de Boileau, celle de Voltaire ? En ramenant le problème à une question de fait, ce dernier a évidemment, trop évidemment raison, et du reste c'est son habitude de s'en rapporter aux faits en écartant les théories. Mais il s'agit précisément d'apprécier ces faits. En physique, on fait des expériences qui donnent un résultat théoriquement indubitable; en matière de littérature et d'art, les faits, ce sont les œuvres; et les œuvres, c'est le goût individuel qui les apprécie. Comment les apprécier ? Telle est la véritable question. (Voir l'article *Goût*, p. 42.)

*Art poétique. Boileau et Horace.*

— Voltaire est revenu souvent, après Fénelon et tous les écrivains (Fontenelle, La Motte-Houdart) ennemis de notre poésie, sur les difficultés de notre versification. Dites ce que vous pensez de ces prétendues difficultés. Voltaire a toujours défendu notre poésie, avec la rime, qu'il estime indispensable; mais le fait même qu'il signale si souvent les obstacles qu'oppose au poète notre versification n'est-il pas significatif ?

— Quels mérites Voltaire trouve-t-il à Boileau ? Donnez des exemples.

— *L'Art poétique* d'Horace est-il, à votre avis, inférieur à celui de Boileau ? Que pensez-vous de l'avantage de *méthode* invoqué par Voltaire ?

— *L'Art poétique* de Boileau est, pour Voltaire, le poème qui, après les tragédies de Racine, fait le plus d'honneur à la langue française. Est-ce votre avis ?

*Enthousiasme.*

— Montrez combien cet article est d'inspiration classique, et conforme à l'*Art poétique* de Boileau. Discutez ce principe que *l'enthousiasme raisonnable est le partage des grands poètes.* Cette formule ne contient-elle pas une contradiction, si le mot *enthousiasme* est pris dans son sens plein ?

— *Nos odes, dit-on, sont de véritables chants d'enthousiasme.* Quelles odes, par exemple ? Citez des odes de Malherbe, de J.-B. Rousseau, de Voltaire lui-même. Ce sont, dit Voltaire, moins des odes que des stances ornées de réflexions ingénieuses. Montrez l'exactitude de cette définition, et la critique qu'elle contient. Reportez-vous (p. 62) à la Lettre de Voltaire à M. de Chabanon sur Pindare.

*Epopée. De Virgile.*

— Dites d'après cet article ce que Voltaire admire dans Virgile, et montrez qu'il définit exactement son talent.

— Est-il vrai qu'Homère n'ait jamais fait répandre de pleurs ? D'une façon générale, discutez ce dernier paragraphe de notre extrait.

*Français. Génie de la langue française.*

— Démêlez avec précision les qualités et les défauts que Voltaire trouve à notre langue.

— Cet ordre dans lequel le français exprime ses pensées (voir p. 40, note 1) est-il *naturel*, c'est-à-dire *primitif ?* N'est-il pas plutôt un ordre d'exposition rationnel, dogmatique, plus analytique que synthétique ? Autrement dit, pour employer les termes dont on se servait alors, l'ordre dans lequel nous nous exprimons est-il *d'origine* ou *d'institution ?* Reportez-vous à Diderot, *Lettre sur les Sourds-muets.*

— *Plusieurs personnes ont cru...* Voltaire ne tient pas à ces mots du XVIe siècle. Il se félicite de ce que notre langue se soit « enrichie de termes *nobles et énergiques* ». Qu'entend-il par là ? et que pensez-vous de son opinion ?

*Goût.*

— Faites le plan de cet extrait.

— Jusqu'à : *Comme le mauvais goût.* Ressemblance, d'après Voltaire, entre le goût physiologique et le goût artistique.

— *Comme le mauvais goût...* jusqu'à *l'esprit des bons auteurs.* Montrez que Voltaire a raison sur la formation du goût et les conditions *intellectuelles* de ce goût. Mais ces conditions *intellectuelles* suffisent-elles ? Sont-elles même les plus importantes (par exemple, pour la tragédie, le mérite des unités, et autres « difficultés surmontées ») ? Voltaire ne ramène-t-il pas trop le goût à la connaissance d'un certain nombre de règles ou de procédés ? — D'autre part, que veut dire « la *belle nature ?* les *esprits bien faits ?* les *bons auteurs ?* Voilà les définitions dont nous aurions besoin.

— *Si toute une nation...* jusqu'à *qu'ils n'en ont point.* Faites la comparaison recommandée p. 44, note 1 et montrez que cette croyance à un goût absolu fait de Voltaire un classique du XVII^e siècle, malgré certaines affirmations contraires. (Voir p. 15.)

— *Le goût peut se gâter...* jusqu'à *quelques peuples de l'Europe.* L'influence sur le goût d'une société raffinée est indiscutable. Mais cela ne peut-il pas nuire au génie ? Comparez à ce sujet, avec cet article de Voltaire, deux chapitres de *l'Allemagne* de M^me de Staël (*De l'esprit de conversation*, 1^re partie, ch. XI et *Du Goût*, 2^e partie, ch. XIV). Songez à cette apostrophe de J.-J. Rousseau à Voltaire dans la deuxième partie de son *Discours sur les sciences et les arts :* « Dites-nous, célèbre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles et fortes à notre fausse délicatesse ? » Songez aussi aux conditions assignées par Diderot à la grande poésie dans son *Discours sur la poésie dramatique* (XVIII, *Des mœurs*) : « La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare et de sauvage. »

— *Section II.* Quelle est, dans ce passage, l'idée de Voltaire ? A quelle conclusion veut-il en venir ? A quelle objection possible répond-il ? Et à quelles nations, qui ne sont pas nommées ici, songe-t-il ?

*Du goût particulier d'une nation.*

— De ces lignes, il ressort deux affirmations : que la beauté, et par suite le goût, varient de peuple à peuple; mais que Racine et Molière sont supérieurs à tous les autres.

N'est-ce point contradictoire, et Voltaire apporte-t-il ici autre chose que l'affirmation de ses préférences personnelles ?

*Histoire.*

— Montrez que Voltaire s'en tient au point de vue rigoureusement scientifique.

— A quoi servaient les harangues chez Thucydide et chez Tite-Live ? Étaient-ce de pures imaginations ? En quoi, dans les cas les plus favorables, pouvaient-elles contribuer à la vérité historique ?

— Voltaire ne parle pas de Thucydide. Pourquoi ?

— Précisez l'idéal que Voltaire trace ici de l'historien, montrez quel vaste domaine il assigne à l'histoire, et concluez, en donnant des exemples, qu'il songe à lui et à son œuvre. (Vous vous aiderez de nos Notices de *Charles XII* et du *Siècle de Louis XIV.*) — Comparez d'une part avec l'idéal de l'historien proposé par Fénelon, et d'autre part, avec l'idéal moderne.

— Commentez les qualités de style exigées par Voltaire (style *grave, pur, varié, agréable*), d'après ses ouvrages. — Ne sera-t-il pas difficile d'être à la fois *grave* et *agréable ?* Voltaire a-t-il toujours résolu cette difficulté ?

*Commentaires sur Corneille.*

— Appréciez, dans leur détail, les éloges et les critiques de Voltaire à propos des tragédies de Corneille; et essayez de caractériser, d'après cet extrait, l'attitude de Voltaire critique à l'égard des grands génies qui l'ont précédé.

— Que pensez-vous des fautes de langage qu'il relève ?

*A M. Guyot, sur la prononciation et les irrégularités de notre langue.*

— Montrez que sur la prononciation, Voltaire a raison. — Mais sur quel principe (implicite) s'appuie-t-il ? L'usage. Or, l'usage varie avec le temps. Voltaire voit-il dans ces transformations les effets d'une loi ? N'y voit-il pas plutôt les manifestations capricieuses d'un génie mal discipliné ? (Voyez la suite.)

— « Les langues, dit Voltaire, sont comme les gouvernements : les plus parfaits sont ceux où il y a le moins d'arbitraire. » Le mot est spirituel. Est-il juste ? L'arbitraire d'un gouvernement peut-il se comparer à l'arbitraire d'une langue ? Et même y a-t-il de l'arbitraire dans la formation d'une langue, voire même dans sa prononciation ? La langue est-elle gouvernée tantôt par un tyran capricieux, tantôt par un monarque éclairé ? Les exemples d' « irrégularité » cités par Voltaire sont-ils des exemples d'arbitraire ?

*Nos anciens habits de sauvages.* — Que veut dire Voltaire ? Il estime que la langue pure et correcte, c'est le latin, et que la barbarie des invasions gothiques a altéré cette langue primitive. (Voir p. 55.) Qu'en pensez-vous ?

*Que de termes éloignés de leur origine !* — N'est-ce pas normal, et souhaitable ? Les mots n'ont-ils pas une vie ? Citez d'autres exemples.

— Précisez ce qui, pour Voltaire, fait la force de notre langue : les bons livres, et non pas la régularité de notre idiome. Mais le latin, auquel pense toujours Voltaire, était-il si « régulier » ?

*A Horace Walpole, sur le théâtre.*

— Comparez cette critique de Shakespeare à celle que contient la *Lettre philosophique XVIII* (p. 31.)

— En quoi les trois unités, auxquelles Voltaire, conformément à la doctrine classique, reste si fermement attaché, contribuent-elles à la vraisemblance ?

— *L'art en devient plus difficile, et les difficultés vaincues donnent en tout genre du plaisir et de la gloire.* Est-ce votre avis ?

— *Permettez-moi...* jusqu'à la fin. Démêlez ce qu'il y a de vrai, de paradoxal, ou de faux dans ce développement.

*A M. de Chabanon, sur Pindare.*

— Montrez combien le jugement de Voltaire sur Pindare est frivole et injuste ; mais qu'après tout ses aveux corrigent un peu la sévérité de son jugement.

---

# QUESTIONS SUR « VOLTAIRE POÈTE »

*Henriade. Eloge de l'Angleterre.*

— Montrez la fermeté de pensée et de style de ce morceau, et la vigueur heureuse de certaines formules frappantes. Voltaire exprime ici des idées qui lui sont chères. Lesquelles ? Reportez-vous aux *Lettres philosophiques* (ch. VIII).

*Saint-Barthélemy et bataille de Coutras.*

— Qu'est-ce qui fait aujourd'hui la faiblesse de ces pages longtemps célèbres, et même classiques ? Cataloguez les procédés, les inversions, les comparaisons, les métaphores conventionnelles, les rimes pauvres, les épithètes vagues et sans couleur, les clichés pseudo-classiques. Mais n'oubliez pas de montrer quelles beautés les contemporains, qui ont beaucoup admiré *la Henriade*, pouvaient trouver dans cette épopée qui venait après *la Pucelle* de Chapelain (versification facile et élégante, scènes historiques colorées, pathétique brillant, éloquence chaleureuse qui étaient alors des nouveautés).

*Jacques Clément.*

— Faites ressortir les intentions philosophiques de Voltaire, et les précautions qu'il prend pour en atténuer la couleur.

*Louis XIV.*

— Éloquence et grandeur de ce morceau qui préfigure le *Siècle de Louis XIV*. Montrez que Voltaire y a imité Virgile avec bonheur.

*Aux mânes de Génonville.*

— Vous apprécierez cette élégie. Vous ferez voir que la marque en est bien voltairienne (doute sur l'immortalité de l'âme, épicurisme), et que les sentiments exprimés auraient pu être désobligeants si l'auteur ne les avait fait concourir à célébrer l'amitié, cette amitié dont il eut le culte et qui s'exprime à la fin de la pièce par deux vers raciniens ou lamartiniens, dont vous analyserez la beauté.

*La mort de M$^{lle}$ Lecouvreur.*

— Ce n'est pas à proprement parler une élégie : Voltaire n'est pas inspiré ici spécialement par l'affection qu'il pouvait avoir pour l'actrice : montrez-le. Précisez les procédés oratoires auxquels il fait appel : métaphores, exclamations, interrogations, reprises, mythologie ; tout cela ressemble à du Malherbe. (Le v. 11 est de Malherbe.) L'élégie tourne vite à la satire, satire inspirée par deux sentiments : admiration pour les mérites de l'artiste, ingratitude d'un public et d'un gouvernement prompts au fanatisme et esclaves des préjugés. L'Angleterre, d'où Voltaire est rentré récemment, doit servir de modèle à la France.

— Commentez par les *Lettres philosophiques* ce vers malheureusement prosaïque : « Quiconque a des talents à Londre est un grand homme. »

*Le Mondain.*

— V. 1-23. Poésie légère, frondeuse, irrévérencieuse, mais spirituelle sans amertume ni grossièreté.

— V. 24-92. Tableau du confort moderne et du luxe. Montrez que la description se rapproche trop de la poésie didactique pseudo-classique et que les périphrases sont souvent pénibles.

— V. 93-fin. Faites voir l'importance de l'idée exprimée en conclusion par Voltaire, idée qui répond au sentiment général du public, lequel présentement s'oppose victorieusement à l'ascétisme janséniste, mais qui sera battue en brèche à partir de 1750 par J.-J. Rousseau.

*Au prince royal.*

— Dégagez ce qui fait le charme de ces vers légers où Voltaire triomphe (esprit, variété, aisance).

— Voltaire dit (v. 44-58) : *Mais je préfère avec raison...* etc. Est-ce bien conforme à son goût réel et à sa poétique ? (Voir l'article *Goût*, p. 42.)

*Au roi de Prusse.*

— De quels mérites Voltaire loue-t-il ici Frédéric ? Et quels conseils lui donne-t-il ?

— Appréciez d'après la note 2 de la page 81 l'éloge de Wolf par Voltaire. De quoi le félicite-t-il ?

— Que pensez-vous du v. 5 : « Vos mains du trône à moi remplissent l'intervalle » ?

*Regrets.*

— Analysez cette mélancolie, assez rare chez Voltaire. Comparez-la à celle de Ronsard, à celle de La Fontaine, à celle de Lamartine ou de Musset.

*L'auteur arrivant dans sa terre.*

— Étudiez cette description (v. 16 et suiv.) du lac de Genève et de ses environs. Montrez que le paysage n'arrête pas longtemps Voltaire et que la nature n'a guère de beauté pour lui que par les idées qu'elle évoque (ici la liberté). Comparez avec certaines descriptions de Rousseau (par exemple celle de l'île Saint-Pierre, fin des *Confessions* et *V<sup>e</sup> Promenade* des *Rêveries*).

— L'éloge de la liberté (à partir du v. 79) : montrez-en la sincérité, qu'exprime le mouvement des vers, bien que l'expression soit gâtée pour nous par les procédés de la poésie allégorique.

— Et concluez que pour exprimer pleinement ces sentiments nouveaux (amour de la nature et amour de la liberté) il fallait une poétique nouvelle (Rousseau et mieux Chateaubriand).

*Le Russe à Paris.*

— Résumez les idées essentielles illustrées par ce tableau. Comparez avec *la Henriade* (p. 71). Ici, il s'agit des manifestations brillantes de la civilisation et des arts. (Voir *Siècle de Louis XIV*.)

*Le Pauvre diable.*

— Étudiez, dans l'ensemble de cette satire, la verve de Voltaire, la variété et l'aisance de son invention.

— V. 90 à 101. L'esprit de Voltaire et son style savoureux dans ce couplet sur l'abbé Trublet.

— V. 139-142. Que pensez-vous de cette curieuse périphrase ?

*La vanité.*

— Montrez la fermeté et l'aisance du style de Voltaire dans cette satire en alexandrins. Comparez avec Boileau et Molière, auxquels il n'est pas inférieur.

— Cette réussite de Voltaire ne vient-elle pas de ce que : 1° le personnage qu'il met en scène est un caractère comique dont l'intérêt est universel; 2° de ce que l'auteur ne tombe à aucun moment dans les étroitesses de la polémique ?

— Appréciez les derniers vers, dont l'élévation et la sérénité sont dignes des grands classiques.

*Epître à Boileau.*

— Montrez que le jugement de Voltaire sur Boileau (ce Boileau qu'il admire tant par ailleurs et sur lequel il règle son goût) manque par trop de bienveillance.

— V. 33-44. Agrément de ce tableau de la situation financière à l'époque du fameux système.

— V. 45. « Ce temps est bon pour la satire. » Vous ferez voir que Voltaire, quoi qu'il en dise, ne s'est pas fait faute d'en profiter.

— V. 45-fin. Toutefois, vous commenterez par les faits auxquels ils font allusion ces vers où Voltaire oppose aux satires de Boileau ses bonnes actions ; et vous vous reporterez au vers fameux de l'*Epître à Horace* (v. 63).

— Voltaire admirait beaucoup *les Saisons* de Saint-Lambert. Pourquoi ?

— Concluez, après avoir pris des exemples, que dans cette épître, Voltaire, quelque raison qu'il ait de mettre en lumière « son ouvrage », songe trop à lui et diminue Boileau pour se grandir.

*Epître à Horace.*

— V. 7-12. Exactitude de ce portrait d'Horace. La critique qu'il contient de Boileau est-elle juste? Que vient faire ici Quinault?

— V. 13-19. Voltaire a-t-il raison de reprocher à Horace son manque d'indépendance? Le souverain naturel de Voltaire était-il Frédéric II? Et ce Frédéric n'était-il pas tyrannique? Faut-il faire retomber toutes les responsabilités sur le seul Maupertuis?

— V. 36-55. Appréciez cette description de Ferney (en notant quel en est le plus joli vers), et l'éloge de la liberté dont elle est suivie. Comparez avec la pièce : *l'Auteur arrivant dans sa terre* (p. 84).

— V. 55. Commentez ce passage, et particulièrement le v. 63, avec ce que vous savez de l'activité du patriarche après 1760.

— V. 73-101. Vous ferez voir que ces vers sont bien conformes à la poésie d'Horace et à sa philosophie souriante, mais qu'ils trahissent des préoccupations personnelles. Lesquelles?

*Epigrammes.*

— Étudiez les épigrammes de Voltaire, sous le rapport des idées, de la portée satirique et de la forme.

*Stances ou quatrains.*

— Élévation morale et fermeté de cette poésie didactique, sans ambition, ni passion. L'auteur, vous le montrerez, ne cède point à son goût de la satire personnelle et ne descend jamais aux préoccupations mesquines dont il est trop souvent hanté.

*Adieux à la vie.*

— Analysez les sentiments qu'exprime cette poésie. Vous satisfait-elle? Qu'y manque-t-il?

---

# SUJETS DE DEVOIRS

— Discutez cette assertion de Voltaire : « En fait de goût, comme de gouvernement, chacun doit être maître chez soi. »

— Comparez l'article *Goût* de Voltaire avec le chapitre *Du goût* de Mme de Staël (*De l'Allemagne*, 2e partie, chap. XIV).

— Voltaire juge de Rabelais, — de La Fontaine, — de Boileau, — de Shakespeare, etc...

— Que manque-t-il à *la Henriade* pour être une grande et belle épopée?

— Le pathétique dans *la Henriade.*

— Faites un parallèle entre Voltaire et Horace.

— Dialogue des morts : Horace et Boileau répondent aux épîtres que Voltaire leur a adressées.

— La sensibilité de Voltaire dans ses poésies.

— Voltaire prétend, contre La Motte, que le vers est indispensable à la poésie, et particulièrement à l'épopée. Qu'en pensez-vous?

— Supposez que Voltaire a lu l'éloge de Richardson, publié par Diderot en 1762, dans le *Journal étranger*, et qu'il écrit à un ami ce qu'il en pense.

— Dans quelle mesure Voltaire, en écrivant certaines poésies scientifiques et philosophiques, répondait-il par avance au vœu exprimé plus tard par Chénier dans le poème de *l'Invention*?

— Étudiez et discutez cette opinion de Voltaire : « Tout vers qui n'a pas la netteté et la précision de la prose la plus exacte ne vaut rien. » (Remarques sur *Sertorius*).

— Voltaire poète didactique.

— Voltaire admirait beaucoup Racine. L'a-t-il entièrement compris?

— Commentez le jugement de Vinet (page 108).

— Commentez les réflexions de Faguet sur l'objet de la poésie (page 110, dernier paragraphe).

— Voltaire défenseur de la rime, d'après les références données p. 21, note 2.

---

# TABLE DES MATIÈRES

### ŒUVRES POÉTIQUES



---

Imp. LAROUSSE, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine). — 929-4-42.
IMPRIMÉ EN FRANCE (*Printed in France*)

Imp. LAROUSSE, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine). — 906-1-42.
IMPRIMÉ EN FRANCE (*Printed in France*)